ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

Traduction nouvelle.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR SWIFT.

TOME II.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, Nº 9.

M DCCC XXVIII.

BBS 6098

PR
3726
.S36
1828
SMFS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE WALTER SCOTT.

TOME QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MÉMOIRES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE JONATHAN SWIFT,

DOYEN DE SAINT-PATRICK;

PAR SIR WALTER SCOTT.

TRADUITS DE L'ANGLAIS SUR LA SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoirespolitiq02scot

MÉMOIRES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR LA VIE

DE

JONATHAN SWIFT.

CINQUIÈME SECTION.

Swift fait la connoissance de miss Vanhomrigh. — Elle le suit en Irlande. — Mariage de Swift avec Stella. — Mort de miss Vanhomrigh. — Poëme de *Cadenus et Vanessa* (1). — Occupations de Swift dans sa retraite depuis 1714 jusqu'à 1720. — Sa manière de vivre et ses amusemens. — Il se jette dans la politique d'Irlande. — Il propose d'encourager les manufactures de ce royaume. — Divers traités. — Lettres du Drapier. — Popularité de Swift.

A L'ÉPOQUE où Swift étoit en Angleterre, il possédoit éminemment presque toutes les

(1) Ce poëme, auquel il est souvent fait allusion,

qualités qui attirent l'attention des femmes ; de grands talens d'abord, et puis la distinction que les talens procurent. Il voyoit la plus haute société, étoit consulté dans toutes les affaires importantes de l'état; à tous les avantages d'un nom qui fait du bruit dans le monde, il joignoit une conversation variée, des connoissances étendues, un esprit piquant, quelque chose de bizarre et de cynique dans son humeur; enfin il y avoit dans son caractère le mérite et l'originalité. Ses manières, dans les beaux jours de sa vie, avoient une teinte légère de cette bizarrerie qui signala une époque moins heureuse ; et son élocution, facile autant qu'élégante, le faisoit rechercher des ministres et des courtisans :

He moved, he bowed, he talked with too
much grace.
Nor showed the parson in his gait and face.
Poëme de *Cadenus et Vanessa.*

---

est une histoire rimée des amours du doyen (*Cadenus*) et de miss Vanhomrigh (*Vanessa*).

« Il se présentoit, il parloit avec grâce ; son maintien et sa figure n'avoient rien qui rappelât l'ecclésiastique. »

Avec tous ces avantages Swift fut bientôt admis dans la société intime de plusieurs des femmes les plus accomplies de l'Angleterre. Sa correspondance avec l'infortunée mistress Long, prouve qu'il savoit soutenir le caractère d'un homme distingué par les femmes. L'amitié de lady Betty Germaine, de mistress Barton, de la comtesse de Winchelsea, de la duchesse d'Ormond, de lady Masham, et de beaucoup d'autres dames de qualité ou à la mode, prouve que Swift avoit été apprécié par celles dont tout homme jaloux de plaire ambitionne naturellement l'estime. Mais, par plus d'un hasard malheureux, ce talent de plaire, talent si rare, devint une source d'amertume pour Swift, et peut-être abrégea ses jours.

Swift voyoit habituellement mistress Vanhomrigh, veuve riche, et qui avoit deux fils et deux filles. L'aînée des filles, Esther Vanhomrigh, est plus connue sous le

nom poétique de Vanessa. Nous ne pouvons rien dire des charmes de sa personne ; Cadenus n'en parle pas, et lord Orrery dit que Vanessa n'étoit pas belle. Quand Swift se lia avec cette famille, miss Esther étoit près de sa vingtième année ; vive et pleine de grâces, elle manisfestoit déjà plus de goût pour la lecture et l'instruction qu'on n'en trouve habituellement chez les personnes douées d'un caractère gai. Cette dernière qualité eut une funeste influence sur Swift, qui aimoit à diriger les études des jeunes personnes, et à être leur mentor littéraire : poste périlleux pour celui qui s'en charge, quand l'esprit, la docilité et la reconnoissance sont réunis dans une intéressante pupille. On voit par plusieurs passages du journal de Swift qu'il étoit constamment dans la famille Vanhomrigh, sur le pied d'une intime familiarité ; et il s'aperçut bientôt que la connoissance de miss Esther causeroit nécessairement du chagrin à Stella, quand déjà Vanessa occupoit une grande partie de son temps, et sans doute de ses pensées. Il ne la nomme jamais

dans le *journal ;* elle est seulement désignée deux fois par le titre de fille aînée de mistress Vanhomrigh. Swift avoit donc la conviction que son attachement pour sa nouvelle pupille n'étoit pas de nature à faire plaisir à l'ancienne, quoiqu'il ne voulût pas ouvrir les yeux sur les conséquences d'une intimité qu'il cherchoit à cacher à Stella. Dans ces entrefaites, miss Vanhomrigh, voyant le plaisir que Swift trouvoit dans sa société, jeune, riche, ignorant les circonstances particulières dans lesquelles il se trouvoit avec une autre femme, se livra naturellement, et sans blesser les convenances morales, à l'espérance d'être unie à un homme dont elle avoit d'abord admiré les talens, et dont les attentions, dans le cours de ses études, lui avoient par degré inspiré un attachement évidemment partagé. Il est bien facile à ceux qui lisent cette triste histoire de blâmer les assiduités de Swift, ou l'imprudence de Vanessa ; mais ordinairement les premiers faux pas hors du droit sentier de la morale ont été si insensibles, et, du

côté de la femme, les nuances qui distinguent l'estime de l'affection, et l'affection de la passion, s'effacent si imperceptiblement que ceux qui ne s'arrêtent pas aux limites exactes que prescrit la sagesse ont de grands droits à l'indulgence de tous ceux qui sont comme eux sujets aux foiblesses de l'humanité. Les deux imprudens continuèrent à parler le langage de l'amitié, mais avec l'assiduité et l'empressement d'une passion plus vive, jusqu'à ce que Vanessa, déchirant le voile, déclarât à Swift ses secrets sentimens. Elle se croyoit justifiée par la maxime favorite, quoique dangereuse, de son tuteur, qu'il faut faire ce qui nous paroît être bien en soi, sans avoir égard à l'opinion des autres. Il n'est pas douteux que Swift ait éprouvé réellement cette honte, ce désappointement, et cette coupable surprise exprimés dans son poëme, quoiqu'il n'eût pas le courage d'avouer franchement ses engagemens avec Stella, ou de prétexter tout autre obstacle qui l'empêchoit d'accepter la main et la fortune de sa rivale. Peut-être aussi Swift

s'imaginoit-il que cette explication avoit été trop différée pour avoir lieu dans cette circonstance sans l'exposer à l'accusation grave d'avoir donné à miss Vanhomrigh des espérances trompeuses. Il pouvoit aussi éprouver un remords du passé, quoique jusque là il se fût livré aveuglément au plaisir de rechercher la société de Vanessa, sans prévoir le mutuel embarras où ils alloient se trouver tous deux. Il répondit d'abord à l'aveu que Vanessa lui fit de sa passion par des plaisanteries, et ensuite par l'offre d'une amitié dévouée et constante, fondée sur la vertu et l'estime. Il paroît que Vanessa ne se contenta point de cette déclaration, et qu'elle ne perdit point l'espérance, car jusqu'à sa mort elle s'efforça par la prière et par le raisonnement d'obtenir un sentiment plus doux. Il est difficile de fixer l'époque de cet éclaircissement, mais il doit avoir eu lieu lorsque Swift partit pour aller prendre possession de son doyenné, quoique ce fût certainement après l'avoir obtenu (1). On re-

(1) *Cadenus* est l'anagramme de *Decanus* (*Doyen*)

connoît l'effet de son intimité de jour en jour plus tendre avec la séduisante Vanessa, dans le journal à Stella, qui devient peu à peu plus froid et plus indifférent; il l'entretient bien moins de son désir ardent de jouir du bonheur tranquille d'une vie consacrée à M. D. (1) et aux saules de Laracor. On y retrouve moins fréquemment ce jargon de sentiment qu'il appeloit *petit langage*, et tout y atteste une affection qui s'éteint.

Stella remarquoit ce changement de style, et ne fermoit pas l'oreille aux rumeurs qui parvenoient en Irlande. Ses lettres sont perdues, mais plusieurs pages du journal indiquent qu'elle avoit conçu un mécontentement et une jalousie que Swift cherche à apaiser. Deux passages expliquent d'une manière plus particulière l'histoire de Stella et de Vanessa. Quand Swift obtint le doyenné de Saint-Patrick, il écrivoit à Stella : « S'il vaut

(1) Mistress Dingley.

400 livres sterling de revenu, le surplus sera partagé..... outre le..... ordinaire, » phrase imparfaite, qui dit pourtant implicitement, que ses relations avec Stella continueront sur le même pied. C'étoit probablement une insinuation qu'il ne falloit pas s'attendre à un mariage. L'autre passage du journal est celui-ci : « Sa fille aînée (de M. Vanhomrigh) a atteint sa majorité, et se rend en Irlande pour se faire rendre compte de sa fortune (1). » Ce dessein, que miss Vanhomrigh accomplit ensuite, ne présagea rien d'heureux à la triste Stella.

On peut facilement se figurer dans quel embarras se trouva Swift, à son retour en Irlande, irrité de voir son ambition déçue, et hésitant entre deux femmes également dignes de son attachement, qui avoient des droits sur lui, et dont aucune ne voudroit probablement se contenter de voir son amour payé par la simple amitié, et par une

(1) Journal, 15 août 1711, vol. 2, pag. 352.

amitié partagée encore avec une rivale. Stella avoit en sa faveur une priorité de date, et pour un homme d'honneur et de bonne foi ces titres étoient sacrés. Elle avoit quitté sa patrie, ses parens, et même compromis sa réputation, dans l'espérance d'être un jour unie à Swift. Mais, si Stella avoit fait le plus grand sacrifice, Vanessa étoit la victime la plus à plaindre. Elle avoit de la jeunesse, de la fortune, des manières et des talens qui manquoient à Stella; elle avoit au moins autant d'esprit, et certainement plus d'imagination, avec l'avantage d'avoir en quelque sorte forcé Swift à écouter le langage de la passion, et à y répondre. Avec elle, il n'y avoit point de mistress Dingley, point de tiers obligé, dont la présence devant le monde, et la communauté dans la correspondance fussent des nécessités; cette contrainte étoit peut-être commode pour Swift, mais très-défavorable à Stella. Vanessa pouvoit écrire à Swift directement et en son nom; et, comme il étoit obligé de répondre de la même manière, il y a tou-

jours dans l'éloquence du sentiment que'-que chose qui entraîne à y répondre. Il est donc vraisemblable que Swift donnoit à cette époque la préférence à Vanessa; quoique, par une raison que nous indiquerons tout à l'heure, il soit tout aussi probable que la mort ou l'éloignement de l'une de ces deux rivales célèbres n'eût pas hâté le mariage de l'autre. Nous sommes du moins certains que, si ces rivales avoient pu faire taire leur passion et leur jalousie, leur amant auroit, par choix, contenu sa liaison avec toutes deux dans les bornes d'un amour platonique. Plusieurs passages de ses lettres sont une preuve évidente qu'il ne songeoit point à épouser Vanessa, et montrent, d'un autre côté, que leur intimité n'avoit rien dont l'innocence eût à rougir. Avant de quitter l'Angleterre, il lui fait part de sa détermination d'oublier tout ce qui s'y est passé, et de lui écrire aussi rarement qu'il pourra. Il lui dit dans la même lettre qu'il doute qu'il revienne jamais auprès d'elle; doute qui eût été une insulte grossière, s'il eût jamais laissé entrevoir la moindre in-

tention de l'épouser, et quelque chose de plus vil, si leur liaison n'avoit pas toujours été pure et chaste (1). D'un autre côté, sa conduite avec Stella n'étoit pas moins ambiguë. Aussitôt qu'il fut établi au doyenné, son premier soin fut de procurer des appartemens à mistress Dingley et à Stella, sur le quai d'Ormond, de l'autre côté du Liffy, pour recommencer avec la même prudence les relations qui existoient entre eux. Les circonstances l'obligèrent bientôt à donner à cette liaison un caractère plus positif.

Miss Vanhomrigh perdit sa mère; ses deux frères ne lui survécurent que fort peu de temps. Ses dépenses mal calculées avoient amené dans ses affaires des embarras qui fournirent un motif raisonnable aux deux filles de se retirer en Irlande, où leur père avoit laissé une petite terre près de Celbridge. L'arrivée de Vanessa à Dublin donna des inquiétudes à

(1) Vol. 16, pag. 73.

Swift, et excita la jalousie de Stella. Quelque imprudent que Swift eût été en fréquentant trop souvent la maison des Vanhomrigh pendant son séjour en Angleterre, il sentit qu'il exposoit sa réputation et celle de Vanessa, en continuant de vivre dans la même intimité à Dublin. Mais il n'étoit plus en son pouvoir de l'éviter, quoique ses représentations réitérées eussent à la fin pris un caractère désobligeant. Vanessa l'importunoit souvent de ses plaintes; elle lui reprochoit sa négligence, sa cruauté; et il étoit évident qu'une mesure décisive pour rompre leur correspondance auroit des conséquences tragiques de la nature de celle qui plus tard termina leur histoire. Engagé dans un labyrinthe où la persévérance étoit dangereuse et la retraite impossible, Swift se décida à temporiser, dans l'espérance, probablement, que le temps, le hasard et l'inconstance ordinaire des passions violentes, délivreroient Vanessa du piége où une coupable imprudence les avoit enveloppés tous deux. Dans ces entrefaites, il lui té-

moigna tous les égards qu'il étoit impossible de refuser à ses sentimens pour lui, lors même qu'il ne les eût pas partagés. Mais ce qui, dans la conduite de Swift, prouvoit à miss Vanhomrigh combien son sort l'intéressoit, faillit devenir fatal à Stella. Les craintes de Swift furent éveillées pour ce premier objet de ses affections, dont la douleur et la jalousie concentrée, agissant sur une constitution délicate, menacèrent sa santé d'une manière alarmante. Les sentimens que Swift éprouva en voyant les funestes conséquences de sa conduite ne sauroient se décrire.

Mistress Johnson avoit abandonné sa patrie, avoit exposé sa réputation, pour partager sa destinée, dans le temps où elle n'avoit aucune perspective de devenir brillante; et les liens qui obligeoient Swift à l'indemniser de ces sacrifices étoient aussi sacrés qu'une promesse solennelle, s'il n'y avoit pas réellement une promesse de mariage entre eux. Swift chargea le révérend Saint-George Ashe, évêque de Clogher,

son ancien maître et son ami, de s'informer de la cause de la mélancolie de Stella, et la réponse fut celle que sa conscience auroit pu lui faire d'avance; il n'y avoit qu'un moyen de la convaincre qu'il l'aimoit toujours, et de la mettre à l'abri de la calomnie. La réponse de Swift fut qu'il avoit formé deux résolutions relativement au mariage : l'une de ne se marier que quand il auroit une fortune suffisante, l'autre de n'y songer qu'à un âge où il pourroit raisonnablement espérer de voir ses enfans établis comme ils devoient l'être. Son indépendance n'étoit pas encore complète ; il avoit des dettes, il avoit passé l'âge au-delà duquel il avoit résolu de ne plus se marier. Cependant, il épouseroit Stella, pourvu que leur mariage fût tenu secret, et à condition qu'ils continueroient de vivre séparément, et avec la même circonspection qu'auparavant. Stella souscrivit à ses dures conditions : elles levoient tous ses scrupules, et calmoient sa jalousie en rendant impossible l'union de Swift avec sa rivale. Swift et Stella furent mariés dans le

jardin du doyenné, par l'évêque de Clogher, en l'année 1716 (1). Immédiatement après la cérémonie, Swift fut, à ce qu'il paroît, dans une agitation d'esprit effrayante. Delany (d'après ce que j'ai su d'un ami de sa veuve), pressé de donner son opinion sur cet étrange mariage, dit que, vers le temps où il se fit, il remarqua que Swift étoit très-sombre et extrêmement agité, au point qu'il alla chez l'archevêque King lui faire part de ses craintes. Quand il entra dans la bibliothèque, Swift en sortoit précipitamment avec un air égaré, et il

---

(1) L'évêque de Clogher communiqua ce secret à l'évêque de Berkeley; et la veuve de Berkeley l'avoit confié à M. Monk Berkeley. Voyez les recherches sur la vie de Swift dans ses *Reliques littéraires*, pag. 36. Le docteur Madden a dit la même chose au docteur Johnson, et le tenoit du docteur Sheridan, à qui Stella avoit révélé le secret, peu de temps avant sa mort. Mistress White Way et tous les autres parens de Swift ne doutoient pas de ce malheureux mariage. On peut ajouter mistress Sican à la liste des autres témoins.

passa près de lui sans lui parler. Il trouva l'archevêque en larmes, et, lorsqu'il lui en demanda la raison, il lui répondit : « Vous venez de rencontrer l'homme le plus malheureux de la terre; mais ne me faites jamais de questions sur la cause de son malheur. » Il est à propos de dire que Delany conclut de cette circonstance que Swift, après son mariage avec Stella, avoit découvert qu'ils étoient parens à un degré prohibé (1), et qu'il venoit de le confier à l'archevêque. Mais les expressions du prélat n'indiquent rien de semblable, et il y a des preuves positives que cette parenté ne pouvoit pas exister.

Swift ne vit personne pendant quelques jours. Quand il sortit de cette retraite, ses rapports avec mistress Dingley et Stella continuèrent avec la même circonspection, afin de prévenir tout soupçon d'intimité, comme si cette intimité n'étoit pas alors légitime et vertueuse. Stella continua donc à être l'amie

(1) On a supposé que Swift et Stella étoient des enfans naturels desir William Temple.

chérie et intime de Swift; elle tenoit sa maison, faisoit les honneurs de sa table, quoiqu'elle parût n'y être que convive; elle étoit sa compagne fidèle, le gardoit lorsqu'il étoit malade; mais elle n'étoit sa femme que de nom, et même ce mariage étoit un secret pour le monde. Cette situation ne changea point les idées que l'on s'étoit faites de l'intimité qui existoit entre elle et le doyen. Elle voyoit plusieurs dames, mais il y avoit dans ces rapports apparens peu d'intimité; les amis de Swift composoient sa seule société. L'ami du docteur Delany, dont j'ai déjà parlé, dit: « Stella et mistress Dingley alloient dîner à la maison de campagne du docteur Delany les mercredis, jour convenu pour recevoir ses connoissances, avant son mariage avec mon amie. Elle (mistress Delany), ayant vu un jour Stella par hasard, fut frappée de sa beauté, et particulièrement de ses yeux noirs. Elle étoit très-pâle, et paroissoit pensive sans mélancolie; ses cheveux avoient la couleur de l'ébène. » Cette esquisse de Stella, faite d'après les souvenirs de la vénérable mistress Delany, intéressera probablement le lecteur.

Si les louanges et la renommée pouvoient tenir lieu du bonheur domestique, Stella auroit eu des motifs de contentement. Tous les ans, le doyen lui adressoit, le jour anniversaire de sa naissance, une pièce de vers, dans lesquels les complimens les plus flatteurs lui étoient prodigués avec une affectation de brusquerie qui sembloit en garantir la sincérité (1). Mais des allusions fréquentes à des passions et à des vertus qui attendoient pour se montrer que le temps eût ouvert la porte de la raison,

Suspended wait
Till time has opened reason's gate,—

indiquoient trop clairement que leur union secrète n'avoit pas éteint tout sentiment de jalousie et de ressentiment. Ces plaintes sur l'humeur de Stella reviennent fréquemment dans les poëmes qui précédèrent la

(1) Vol. 14, pag. 469 et suivantes.

mort de Vanessa, et le motif en est assez évident. On attribue à Stella les vers qu'on va lire :

SUR LA JALOUSIE.

« O puissances célestes, préservez-moi de la fureur du tyran qui empoisonne toutes mes heures; amour, tu as mal joué le rôle de héros; tu as conquis, mais tu ne peux défendre mon cœur. Quand je cédai d'abord à ta douce loi, je croyois le monstre banni de ta cour; mais tu l'élevas pour soutenir ton trône, et maintenant il veut régner à ta place. Tyrans, dites-moi, êtes-vous convenus que là où l'un de vous règne, l'autre lui succède ? »

L'imagination s'arrête sur cette histoire mystérieuse avec le désir inquiet d'en connoître les causes secrètes; et, quoique le temps et la mort aient détruit le fil qui auroit pu nous guider dans ce labyrinthe, on peu hasarder quelques conjectures d'après des faits certains.

Les raisons alléguées par Swift pour les conditions extraordinaires qu'il mit à son

mariage paroissent n'être qu'apparentes ; du moins de tels prétextes n'ont jamais eu d'influence sur un être raisonnable dans la même situation. Elles se réduisent au désir de cacher qu'il avoit eu la foiblesse de ne pas tenir à deux résolutions qu'il avoit prises sur le mariage, résolutions dont personne au monde n'étoit instruit.

La frayeur de l'effet que pouvoit produire sur l'esprit irritable de Vanessa la nouvelle de son mariage, et la persuasion où il étoit qu'après lui avoir caché si long-temps les circonstances qui l'avoient amené, il avoit donné à sa conduite avec elle l'apparence d'un tort infiniment grave, sont un des principaux motifs du secret qu'il prescrivit à Stella. Quelle dut donc être son angoisse, si l'on suppose qu'il se maria pour satisfaire son honneur, et pour rassurer la conscience de mistress Johnson, tandis que son cœur étoit à sa rivale ? Mais qui ne voit que si c'eût été là la seule cause de ses alarmes et de ce secret dont il fit une condition expresse à Stella, ce même secret n'étoit plus nécessaire après la mort de Va-

nessa? Il auroit pu y avoir un combat entre son orgueil et son affection, mais l'affection l'eût emporté sur l'orgueil qui n'avoit plus d'auxiliaire. Une autre conjecture qu'on ne peut exprimer qu'à demi-mot expliqueroit la conduite singulière de Swift dans ses relations avec le beau sexe. A l'époque de la vie où les passions sont les plus violentes, Swift se vanta de « son tempérament froid ». Depuis, le retour continuel d'un vertige minoit de jour en jour sa santé. Il paroît que la continence qu'il observoit n'avoit pas seulement une cause morale. Dans ce cas, il pouvoit rechercher la société de Vanessa sans craindre d'exciter des passions dont il n'étoit pas susceptible, et se séparer de Stella, après le mariage, pouvoit être pour lui une affaire de choix ou de nécessité. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si d'après une maxime assez généralement adoptée, et que Swift approuvoit fort, c'est le désir qui dans l'homme produit l'amour, on ne trouve pas dans les écrits de Swift ni dans sa correspondance une seule ligne qui indique qu'il l'ait ja-

mais connu, et l'on ne peut citer une seule anecdote de sa vie qui prouve qu'il ait éprouvé ce qu'il appelle avec irrévérence « cette ridicule passion qui n'existe que dans les comédies et les romans. » Dans sa jeunesse il ne recherchoit la société des femmes que pour se distraire; et, dans un âge plus avancé, il paroît qu'il ne demandoit de Stella et de Vanessa d'autres preuves d'affection que les plaisirs d'une amitié embellie par l'esprit de leur sexe, et adoucie par ce charme de sensibilité que les femmes apportent dans le commerce de la vie. Ce sont toujours les qualités de l'esprit qu'il exalte dans ces deux célèbres favorites, et surtout les vertus qui sont plus ordinaires chez les hommes, comme le courage, la franchise, la constance, la sincérité, et jamais la délicatesse, la sensibilité, la tendresse, apanage de l'autre sexe. En un mot, il paroît plus embarrassé que flatté de la passion ardente dont on paie sa prédilection modérée. Il a lui-même décrit son affection pour Vanessa, et l'on n'y reconnoît point la passion : « Sa conduite, dit-il, l'auroit

pu faire nommer le père de la jeune fille. » Le plaisir qu'il trouve « à voir cette vierge réfléchir sur son livre n'étoit que la secrète joie d'un maître qui entend le plus gentil écolier réciter sa leçon. »

Il dit à Stella :

« Stella, tu n'étois plus jeune quand pour la première fois je te chantai sur ma lyre ; pas un mot des traits de Cupidon, de regards assassins, de cœurs blessés ; tout entier à l'estime et à l'amitié, je n'admis jamais l'amour avec elles. »

Si Swift bornoit là ses désirs et ses espérances, il a pu ne pas considérer ses égards pour Vanessa comme une infidélité qu'il faisoit à Stella, jusqu'au moment où la déclaration de Vanessa et la rivalité de ses deux amies lui apprirent que la froideur de son tempérament ne lui avoit pas permis de juger la force de la passion qui consumoit ses victimes. Les vers suivans contredisent les précédens : mais, quoiqu'ils soient signés des initiales du célèbre Drapier, je ne les crois pas de Swift.

Vers inscrits sur un livre de prières de Stella.

« Vierge céleste! quand dans une sainte ferveur, ta belle main pressera ces pieuses feuilles, quand tes doux regards exprimeront la dévotion de ton cœur et que ta bouche répétera sa touchante prière pour implorer la miséricorde divine, si tu veux obtenir la pitié céleste, apprends à répondre à ma prière par un peu de pitié! » M. B.

Après son mariage, Swift redoubla d'efforts pour modérer la passion de Vanessa, et chercha, ensuite, à lui donner une autre direction. Marié secrètement, il ne pouvoit se dissimuler qu'il ne lui convenoit plus d'être l'objet d'un attachement tel que celui de Vanessa. Il lui parla du doyen Winter, qui avoit une bonne réputation et de la fortune : mais elle repoussa cette proposition. Le docteur Price, depuis archevêque de Cashell, ne fut pas mieux reçu. Enfin, en 1717, elle quitta Dublin, et se retira à sa terre près de Celbridge, pour y nourrir dans la solitude une passion sans espérance. Swift avoit prévu les consé-

quences de cette démarche. Dans toutes ses lettres, il l'exhorte à voir du monde, à prendre de l'exercice, à distraire, autant qu'elle pourra, sa pensée du malheureux sujet qui l'occupe habituellement; il l'exhorte même à quitter l'Irlande. Mais ces avis sont accompagnés d'expressions de tendresse qui partent du cœur, et qui sont trop fortes pour n'avoir d'autre objet que de consoler la malheureuse solitaire. Il paroît que jusqu'à l'année 1720, Swift n'alla point à Celbridge; il ne voyoit Vanessa que lorsqu'ils se rencontroient à Dublin. Mais, en 1720, et jusqu'à la mort de Vanessa, il alla souvent la voir à Celbridge; et, grâces à l'obligeance d'un correspondant, je puis donner quelques détails sur leurs relations à cette époque.

L'abbaye de Marley, près de Celbridge, où miss Vanhomrigh alla résider, est bâtie comme un véritable couvent, surtout dans sa forme extérieure. Un vieillard (il avoit plus de quatre-vingt-dix ans) montra les jardins à mon correspondant. Il lui dit qu'il étoit fils du jardinier de miss Van-

homrigh, et qu'il travailloit au jardin, dans son enfance, avec son père. Il se rappeloit très-bien la malheureuse Vanessa, et le portrait qu'il en fit correspondoit à ce que l'on a dit de sa personne, surtout de son embonpoint. Elle quittoit rarement l'abbaye, et recevoit peu de monde : elle lisoit beaucoup, ou se promenoit dans le jardin. Cependant, sa société étoit recherchée de toutes les familles du voisinage qui venoient la voir, quoiqu'elle rendît peu de visites; et ses manières intéressoient tous ceux qui la connoissoient. Mais elle évitoit la société, et paroissoit toujours mélancolique, excepté quand le doyen Swift venoit à l'abbaye ; alors elle avoit l'air d'être heureuse. Il y avoit dans le jardin une grande quantité de lauriers; quand miss Vanhomrigh attendoit le doyen, dit le vieillard, elle plantoit, de sa main, un ou deux de ces arbres. Il montra à mon correspondant son berceau favori, que l'on appeloit le berceau de Vanessa. Il y restoit trois ou quatre arbustes et quelques lauriers. C'étoit autrefois un berceau très-épais. Il y avoit

deux siéges et une table commune sous le berceau, d'où l'on voyoit le cours du Liffey, et d'où l'on entendoit le murmure d'une petite cascade à quelque distance. C'étoit sous ce berceau pittoresque que Swift et Vanessa avoient coutume de venir s'asseoir avec des livres et tout ce qu'il faut pour écrire. Les vers composés sous ce berceau par cette femme infortunée nous aideront, peut-être, à deviner le sujet de leurs entrevues littéraires.

ODE AU PRINTEMPS.

« Viens, saison printanière, viens, déesse timide qui mènes à ta suite les Amours et les Grâces, les riantes heures, les brises parfumées, les fleurs brillantes, viens renouveler les charmes flétris de la nature, et lui rendre sa teinte vermeille. Mais pourquoi souhaiter ta venue? la brise ne m'apporte plus de fraîcheur, la rose a perdu ses vives nuances; Cadenus ne prête plus de charmes à la scène, il ne partage plus avec moi cette joie pure.

Quand la flamme inaperçue de l'amitié allumoit le désir toujours nouveau de l'écouter, ses accens harmonieux, et ses discours, que les anges auroient pu répéter, me communiquoient leur charme divin et ravissoient mon âme. Mon guide, mon précepteur, mon amant et mon ami; il étoit tout pour moi; noms chéris, soyez toujours une même idée pour mon cœur. »

ODE A LA SAGESSE.

«O Pallas, j'invoque ton secours! daigne écouter une fille malheureuse, accablée par un tendre amour. Il est juste que tu soulages la blessure que ton art subtil m'a faite, et que tu calmes mon cœur troublé.

» Le trait fatal ne partit pas au hasard de l'arc de Cupidon, mais ta main seule l'a guidé lentement jusqu'à mon cœur. C'est ainsi que l'amour s'étant armé contre moi de la force de la sagesse, je cherche en vain à l'arrêter, en vain je voudrois repousser son trait redoutable.

» O Déesse, romps cette alliance funeste! que l'amour trouve dans la folie et l'in-

trigue des associés plus dignes de lui; et toi, toi seule, daigne calmer mon cœur, et adoucir les tourmens qu'il endure. »

Vanessa, outre le souci de rêver à son malheureux attachement, avoit encore à donner des soins à sa sœur, dont la santé dépérissoit visiblement, et qui mourut vers l'année 1720. Cet événement, qui la laissoit seule au monde, ne fit que prêter plus d'énergie à sa passion pour Swift, qui n'y vit, au contraire, que la nécessité d'une plus grande réserve, quand Vanessa n'eut plus la société d'une autre femme. Mais miss Vanhomrigh, irritée, se décida à mettre fin à tant d'incertitudes, et à amener une crise définitive. L'obstacle le plus vraisemblable étoit la liaison de Swift avec mistress Johnson, qui, sans doute connue d'elle, avoit depuis long-temps excité une jalousie secrète, puisque l'on trouve dans sa correspondance un passage qui semble indiquer ses inquiétudes à cet égard, et cela dès l'année 1713. Swift étoit alors en Irlande, et elle lui disoit :

« Si vous êtes heureux, il y a un peu de cruauté à ne pas me le dire, *excepté si vous l'êtes par ce qui feroit mon malheur.* » Son silence et sa patience, pendant huit ans, peuvent être attribués en partie à la crainte que lui inspiroit Swift, et en partie à l'état de santé précaire de sa rivale. L'impatience de Vanessa l'emporta, et elle se décida à écrire à mistress Johnson, et à lui demander quelle étoit la nature de sa liaison avec le doyen. Stella lui répondit qu'elle étoit mariée, et dans son ressentiment contre Swift, qui avoit donné à une autre femme le droit que supposoient les questions de miss Vanhomrigh, elle lui envoya la lettre de sa rivale ; puis, sans le voir, ni attendre sa réponse, se retira à la maison de campagne de M. Ford, près de Dublin. Tous les lecteurs connoissent les suites de l'imprudence de miss Vanhomrigh. Swift, dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet par caractère et par une suite de sa maladie, part sur-le-champ pour Marley Abbey. Quand il entra dans l'appartement, la sévérité de son visage,

dont les traits étoient surtout formés pour l'expression des passions farouches, frappa la malheureuse Vanéssa d'une telle terreur qu'elle lui dit à peine de s'asseoir. Il lui répondit en jetant une lettre sur la table, sortit, monta à cheval et revint à Dublin. Vanessa ouvrit le paquet, dans lequel elle ne trouva que sa lettre à Stella. Ce fut son arrêt de mort. Elle succomba à la douleur de voir s'évanouir les espérances qu'elle avoit si long-temps chéries. On ne sait pas avec certitude combien de temps elle survécut à cette dernière entrevue; mais il paroît que ce ne fut que quelques semaines. Dans cet intervalle, elle annula un testament qu'elle avoit fait en faveur de Swift, pour laisser toute sa fortune à M. Marshall, qui fut dans la suite un des juges de la cour des Plaids-communs d'Irlande, et au docteur Berkeley, philosophe célèbres, qui fut depuis évêque de Cloyne. On dit qu'il y avoit dans le testament la clause remarquable, que ses exécuteurs testamentaires publieroient toute sa correspondance avec Swift, ainsi que le poëme

de *Cadenus et Vanessa*. On dit aussi que Berkeley, par amitié pour Swift, et Marshall, par l'influence de Berkeley, ou, peut-être, dans la crainte des représailles du satirique, n'exécutèrent pas cette clause.

On prétendit que l'évêque Berkeley avoit détruit les originaux de cette fameuse correspondance. Mais le juge Marshall en possédoit une copie, comme exécuteur testamentaire, et après sa mort on en a publié quelques extraits mutilés. L'amitié dont m'honore M. Berwick m'a mis à même de remplir le vœu du public à l'égard de cette correspondance. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que toutes les interprétations fâcheuses auxquelles ont donné lieu des passages passionnés, dans des extraits imparfaits, se trouveront réfutées par la publication de la correspondance entière.

La correspondance de miss Vanhomrigh ne fut point publiée dans le temps; mais *Cadenus et Vanessa* le fut peu après sa mort. Il paroît que Swift s'étoit proposé

dans ce poëme de calmer la violence de la passion qu'il avoit inspirée à Vanessa. Un passage a servi de texte aux détracteurs de Swift, pour attaquer sa réputation morale. Il commence par ces vers bien connus :

» Mais le sort de Vanessa est encore un secret, etc. »

On chercheroit vainement si ces vers sont un de ces traits d'*humour* si ordinaires à Swift, qui ne sut jamais résister à la tentation *d'un bon mot*, ou s'il a voulu sous une forme enjouée représenter le danger de l'intimité qui s'établit entre Cadenus et Vanessa. Mais il n'y a qu'une froide sagacité, comme celle d'Orrery, qui puisse trouver dans un passage détaché le texte d'une accusation qui présente Swift comme un séducteur, et miss Vanhomrigh comme sa victime; et remarquons que ce passage, interprété dans ce sens, se trouve en opposition directe avec tout le reste du poëme. Il n'y a pas un seul vers qui ne donne à la passion de Vanessa la vertu

pour base. Long-temps après avoir composé le poëme, Swift adressa à Vanessa des vers qui répondent à cette accusation :

« Nymphe, veux-tu connoître le grand art de conserver le cœur de ton amant? D'abord, pare avec simplicité ta personne; suis la mode, seulement parce que c'est la mode. La raison la plus sage se soumet à la vertu, à l'honneur, au bon sens, à l'esprit. Le sage est fidèle à une telle nymphe, même quand il voudroit être infidèle. Les vices se proposent différens buts, mais la vertu n'en a qu'un, qui est la vertu. Quand l'amant est infidèle, c'est la vertu qui abandonne ou *lui* ou *elle*. Il mérite le mépris, ou vous vous plaignez sans cause. Mais Vanessa ne peut commettre de faute, et ces préceptes ne s'adressent point à elle. Il n'y a qu'un sot ou un débauché qui pût l'abandonner; et comment pourroit-elle donner son cœur à un homme sans esprit, et sans vertu? »

Les lettres de miss Vanhomrigh répètent les mêmes sentimens, et la haute opinion qu'elle a du caractère moral de l'objet de

sa passion la fait excuser. Elle reproche à Swift sa froideur et non ses mépris; et ses plaintes n'accusent point, comme l'héroïne de Virgile, son amant de lui avoir ravi l'honneur et la vertu :

> Te propter eumdem,
> Extinctus pudor et quâ solâ sidera adibam,
> Fama prior.

Vanessa, au contraire, présente Swift comme un modèle de vertu, comme un être parfait, auquel la nature n'a refusé que la tendresse : on croit lire le portrait d'une maîtresse inflexible, tracé par son amant. C'est le langage de l'amour le plus romanesque, sans la plus légère nuance d'un désir criminel. Et bien plus, faisant allusion, sans doute, à son téméraire aveu, c'est elle-même qu'elle accuse. « Ah! s'écrie-t-elle, pourquoi m'avez-vous oubliée? Vous voulez par vos sévérités me forcer à m'éloigner de vous; je ne puis vous blâmer; je me dis avec douleur et avec honte que je me suis exposée à des réflexions fâ-

cheuses, que je ne puis faire cesser, car je vous déclare qu'il n'est pas au pouvoir du temps ni du sort d'affoiblir la passion que j'ai pour... » Ce passage remarquable prouve jusqu'à l'évidence que c'étoit la pas. n mal récompensée de Vanessa, et non . . perfidie de Cadenus, qui avoit été la première cause de leurs chagrins mutuels. Elle attribue à son amour le malheur de Swift, et ne craint pas de dire qu'elle ne peut y renoncer. On pourra toujours reprocher à Swift d'avoir laissé Vanessa concevoir des espérances quelconques, au lieu de lui déclarer, au risque de l'affliger et de s'affliger lui-même, qu'il ne pouvoit pas répondre au sentiment qu'il lui avoit inspiré. Cette foiblesse étoit une cruauté qui conduisit au tombeau sa victime, après avoir empoisonné sa vie.

Dans la douleur que lui causa la mort de Vanessa, Swift se retira dans le sud de l'Irlande, où il passa deux mois, sans que personne sût où il étoit. Quand il revint à Dublin, Stella lui pardonna, jugeant probablement que ce qu'il avoit souffert étoit

une expiation suffisante d'un tort sans remède.

Nous terminons avec plaisir ces détails pénibles, mais nécessaires, pour parler des occupations de Swift, depuis l'année 1715 où il s'établit en Irlande, jusqu'en 1723, époque à laquelle il parut sur la scène politique comme patriote Irlandais.

Les affaires de sa cathédrale, embrouillées par la résistance de son chapitre, et par l'intervention de l'archevêque King, occupèrent une grande partie de son temps. Mais ces difficultés s'aplanirent insensiblement par la conviction que l'on acquit de la droiture des intentions du doyen, et de son zèle désintéressé pour les droits et les intérêts de l'église. Il prit un tel ascendant sur le chapitre, que rarement ses propositions étoient contredites. L'affaire des baux et des renouvellemens de baux absorba dans la suite beaucoup de son temps. Il est à croire que pendant ces cinq ou six années, Swift ne négligea pas l'étude; on a retrouvé ses opinions sur Hérodote, Philostrate et Aulu-Gelle, ce qui fait présumer

qu'il s'étoit surtout occupé de ces auteurs : il avoit intercallé des feuilles blanches à chaque page des éditions, sur lesquelles il écrivoit des notes en regard. Il est naturel de supposer que les auteurs classiques n'étoient pas oubliés, quand nous ne saurions pas que Lucrèce étoit sa lecture favorite pendant son séjour à Gaulstown. La liste des livres qui composoient sa bibliothèque, avec ses remarques manuscrites, est la preuve la plus authentique de son goût.

Ces études ne suffisoient pas à un homme qui avoit pris une part si active à la politique pendant son séjour en Angleterre. On a pensé, et il est très-probable, que ce fut à cette époque que Swift conçut le plan des *Voyages de Gulliver*. On trouve le germe de cet ouvrage fameux dans les voyages de Martinus Scriblerus, qui furent probablement projetés avant que les proscriptions eussent dispersé le club lit-

(1) Voyez l'*Appendix*.

téraire. L'aspect sous lequel le doyen voyoit les affaires publiques, après la mort de la reine Anne, s'accorde avec une grande partie des traits satiriques des *Voyages*. D'ailleurs une lettre de Vanessa fait allusion à l'aventure de Gulliver avec le singe de Brobdignag, et l'on trouve dans la même correspondance, qu'en 1722, Swift lisoit plusieurs relations de voyages. Il dit à mistress Whiteway, ce qu'il a répété ensuite, qu'il avoit emprunté aux voyageurs qu'il avoit lus tous les termes de marine du *Gulliver*. Il est donc présumable que les *Voyages de Gulliver* furent esquissés à l'époque dont nous parlons, quoiqu'ils traitent de la politique d'une époque postérieure.

Les autres amusemens littéraires de Swift tenoient à ses habitudes de société, qui étoient très-régulières. Il vivoit par économie chez M. Worrall, dont la femme avoit une maison qu'elle soignoit avec un ordre et une propreté qui le charmoient. Il y avoit deux grands dîners par semaine au doyenné. Swift passoit, d'après la manière de vivre de ce temps-là et celle de son

prédécesseur, le docteur Sterne, pour être très-économe, sauf sur l'article de son vin, qui étoit très-bon. Il se vantoit de ne s'être jamais enivré de sa vie, quoiqu'il eût vécu chez des gens qui buvoient copieusement, et il aimoit le bon vin, mais modérément. Sa manière de vivre ne convenoit pas au clergé inférieur, qui s'attendoit à plus d'*hospitalité* de la part du doyen. Il se justifioit en disant que sa promotion lui avoit fait contracter des dettes considérables, et que son économie ne l'empêchoit pas de faire ce que la justice et la bienfaisance attendoient de lui. Toute sa vie, sa sévère économie fut combattue par un sentiment de justice ; et il en résultoit quelquefois des anecdotes ridicules. Le meilleur exemple à citer est l'histoire du petit écu qu'il donna à Pope et à Gay, qui étoient venus le voir après souper. Delany nous apprend que lorsque lady Eustace ou d'autres femmes de qualité dînoient au doyenné, Swift leur passoit un schelling par tête pour leur dîner, et disputoit longtemps pour ne donner qu'un demi-schelling

pour la petite ; il appeloit ainsi miss Eustace, qui fut ensuite mistress Tickell. Quand il dînoit chez des amis peu riches, il insistoit pour payer son écot comme à une taverne. La société qui se réunissoit au doyenné cherchoit naturellement à l'amuser ; et les vers de Sheridan, de Delany, et d'autres littérateurs, provoquoient des réponses qui faisoient trève à des études plus sérieuses. Dans ces luttes Sheridan montroit beaucoup d'esprit, et en inspiroit aux autres. Sa simplicité et ses distractions étoient compensées par le sel et la vivacité de ses reparties, qui rendoient sa société inappréciable pour le doyen. Leur liaison ne cessa que lorsque l'irritabilité et la violence de Swift lassèrent la patience et blessèrent le juste orgueil de son ami. Delany avoit un caractère tout différent. Son esprit et son savoir l'avoient tiré de la classe inférieure dans laquelle il étoit né. Plus orgueilleux, plus circonspect, ou plus intéressé, il ne s'exposoit point aux railleries qu'échangeoient Swift et Sheridan, et qui abaissent toujours un peu celui qui

veut bien s'y soumettre. Delany faisoit sa cour au doyen en vers moins plaisans, mais plus élégans que ceux de Sheridan, et le doyen répondoit dans le même style. La distinction qu'il faisoit entre ses deux amis est évidente; il exhortoit Delany à faire sentir à Sheridan qu'il ne se respectoit pas assez. Cependant, quoique la circonspection de Delany fût plus convenable, l'honnêté et franche gaîté de Sheridan méritoit plus d'égards, et Swift n'auroit pas dû exalter l'un au point de l'offrir pour modèle à l'autre. La haute opinion qu'il professe sur Delany, dans la pièce de vers dont il s'agit, fut ensuite modifiée à quelques égards. Stella prenoit beaucoup de part à ces débats poétiques. On a douté qu'elle eût réellement composé les vers qui sont sous son nom; mais, si elle est l'auteur du dernier vers de l'épitaphe de l'usurier Demar, elle a composé le meilleur vers du poëme.

Gaulstown-House, terre appartenant au premier baron de l'échiquier Rochfort, où Swift passoit quelquefois plusieurs mois

varioit ses exercices littéraires. Le premier baron, à ce qu'il paroît, n'aimoit pas les ministres de cette époque ; et les épilogues, les chansons, et les autres cadres de satire politique faisoient fortune à Gaulstown. Swift s'amusoit aussi à décrire avec sa manière originale les occupations de la famille et des visiteurs, et l'on eut la méchanceté de s'en emparer pour en faire une satire. Nous parlerons ailleurs de la justification de Swift, mais le doyen Perceval, sévèrement traité dans le poëme, fit une réponse en vers, qui est très-rare, et qui contient une description curieuse de la maison de Swift et de son hospitalité.

La correspondance du doyen prenoit aussi une partie de son temps. Elle étoit réservée exclusivement à ses amis torys ; ceux du parti opposé ne correspondoient plus avec lui. Il faut en excepter Addison, assez généreux pour renouer une intimité qui avoit cessé pendant le triomphe des torys. Il fit dire à Swift, par l'évêque de Derry, qu'il désiroit sincèrement que l'esprit de parti cédât à l'amitié ; la réponse

du doyen à cette ouverture fut, en même temps, une félicitation sur la nomination d'Addison à la place de secrétaire d'état d'Irlande. « Trois ou quatre choix comme celui-là, dit-il, gagneroient plus de cœurs en trois semaines, que des mesures rigoureuses dans autant d'années (1). » La mort d'Addison mit fin à cette nouvelle correspondance. Swift trouva un ami précieux dans le poëte Tickell, successeur d'Addison, qui avoit été son ami. M. Tickell fut nommé secrétaire des lords juges d'Irlande; dans ce poste de confiance, il employa souvent son crédit à servir les personnes que Swift lui recommandoit. Le doyen ne partageoit pas, n'approuvoit même pas le ressentiment que Pope avoit conservé contre M. Tickell, dont il fut l'ami jusqu'à sa mort (2).

---

(1) Vol. 19, pag. 349.

(2) Le major Tickell, descendant du poëte, a eu l'obligeance de communiquer la correspondance entre son aïeul et Swift, que l'on trouve dans l'édition à laquelle ces *Mémoires* sont joints.

Swift quitta ses occupations et ses amusemens, en l'année 1720, pour reparoître sur le théâtre politique, non plus, à la vérité, comme l'avocat et le panégyriste d'un ministère, mais comme le défenseur intrépide et opiniâtre d'un peuple opprimé. Jamais nation n'avoit eu autant besoin d'un tel défenseur. La prospérité dont l'Irlande avoit joui sous les princes de la maison de Stuart avoit été interrompue par une guerre civile, dont l'issue avoit forcé l'élite de sa noblesse et de ses militaires à s'exiler. La population catholique de ce royaume n'excitoit que méfiance et étoit frappée par là d'une entière incapacité. Les persécutés cherchoient leur sûreté dans leur soumission, bien convaincus que leurs plaintes seroient considérées comme des murmures de révolte. Les protestans irlandais, ou, comme Swift se plaît à les appeler, les Anglais établis en Irlande (1),

(1) Il n'y a dans les écrits de Swift rien de plus remarquable que le soin qu'il met à tirer une

étoient divisés en whigs et en torys, en anglicans et en dissidens, et en cent autres petites factions, entretenues par d'obscurs meneurs politiques, intéressés à ces dissensions, qui leur donnoient une espèce d'importance. L'Angleterre, dont les ministres s'étoient quelquefois laissé guider par un vil intérêt mercantile, avoit profité de l'état malheureux de l'Irlande, pour traiter ce royaume en province conquise, au lieu de donner à l'empire plus de force en élevant l'Irlande au rang de partie intégrante de la monarchie britannique. Le parlement d'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des lois pour l'Irlande; et

---

ligne de démarcation entre les Irlandais indigènes et les Anglais établis en Irlande. Voy. les *Lettres du Drapier*, vol. 20, pag. 187, vol. 19, pag. 181; out patriote qu'il étoit, il avoit conservé les préjugés de naissance, et ceux de sa dignité ecclésiastique dans l'église protestante. Il étoit d'ailleurs prudent de faire cette distinction pour éviter les clameurs contre les papistes et les jacobites.

il l'exerçoit de manière à enchaîner, autant que possible, le commerce de ce royaume, à le subordonner au commerce de l'Angleterre et à le tenir dans sa dépendance. Les statuts de la dixième et onzième année du règne de Guillaume III prohiboient l'exportation des marchandises de laine, excepté en Angleterre et dans la principauté de Galles. Les manufactures d'Irlande se trouvèrent par là, privées d'un revenu évalué à un million sterling, et les marchands de laine se livrèrent à un commerce de contrebande avec la France, où il venoit de s'établir des manufactures en Picardie. Déjà plusieurs patriotes avoient plaidé la cause de l'Irlande. Molyneux, ami de Locke et de la liberté, avoit publié en 1698 : *L'état de l'Irlande régie par les actes du parlement d'Angleterre.* Il établissoit, avec beaucoup de force, que le droit de législation, dont l'Angleterre faisoit un abus si oppressif, n'étoit justifié ni par conquête, ni par acquisition, ni par aucun antécédent, et que la soumission n'étoit que l'impuissance de résister.

Cette remontrance n'étoit pas de nature à être tolérée par la chambre des communes d'Angleterre. Elle vota à l'unanimité que ces assertions téméraires et dangereuses étoient faites pour ébranler la subordination et la docilité de l'Irlande, unie à perpétuité à la couronne d'Angleterre; et ce vote fut suivi d'une adresse à la reine dans laquelle la chambre se plaignoit, « — que, quoique le commerce de la laine fût un article de manufacture anglaise, sur lequel la législature veilloit avec la plus stricte vigilance, cependant l'Irlande, dépendante de l'Angleterre, et protégée par elle, non contente de la liberté qui lui étoit accordée d'avoir des manufactures de toile, prétendoit encore appliquer ses capitaux et son crédit à tisser les laines et à fabriquer des draps, au grand détriment de l'Angleterre, etc., etc., etc. »

Pas une voix ne s'éleva dans la chambre des communes contre ces maximes aussi impolitiques que tyranniques, plus dignes d'une corporation de petits boutiquiers de village, que du sénat éclairé d'un peuple

libre. En agissant d'après ces principes on accumuloit injustice sur injustice; et l'on y ajoutoit l'insulte, avec cet avantage pour les agresseurs, qu'ils pouvoient intimider le peuple opprimé d'Irlande, et le réduire au silence, en criant aux rebelles et aux jacobites!

Swift voyoit ces maux avec toute l'indignation d'un caractère naturellement porté à s'opposer à la tyrannie. « La corruption et la scélératesse des hommes ne dévorent-elles pas votre être, ne font-elles pas bouillir votre sang? » disoit-il à Delany. Delany ayant répondu que non : « Et comment, lui dit Swift avec fureur, comment pouvez-vous y tenir? — Parce qu'il m'est ordonné, répliqua Delany, de ne me fâcher que contre l'impiété. »

Le feu qui avoit inspiré ces paroles embrâsoit l'âme de Swift; et, en 1720, il exhala son indignation dans un traité intitulé : *Proposition de ne faire usage que de manufactures irlandaises, etc., en renonçant entièrement à toutes les étoffes*

qui viennent d'Angleterre. Pour bien apprécier tout le courage de Swift, proposant une mesure si contraire aux principes adoptés pour tenir l'Irlande dans un état de sujétion, il faut se rappeler qu'il étoit lui-même signalé et, en quelque sorte proscrit, comme un homme lié au système d'un ministre dont l'administration étoit appelée à cette époque *la pire des Administrations.* Le système qu'il recommande comme une juste représaille contre le monopole du commerce anglais devoit exciter la haine et les inquiétudes des corps puissans, qui, par intérêt ou par préjugé, défendoient le monopole; et malheureusement ces alarmes pouvoient avoir de l'influence sur les juges et les cours de justice. Swift couroit sans crainte tous ces risques pour un pays où il étoit dans une sorte de bannissement, pour un pays où il avoit été reçu avec toutes les démonstrations du mépris, pour un pays auquel il sembloit porter une aversion qu'il exprimoit toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Il s'exposoit avec la certitude que son

unique récompense seroit la conscience d'avoir rempli le devoir d'un patriote.

L'orage qu'il avoit bravé ne tarda pas à éclater. Il fut rapporté au premier juge Whitshed par « une personne qui occupoit une place élevée, » que le pamphlet de Swift avoit été composé dans le dessein d'exciter une querelle entre les deux royaumes, et l'on recommandoit de poursuivre l'imprimeur avec la plus grande rigueur. Whitshed n'étoit pas homme à négliger un tel avis; et le gouvernement parvint à faire présenter par les jurés du comté et de la ville le traité du doyen comme un libelle violent et séditieux. L'imprimeur Waters fut arrêté, et obligé de donner caution. Mais, lors du jugement, les jurés, que l'on avoit cependant choisis avec quelque soin, l'acquittèrent. Ce ne fut que lorsqu'ils furent fatigués des injonctions du lord juge, qui les retint onze heures, et les renvoya neuf fois considérer de nouveau leur déclaration, qu'ils laissèrent enfin, par un verdict spécial, avec beaucoup de répugnance, l'affaire entre

ses mains. Les mesures de Whitshed étoient trop violentes pour servir efficacement le gouvernement. La conduite inique du premier juge révolta tout le monde, et le jugement fut renvoyé, de terme en terme, jusqu'à l'arrivée du duc de Grafton, nommé vice-roi. Un *noli prosequi* (suspension de poursuite) laissa l'avantage, sinon l'honneur de la victoire, à Swift et aux patriotes d'Irlande. Il ne manqua pas d'en profiter : comme un général victorieux, qui envoie ses troupes légères sur les traces de l'ennemi vaincu, il poursuivit le premier juge Whitshed, et le juge Godefroi Boate, de la cour du banc du roi, qui s'étoit aussi distingué dans le jugement de l'imprimeur. Il en fit l'objet de tant d'épigrammes et de sarcasmes, qu'ils furent effrayés de ses satires, qui excitèrent contre eux et leur mémoire une haine méritée.

Le projet d'une banque nationale vint alarmer la diligente sollicitude du doyen. Ce projet, quoiqu'utile quand les principes de crédit commercial sont bien entendus, fut proposé à une époque où il

circuloit des projets chimériques de toute espèce, comme si l'intention de leurs auteurs eût été de sonder jusqu'où pouvoit aller la crédulité humaine. Non-seulement on proposoit la formation de compagnies pour les entreprises les plus ridicules et les plus extravagantes, pour améliorer la race des ânes (ce qui étoit bien inutile à cette époque), pour le nettoyage des rues, pour le maintien des enfans illégitimes, etc., etc.; mais encore un de ces faiseurs de projets obtint des souscriptions considérables et une somme d'avances pour un projet qu'il ne disoit point, mais pour lequel il promettoit à ceux qui voudroient s'aventurer cent pour cent de bénéfice. Dans ce moment de crise, Swift, voyant que la pétition pour l'établissement d'une banque n'étoit signée que de quelques agioteurs, pensa qu'elle ne pouvoit produire que des désappointemens et des malheurs; il écrivit, en conséquence, trois ou quatre pamphlets satiriques, dans lesquels il présenta le projet d'une manière burlesque, et jeta du ridicule sur les pétitionnaires. Le parlement

d'Irlande partagea l'opinion du doyen, et le projet fut rejeté (1).

Un voleur bien connu, un certain Elliston, qui fut exécuté, fournit à Swift une occasion d'exercer cette versatilité de talens remarquable dont la nature l'avoit doué, et qui lui permettoit de prendre les formes qu'il vouloit. L'effet de l'écrit qu'il publia à cette occasion fut de faire cesser pendant quelques années les vols dans la ville. Les associés d'Elliston crurent que l'écrit étoit de lui, et qu'il avoit réellement donné une liste de leurs noms, d'après laquelle on les poursuivroit, s'ils n'abandonnoient pas leur métier (2).

Swift publia encore quelques autres pamphlets à cette époque, et tous les regards se tournèrent sur lui comme un homme qui ne négligeroit aucune occasion de défendre les droits de l'Irlande; mais son opposition au projet de Wood le porta à

---

(1) Vol. 7, pag. 31.
(2) Vol. 7, pag 54.

l'apogée de la popularité, et ici commence une des époques les plus remarquables de son histoire.

L'Irlande manquoit de monnoie de cuivre ; et, en 1723, le roi accorda à William Wood, moyennant de certaines conditions, le droit de fabriquer des demi-sous et des liards sterling jusqu'à la concurrence de cent huit mille livres, qui auroient cours en Irlande. En théorie, il n'y avoit pas de motif pour s'opposer à ce mode de suppléer au défaut de monnoie de cuivre, pourvu qu'elle fût de poids. Mais la patente avoit été obtenue subrepticement, par l'influence de la duchesse de Kendal, maîtresse de George Ier, à laquelle Wood avoit promis une part dans les profits. Elle avoit été accordée sans prendre l'avis du vice-roi, ni du conseil privé d'Irlande ; et, en donnant à un individu obscur le droit d'exercer une des prérogatives de la couronne, la dignité du royaume se trouvoit compromise d'une manière honteuse. Le parlement d'Irlande sentit l'insulte, et prit l'alarme. La famille Broderick, alors à la

tête du parti whig, soit par conviction, soit par haine du vice-roi, peut-être par ces deux motifs réunis, se rangea du parti de l'opposition, et par cette démarche mit à l'abri de l'accusation de malveillance ceux qui se déclarèrent contre la mesure. Au milieu de la lutte, la voix de Swift se fit entendre ; il publia les *Lettres du Drapier*, fortes de raisons, étincelantes d'esprit, supérieures par l'adresse avec laquelle les raisonnemens sont présentés et les traits ajustés. On ne peut pas supposer qu'il considérât le projet de Wood en théorie comme ruineux ou même dangereux. Il y avoit certainement une porte ouverte aux abus; mais, à cela près, il étoit avantageux, et même nécessaire de procurer à l'Irlande la monnoie de cuivre dont elle manquoit. Il étoit d'ailleurs facile de prendre des précautions contre l'abus que Wood pourroit faire de sa patente. Les demi-sous de William Wood étoient certainement bien frappés, et ils avoient été éprouvés à la monnoie, sous l'inspection de sir Isaac Newton, qui

avoit jugé qu'ils étoient supérieurs en poids, en alliage et en valeur à ceux d'Angleterre. Ils pouvoient être contrefaits ; mais c'est le sort de toutes les monnoies. On avoit pris des précautions pour que le patenté ne pût en altérer le titre, en nommant un contrôleur de la couronne qui pouvoit inspecter de temps en temps le cuivre fabriqué ou non. Il est douteux, enfin, que l'on eût pu trouver un moyen plus économique, et sujet à moins d'inconvéniens.

Mais, comme nous l'avons déjà fait entendre, le danger de la mesure étoit dans ce qu'elle avoit de dégradant pour l'Irlande, dans l'état où elle se trouvoit vis-à-vis de l'Angleterre. Depuis trente ans, on ne cessoit de recourir à des mesures pour réduire cet ancien royaume à un état de vasselage. Quoiqu'il conservât tous les insignes d'une législation et d'une souveraineté nationale, il étoit traité en province conquise ; recevant les lois du parlement d'Angleterre, où il n'avoit ni amis, ni patron, ni représentans. Et tout cela en dé-

pit non-seulement de la loi nationale et de la raison, mais contre la maxime expresse adoptée dès le règne de Richard III. *Hibernia habet parliamentum et faciunt leges, et nostra statuta non ligant eas quia non mittunt milites ad parliamentum.* L'aphorisme, que l'Irlande étoit dépendante et devoit l'être de l'Angleterre, dans ce sens servile, avoit non-seulement été hautement proclamé avec la menace de châtier ceux qui en contesteroient la vérité, mais on gouvernoit l'Irlande d'après cette maxime. Ce royaume étoit soumis à des lois commerciales qui ne lui permettoient de disposer ni de son crédit, ni de ses marchandises, ni de ses ports. La liberté de ses habitans dépendoit entièrement de la modération des hommes qui s'étoient arrogé le droit de lui donner des lois.

Tel étoit l'état de l'Irlande quand le projet de Wood fut présenté. Cette mesure avoit moins d'importance en elle-même que dans ses rapports avec la grande question de la servitude ou de l'indépendance de l'Irlande. On ne pouvoit voir qu'un mé-

pris bien décidé pour l'indépendance de ce royaume, dans un acte par lequel le roi, sans le consentement du parlement d'Irlande, ou du conseil privé, abandonnoit une branche de sa prérogative à un faiseur de projets, donnoit à ferme à un fournisseur ou un artisan, l'exercice d'un privilége qui, dans tous les pays, a toujours été estimé l'attribut inaliénable de la puissance royale. Quand on consultoit si peu les bienséances, les patriotes d'Irlande étoient suffisamment justifiés d'appréhender des conséquences encore plus funestes et plus arbitraires. Le langage de Wood, qui se targuoit de la protection de Walpole, et menaçoit de contraindre par la force le peuple d'Irlande à recevoir sa monnoie, si on ne l'admettoit pas volontairement, étoit fait pour alarmer et exaspérer les esprits. La formalité d'une cour qui étoit censée représenter la majesté royale, et être dépositaire de la puissance exécutrice en Irlande, se borneroit, disoit-on, à l'avenir, à avoir des levers, et à donner des bals les jours d'anniversaire ; l'exercice des

prérogatives royales les plus essentielles seroit réservé à l'Angleterre, ou affermé en gros à des aventuriers, à des faiseurs de projets, auxquels on donneroit, comme aux fermiers généraux en France, le pouvoir de se faire assister par la force militaire quand ils éprouveroient quelque résistance. Ainsi, dépouillée du droit de faire et d'exécuter ses lois, l'Irlande seroit restée avec une cour, un parlement et les formes d'un gouvernement libre, et tout ce qui pouvoit servir à irriter le peuple en lui rappelant des droits qui n'étoient plus défendus ni garantis.

Ce tableau de l'Irlande n'est point exagéré, et il étoit naturel de tirer des conséquences fâcheuses de la manière cavalière et injurieuse dont on avoit exercé le droit de battre monnoie dans le cas de William Wood. En proclamant cette vérité, on s'exposoit à une accusation qui approchoit de celle de haute trahison; et Swift se rappeloit l'exemple de Molyneux, et ce qui venoit de se passer pour son écrit relatif à l'encouragement des manufac-

tures d'Irlande. Il choisit donc son terrain avec beaucoup d'adresse et de prudence : et se borna, à l'ouverture de la discussion, aux objections qui s'appliquoient aux détails du projet de Wood, évitant soigneusement d'entrer dans la grande question de droit national qu'elle renfermoit.

Les trois premières lettres de M. B., marchand de drap à Dublin, dénoncent les demi-sous de Wood, comme inférieurs en poids et en valeur, et attaquent la réputation suspecte de l'auteur du projet. Ces raisonnemen savoient l'avantage d'être applicables aux appréhensions « des marchands, des boutiquiers, des fermiers, et des gens de la campagne » auxquels ils s'adressoient. Ces lecteurs, incapables de comprendre la discussion abstraite d'un droit national, ou d'y prendre un grand intérêt, pouvoient très-bien sentir qu'en jetant dans la circulation une quantité de monnoie de cuivre, inférieure dans la proportion des onze douzièmes de chaque pièce, on alloit enlever tout l'or et tout l'argent d'Irlande, occasioner des pertes

individuelles considérables, et une détresse générale. Les traits de satire amère dirigés contre Wood étoient faits pour plaire au vulgaire. Il n'est pas avéré si Swift croyoit réellement aux rapports exagérés qui circuloient sur le défaut de poids des demi-sous de William Wood. Une fois convaincu de la justice de sa cause, il fit usage des raisonnemens qui lui parurent les plus propres à la soutenir, sans examiner bien rigoureusement leur validité, ou, ce qui est plus vraisemblable, il dut avidement accueillir, comme c'est l'usage, tous les faits nécessaires au succès de son plan. Mais il est certain que, dans ces trois premières lettres, il n'est fait mention ni du roi, ni des ministres, ni de la favorite, ni du conseil privé d'Angleterre, où ils y sont traités avec respect : tous les torts sont imputés à la friponnerie de William Wood, obscur marchand de fer, devenu un spéculateur avide et déhonté, qui ne balanceroit pas à ruiner le royaume s'il devoit lui en revenir des profits.

La fermentation que produisit un tel

Exposé qui était à la portée de la masse du peuple, et de nature à irriter ses passions, étoit redoutable. Les deux chambres du parlement d'Irlande arrêtèrent une adresse au roi contre le projet de Wood. Tous les partis, soit religieux soit politiques, se réunirent pour exprimer leur horreur de ces maudits *half pence*. Les marchands refusèrent de les recevoir, et par des affiches repoussèrent l'idée qu'on auroit pu concevoir qu'ils participassent à ce honteux trafic. Des proches parens de Wood furent obligés, pour conjurer l'indignation publique, de désavouer toute espèce de connexion dans son marché. Les associations contre cette monnoie se multiplièrent depuis les riches corporations de Dublin jusqu'aux colporteurs de journaux et aux petits commissionnaires qui annoncèrent à ceux qui les employoient, qu'ils ne recevroient ni ne donneroient comme change les demi-sous de Wood, « ne pouvant se procurer avec cette maudite monnoie ni journaux, ni bière, ni tabac, ni eau-de-vie. » La chose, une fois arrivée à ce point, la canaille s'assem-

bla selon sa coutume, courut les rues en processions tumultueuses, et brûla en effigie le malheureux auteur du projet. Enfin il y avoit du danger à passer pour lui être favorable.

Swift, trouvant dans le peuple une disposition aussi décidée à maintenir ses droits, ne laissa pas refroidir ce zèle. Il ne se contenta pas d'écrire, il prêcha contre les demi-sous de Wood. On a conservé un de ses sermons qui a pour texte : *Faire le bien.* Ce discours prouve ce qu'il dit quelque part, qu'il ne prêchoit pas des sermons, mais des pamphlets politiques. A son instigation, le grand jury et les principaux habitans de *la Liberté* (1) de Saint-Patrick formèrent une association pour refuser l'odieuse monnoie. Outre les fameuses *Lettres du Drapier*, il fournissoit aux colporteurs de journaux des chansons, des satires en prose, dans lesquelles on retrouvoit tout le mordant de

(1) Quartier de Dublin.

son esprit. Par ces moyens les timides prenoient du courage, les douteux se prononçoient, les audacieux s'enflammoient ; et l'attention du public étoit tellement attachée à la discussion, qu'il ne fut plus choqué des questions plus délicates qu'elle renfermoit. Le vice-roi et les conseillers se plaignirent de ce que l'on n'hésitoit pas à publier des libelles, quelque séditieux qu'ils fussent, et qu'ils étoient lus sans horreur pourvu que l'on pût y faire figurer Wood et ses demi-sous. Le duc de Grafton, alors vice-roi, ne put arrêter le torrent; et il devint évident que, si l'on s'entêtoit à faire exécuter le projet, il pouvoit en résulter une guerre civile.

Dans ces circonstances critiques Walpole ne perdit pas courage. Son premier objet fut d'apaiser la fermentation générale par une telle réduction sur la quantité de monnoie à émettre qu'elle laissoit douteuse la question du droit de l'émettre. Il essaya donc de laisser tomber la chose d'elle-même, en fixant, par une proclamation, l'émission des demi-sous à quarante

mille livres sterling, au lieu de cent huit mille. Cette tentative n'ayant pas réussi, il eut recours à un coup hardi d'intrigue politique, en chargeant un de ses rivaux dans le conseil de la tâche difficile de favoriser la circulation des demi sous de Wood, et d'apaiser le mécontentement qui s'étoit manifesté en Irlande. Ce rival étoit le célèbre lord Carteret, qui étoit soupçonné d'avoir eu une assez grande part aux obstacles qu'avoit rencontrés le projet de Wood, et d'avoir fomenté le mécontentement. Lord Carteret étoit un homme de talent, instruit, éloquent, ambitieux, favori du roi, et alors secrétaire d'état. Il avoit fait une guerre d'intrigue dans le cabinet contre Walpole et son beau-frère Townsend. Par ses cabales avec les Brodericks, et en faisant connoître, dit-on, la manière dont Wood avoit obtenu sa patente, il n'avoit pas peu contribué à encourager les mécontens d'Irlande, comptant que tout l'odieux de la mesure retomberoit sur Walpole. Mais son crédit dans le cabinet s'éclipsa par degrés

devant celui de son rival, qui, ne pouvant peut-être parvenir à le faire disgracier tout-à-fait, jouit de la vengeance de l'envoyer en Irlande remplacer le duc de Grafton, avec l'injonction de faire exécuter, s'il étoit possible, le plan de Wood, ou de l'abandonner, s'il le falloit, en suspendant ou en retirant la patente. Mais, avant que Carteret arrivât sur ce théâtre pour éteindre le feu qu'il avoit soufflé, la discussion avoit commencé à prendre un autre caractère.

Il étoit évident, d'après la disposition des esprits en Irlande, que le véritable point de dispute entre les deux pays pouvoit alors être discuté ouvertement. En conséquence, Swift, dans la quatrième lettre du marchand drapier, traite hardiment de la prérogative royale, des emplois de confiance et lucratifs donnés exclusivement aux Anglais en Irlande, de la dépendance dans laquelle l'Angleterre tenoit ce royaume; enfin du pouvoir que l'Angleterre s'étoit arrogé, contre toute justice et toute raison, de soumettre l'Irlande à

des lois faites par un parlement où elle n'étoit pas représentée. On affirmoit ouvertement, dans les termes les plus mesurés, que les révolutions de l'Angleterre n'affectoient l'Irlande qu'autant qu'elles intéressoient son indépendance et sa liberté, de sorte que, si une insurrection plaçoit un autre prince sur le trône d'Angleterre, les Irlandais pouvoient légitimement résister à ce qu'il s'emparât du leur. Les ministres anglais avoient menacé d'adopter des mesures violentes pour forcer les Irlandais à recevoir les demi-sous de Wood. C'est encore un sujet que traite le marchand de drap, et il termine par ce passage remarquable : « Le remède est dans vos mains, et je n'ai fait cette courte digression que pour ranimer et entretenir l'énergie que vous avez montrée; je devois vous rappeler que, par la loi de DIEU, par celle de la NATURE, par celle des NATIONS, et par celles de votre PAYS, VOUS ÊTES, et VOUS DEVEZ ÊTRE un peuple aussi libre que vos frères d'Angleterre. »

La question ainsi traitée sous le véri-

table point de vue en discussion alarma le gouvernement anglais. Carteret, qui venoit de débarquer en Irlande, se trouva chargé de soutenir les prétentions de l'Angleterre. Il rendit une proclamation qui offroit trois cents livres sterling de récompense à celui qui feroit connoître l'auteur de la quatrième lettre du marchand de drap, pamphlet inspiré par la malveillance, contenant des passages scandaleux, injurieux à sa majesté et à ses ministres, et tendant à diviser entre eux ses bons et loyaux sujets d'Angleterre et d'Irlande. Harding, qui avoit imprimé les lettres, fut jeté dans les prisons, et l'on commença contre lui une procédure criminelle au nom du roi. Swift, enhardi par la justice de sa cause et par l'appui de l'esprit qui régnoit généralement en Irlande, ne fut point ébranlé par cette mesure : il se rendit au lever du vice-roi, perça le cercle qui l'environnoit, et d'un ton ferme et significatif demanda à lord Carteret le but de ses rigueurs contre un homme industrieux, qui avoit publié deux ou trois pamphlets dans le seul but

de faire le bien de son pays. Carteret, qui connoissoit personnellement Swift, et qui ne pouvoit douter qu'il ne fût l'auteur des lettres, éluda la question par une citation heureuse de Virgile :

Res dura, et regni novitas, me talia cogunt
Moliri (1).

Le cercle des courtisans, étourdi de la conduite de Swift, fut rassuré par la présence d'esprit et l'urbanité du vice-roi.

Deux autres anecdotes serviront à montrer le caractère ferme, hardi et inflexible du doyen. La première est connue. Un domestique, nommé Robert Blakeley, qu'il avoit employé à copier les *Lettres du marchand de draps* et à porter le manuscrit à l'imprimeur, s'absenta, un soir, sans en avoir demandé la permission. Son maître l'accusa de trahison, et, quand il s'en fut disculpé, Swift lui dit : « Au moins avez-vous manqué à votre devoir comme domestique, parce que vous avez cru que

(1) De dures circonstances et un règne encore nouveau me forcent à de telles mesures.

votre maître étoit dans votre dépendance. Quittez votre livrée, sortez du doyenné à l'instant, et faites tout ce que vous voudrez pour vous venger. » Le pauvre domestique sortit, plus mortifié des soupçons de son maître que de la manière dont il le renvoyoit. Stella intercéda pour lui, et Swift le reprit. Il récompensa dans la suite sa fidélité en lui donnant une place de bedeau de la cathédrale de Saint-Patrick.

Voici l'autre anecdote. Pendant l'emprisonnement de Harding, Swift alla le voir déguisé en paysan irlandais (*ou spalpen*). L'imprimeur avoit auprès de lui, en ce moment, quelques parens et quelques amis, qui le pressoient de déclarer l'auteur des lettres pour recouvrer sa liberté. Harding déclara qu'il périroit en prison plutôt que de se rendre coupable d'une telle bassesse. Tout cela se passa en présence de Swift, qui écoutoit en silence sans paroître prendre le moindre intérêt à une discussion qui pouvoit entraîner sa ruine, et il partit connu du seul Harding.

Quand le bill contre l'imprimeur des

lettres du marchand de drap fut sur le point d'être présenté au grand jury, Swift dressa à ce corps un pamphlet sous le titre *d'Avis du Moment*, dans lequel il exhortoit les jurés à se ressouvenir du traité entre les loups et les moutons, par lequel ceux-ci s'engagèrent à se séparer des bergers et des chiens ; et, ce point obtenu, les loups dévorèrent le troupeau. Quelques vers énergiques adressés aux citoyens en masse et d'autres réflexions portent la signature B. M., initiales du marchand de drap, et sont, sans aucun doute, de Swift lui-même. Faisant allusion au reproche qu'on lui adressoit d'avoir été au delà des bornes, en abandonnant la discussion du projet de Wood, pour traiter du prétendu asservissement d'Irlande, il termine par les vers suivans :

« Si l'oppression ne vous a pas encore dégradés au point d'avoir anéanti toute prudence et toute gratitude ; si vous ne conspirez pas votre ruine, si vous ne la méritez pas ; si vous prétendez encore à la vertu ; si la raison peut encore quelque

chose sur vous, aidez votre patriote à vous défendre. Méprisez la stupide assertion, qu'il est *allé trop loin*, et sachez que c'est être sage que d'être brave : rappelez-vous comment il a combattu pour votre indépendance, et donnez-lui la liberté, tandis que vous êtes libres. »

Dans le même temps parut la mémorable citation de l'écriture, par un Quaker : « Et le peuple dit à Saül, JONATHAN, qui a sauvé Israël, mourra-t-il? A Dieu ne plaise! comme le Seigneur vit, on ne touchera pas un cheveu de sa tête, car il a travaillé avec Dieu aujourd'hui. Et le peuple délivra Jonathan afin qu'il ne périt pas (1). » Le grand jury, averti par la loi, par des vers, par l'écriture sainte, s'assembla. Ce fut en vain que le lord chief-justice Whitshed, qui avoit fait dénoncer comme séditieux un premier traité de Swift, et obtenu un verdict contre l'imprimeur, fit agir tous les ressorts dans cette occasion-ci:

---

(1) Samuel, chap. 14, vers. 54.

les jours d'alarmes étoient passés, et le grand jury sachant ce que le pays attendoit de lui rendit un verdict de *ignoramus*. Whitshed, en leur demandant inconstitutionnellement les raisons de ce verdict, satisfit seulement sa rage impuissante, comme son prototype Scroggs, dans une occasion semblable, en dissolvant le grand jury. Les jurés retournèrent au milieu de leurs concitoyens, honorés par le rôle qu'ils avoient joué, tandis que le premier juge fut chargé de l'exécration publique que sa conduite arbitraire lui avoit méritée (1). De tels moyens nuiroient à une bonne cause,

(1) Voyez deux lettres adressées à Whitshed, probablement par Robert Lyndsay, ami et conseil du doyen, dont il prit l'opinion dans toute cette controverse délicate. Whitshed reçut une leçon sévère par la publication des résolutions de la chambre des communes de 1680, qui déclara que le renvoi d'un grand jury avant la fin du terme, ou des assises, étoit un acte arbitraire, illégal, contraire à la justice. Vol. 7, pag. 200, 202. Il y a des motifs de croire que sa mort, qui suivit de près,

et ils ne pourroient en servir une mauvaise, sans le secours de la tyrannie. Le grand jury du comté et de la ville de Dublin, qui fut convoqué, déclara le projet de Wood une fraude pratiquée contre le public, et ne manqua pas d'exprimer sa gratitude aux patriotes qui avoient dénoncé cette manœuvre frauduleuse. Swift publia trois autres lettres du marchand de drap, non pas seulement pour poursuivre sa victoire, mais pour développer la cause à laquelle il s'étoit voué. La cinquième lettre est adressée à lord Molesworth; son but principal est de justifier les précédentes, et de faire ressortir l'illégalité et l'arbitraire de la marche suivie contre l'auteur et l'imprimeur. La sixième lettre est adressée au lord chancelier Midleton, qui s'étoit fortement opposé au projet de Wood, et qui

---

fut accélérée par les affronts dont il fut couvert. Voyez les *Lettres de Boulter*. Mais Swift étoit déterminé à flétrir sa mémoire, et il s'en fait gloire. Vol. 7. pag. 378.

donna sa démission, après le mécontentement que la cour exprima de sa conduite. Le doyen, se nomme, plaide la cause du marchand de drap; et plusieurs passages prouvent qu'il ne cherche point à cacher l'identité. La lettre est surtout relative à la conduite de Whitshed, et à la procédure contre l'imprimeur Harding. La septième lettre, quoique publiée la dernière, paroît avoir été écrite peu de temps après la quatrième. Elle traite à fond des divers griefs dont l'Irlande doit se plaindre, et prouve ce qui n'avoit encore été que légèrement touché, que le projet de Wood ne fut qu'une occasion favorable pour s'opposer à des agressions qui comprenoient des questions d'une bien plus grande importance pour l'Irlande. Cette septième lettre ne fut publiée qu'avec la collection complette de tout ce qu'avoit composé le marchand de drap.

Carteret céda à l'orage; la patente de Wood fut révoquée; on lui donna une indemnité de trois mille livres sterling par an pendant douze ans. Ainsi se termina glorieusement la grande lutte pour l'indé-

pendance de l'Irlande. Tous les regards se portèrent sur celui dont le courage inébranlable et les talens avoient obtenu ce triomphe. Le portrait du marchand de drap devint un signe de reconnoissance nationale. Partout ou voyoit sa gravure; on la brodoit sur les mouchoirs. Des médailles furent frappées en l'honneur du libérateur de l'Irlande. Il se forma un club, qui tenoit des assemblées régulières pour la commémoration des services qu'il avoit rendus, pour étudier ses doctrines, et boire sa santé. La popularité de Swift fut celle de tous les hommes qui, à une époque décisive et critique, ont eu le bonheur de rendre à leur patrie un grand service. Il n'est donc pas extraordinaire que sa mémoire soit honorée et chérie par une nation qu'il avoit affranchie au milieu de tant de périls. Mais l'intervalle entre les actes sur lesquels se fonde la renommée d'un patriote et le temps où ils sont rappelés sur son monument funéraire, est bien rarement marqué par la continuation de sa popularité. L'histoire de tous les pays est riche en

exemples de l'inconstance de la faveur populaire, et nous offre une longue liste de bienfaiteurs des nations, qui ont entendu les hymnes chantés en leur honneur convertis en parodies scandaleuses, et les acclamations de leurs concitoyens changées en clameurs dérisoires ou en reproches. A la gloire de la nation sensible et généreuse pour laquelle Swift avoit bravé tous les dangers, la popularité de son courageux défenseur ne fut pas sitôt effacée.

Aussi long-temps qu'il put sortir de sa maison, les bénédictions du peuple l'accompagnèrent; s'il passoit dans une ville, on lui faisoit l'accueil que l'on eût fait à un prince. Au premier avis d'un danger que couroit *LE DOYEN* (titre qu'on lui donnoit généralement), tout le pays accouroit à sa défense. Walpole avoit songé à faire arrêter Swift; un sage ami lui demanda s'il avoit dix mille soldats pour escorter le messager d'état, chargé d'exécuter l'ordre.

Les foiblesses de Swift, quoique de nature à occuper la malignité du vulgaire,

étoient jugées avec le pieux respect de l'affection filiale. Tous les vice-rois d'Irlande, depuis l'affable Carteret jusqu'au hautain Dorset, qui n'aimoient point sa politique ni peut-être sa personne, se virent contraints de respecter son influence, et de capituler avec son zèle. Le déclin de ses facultés morales fut un deuil pour l'Irlande; la douleur de son peuple le suivit au tombeau, et il est peu d'auteurs irlandais qui n'aient rendu à la mémoire de Swift ce tribut de gratitude qui lui est dû à si juste titre. Un des plus récens et des plus éloquens panégyriques qui aient rappelé son courage est celui qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Aperçu sur l'état passé et présent de l'Irlande*, publié en 1810. Nous terminerons cette section par le portrait qu'on y fait du doyen de Saint-Patrick, considéré comme patriote irlandais.

« Sur cet horizon obscurci apparut un astre brillant, et l'Irlande adora avec l'idolâtrie du peuple persan son vrai patriote, son premier et presque son dernier pa-

triote. Pénétrant et intrépide, il vit et il osa; au-dessus du soupçon, il jouit d'une confiance sans réserve; au-dessus de l'envie, il fut chéri; sans rivaux, on lui obéit. Il avoit une sagesse pratique ou prophétique, qui remédioit au présent, et mettoit en garde contre l'avenir; il fut le premier qui apprit à l'Irlande qu'elle pouvoit cesser d'être l'esclave d'un despote. Mais il étoit membre du clergé. Sa robe embarrassoit sa marche, et arrêtoit ses efforts. A la tête d'une armée, ou présidant le sénat, il eût été au-dessus de Cromwell, et l'Irlande eût marché l'égale de l'Angleterre. Du moins, il la sauva par son courage; améliora son sort par son ascendant, en fut l'ornement par ses talens, et la gloire par sa renommée. Sa mission ne fut que de dix ans, et pendant dix ans sa puissance personnelle modifia les rigueurs du gouvernement; mais, quand il cessa d'être craint par les grands, il ne fut point oublié des sages; son influence, ainsi que ses écrits, a survécu plus d'un siècle; et les fonde-

mens de n'importe quelle prospérité nous avons essayé d'édifier depuis, ont eu pour base le patriotisme désintéressé et magnanime de Swift.»

SIXIÈME SECTION.

Swift se retire à Quilca. — Son amitié pour Sheridan. — Il va en Angleterre. — Il a une audience de Walpole ; — est présenté à la cour du prince de Galles ; — revient en Irlande et publie les *Voyages de Gulliver*. — Il fait un nouveau voyage en Angleterre. — La maladie de Stella le rappelle en Irlande. — Mort de Stella. — Swift rompt avec la cour et avec les ministres. — Ses écrits sur les affaires d'Irlande. — Il se brouille avec lord Allen; — se lie intimement avec lord Carteret. — On fabrique une lettre à la reine en son nom. — Ses divers ouvrages en prose à cette époque. — Ses poëmes. — Sa résidence à Gossford chez sir Arthur Acheson, et les vers qu'il y composa.

Quand il vit que le projet de Wood alloit être abandonné, Swift, comme pour se dérober aux applaudissemens popu-

laires qu'on lui prodiguoit de toutes parts, se retira avec mistress Dingley et Stella à Quilca, petite maison de campagne appartenant à son intime ami le docteur Sheridan, située dans un lieu sauvage et retiré, à environ sept milles de la ville de Kells. Il passa plusieurs mois dans cette retraite, où la privation de quelques-uns des agrémens de la vie fut le sujet de deux ou trois pièces originales, qu'il a appelées *Bagatelles de famille.* Il s'y étoit occupé de porter un dernier coup à Wood et à ses demi-sous; mais, apprenant que la patente étoit retirée, il arrêta la publication de l'ouvrage; c'étoit probablement la septième lettre, qui n'a paru que dans le recueil des œuvres du doyen, en 1735. Dans ces entrefaites, l'inadvertance de son ami Sheridan le jeta dans une affaire dont Swift eut de la peine à le tirer, et pour laquelle il fut obligé de faire usage de toute son influence.

Le docteur Sheridan, homme d'esprit, de savoir, et qui avoit un talent peu ordinaire pour élever la jeunesse, n'étoit pas

moins connu par ses distractions habituelles, et une simplicité de caractère qui le rendoit peu propre aux affaires du monde. Il avoit été l'ami constant de Swift, depuis la retraite du doyen en Irlande. Son heureux talent de répondre aux railleries de son ami, et de faire facilement des vers sur des plaisanteries de société, ou sur les circonstances du moment, amusoit les loisirs de Swift, comme sa profonde érudition lui étoit utile quand il s'occupoit de choses sérieuses. La société de Sheridan donna à Swift le désir d'approfondir ses études classiques. Sheridan étoit toujours invité avec Swift, qui n'étoit jamais en bonne humeur quand Sheridan n'étoit pas de la partie. Il connoissoit si bien le caractère du doyen ; il savoit si bien, par quelques traits heureux, arrêter les accès d'irritabilité auxquels Swift étoit sujet, que leurs amis communs le nommoient le David, qui seul pouvoit chasser le mauvais esprit de Saül. Swift sentoit tout le prix d'un tel ami, et étoit disposé à le servir de tout son pouvoir. Son rang et sa popularité

lui donnoient les moyens de favoriser l'école de Sheridan, qui étoit réputée alors la première du royaume. Mais l'imprévoyance du généreux et imprudent docteur rendoit sans effet les bonnes intentions de son patron. Avec une femme et une famille toujours croissante, ses revenus étoient absorbés par ses dépenses. Swift obtint du lord primat Lindsay, pour son ami, l'école d'Armagh, qui étoit richement dotée. Le primat la lui offrit; mais les raisonnemens spécieux de quelques personnes qui se disoient les amis de cet homme sincère et confiant lui persuadèrent de ne pas accepter. Il eut le loisir de réfléchir sur la folie qu'il avoit faite, lorsque, quelques années après, les mêmes personnes recommandèrent une école rivale de la sienne, et qu'il se vit enfin forcé de quitter Dublin (1). Mais, avant que cet événement

(1) En réponse à une lettre dans laquelle Sheridan se plaint de ses amis perfides, qui l'avoient bercé jusqu'au moment où ils réussirent à faire

eût lieu, Swift avoit eu une autre occasion de servir son ami.

Lord Carteret, malgré les poursuites dirigées contre Harding, et la proclamation qui offroit une récompense pour la découverte du marchand de drap séditieux, étoit l'ami de Swift, et bien plus, l'ennemi secret de Walpole. Ainsi, il étoit de la destinée de Swift de voir rendre contre lui des proclamations par des ministres qui étoient ses amis person-

---

passer l'école dans les mains d'un imbécile, vol. 19, pag. 6, Swift dit : « J'avoue que vous avez cent fois raison de vous plaindre de quelques amis, qui, après vous-même, sont ceux qui vous ont fait le plus de mal, et que je vois encore, que j'estime même, quoique je ne puisse leur pardonner. Ils ne vous vouloient point de mal personnellement (quoique l'effet soit certainement le même); c'est une espèce d'agiotage, dont l'un d'eux s'est sincèrement repenti. »

Je soupçonne Delany d'être la personne dont Swift veut parler. Il ne vouloit pas beaucoup de bien à Sheridan.

nels, et qui approuvoient en secret les écrits contre lesquels étoient lancés leurs manifestes. Carteret savoit qu'il n'avoit été en Irlande que pour y exercer une vice-royauté nominale, et que le pouvoir étoit réellement confié au primat Boulter; il n'étoit donc pas très-éloigné de former un parti pour contrebalancer les ministériels violens qui l'entouroient et le surveilloient. Plus tard, Swift ne laissa pas échapper l'occasion, dans une de ses plus heureuses compositions ironiques, de justifier le vice-roi de l'accusation de donner les places et les bénéfices à des personnes qui n'étoient pas attachées au gouvernement du roi. Sur la recommandation de Swift, et par l'intérêt que lui-même prenoit aux sciences, dont il étoit bon juge, Carteret nomma le docteur Sheridan aumônier du vice-roi, et lui donna un petit bénéfice près de Cork. Mais à peine avoit-il mis le pied sur l'échelle des honneurs, qu'il eut l'inadvertance de la repousser. Quand il alla à Cork pour prendre possession de son bénéfice, il se chargea de prêcher pour l'ar-

chidiacre Russell de cette ville ; et sans réfléchir que c'étoit le jour anniversaire de l'avènement de la maison d'Hanovre au trône, il choisit pour texte de son sermon : *A chaque jour suffit son mal.* Ce fut, du moins, un jour de malheur pour Sheridan, qui, comme dit Swift, *tua* sa fortune par un texte *tiré* par hasard. Richard Tighe, homme qui, suivant le doyen, étoit de dimensions ordinaires en stature et en esprit, mais grand en zèle pour la maison d'Hanovre et la dynastie protestante, se hâta d'aporter la nouvelle du sermon au château de Dublin, ne manquant pas d'exagérer l'offense, et de l'attribuer à la malveillance du prédicateur. Swift, de son côté, fit tous ses efforts pour sauver son ami des suites trop probables de son inadvertance. Il s'adressa au vice-roi et à M. Tickell, poëte distingué, dont l'amitié étoit un legs qu'Addison avoit fait à Swift, et qui étoit alors secrétaire des juges d'Irlande. Mais Carteret n'osa pas s'aventurer à donner prise sur lui au parti dominant, en ne

punissant pas un tel scandale. Sheridan fut donc disgracié et rayé de la liste des aumôniers du vice-roi. L'archidiacre Russell l'en dédommagea : il se regarda comme l'occasion de ce malheur, et lui fit présent du manoir de Drumlam, qui valoit à peu près 150 livres sterling de rente. Mais Swift n'oublia et ne pardonna jamais le dénonciateur : il fit vœu de poursuivre Tighe de ses satires, et de ne jamais le lacher mort ou vif, vœu qu'il a fidèlement tenu (1).

Le malheur de Sheridan empoisonna la vie agréable que Swift menoit à Quilca. Il passoit son temps à faire l'intendant de Sheridan, à surveiller ses ouvriers, à

(1) Voyez vol. 7, pag. 479, 481, et les diverses satires contre Tighe, intitulées *Mad Mullinix and Timothy*, *Tim and the Fables*, *Tom and Dick*, *etc.* Vol. 10, pag. 501. Il en fait souvent mention sous le nom de Dick Fitz-Baker, et Pistoridès, noms qu'il donne à Tighe, qui descendoit d'un fournisseur de pain de l'armée d'Olivier Cromwell. (*Fitz-Baker*, fils de boulanger).

faire des améliorations et des embellissemens pour avoir le plaisir de le surprendre, quand les vacances lui permettroient de venir à la campagne (1). Son occupation

---

(1) Le jeune Sheridan en a cité un exemple original. Le doyen voulut surprendre le docteur par quelques embellissemens faits à ses frais. Il fit ouvrir un canal de quelque étendue, au bout duquel il fit planter de jeunes arbres en berceau. Il le nomma le *berceau de Stella*, et fit entourer d'un mur en pierre sèche une certaine quantité d'arpens de terre (il n'y avoit pas de chaux dans le pays).

Le doyen avoit strictement recommandé à tout le monde de la maison de garder le secret, afin de surprendre le docteur à son arrivée; mais Sheridan avoit su ce qui se passoit. Quand il vint à Quilca, Swift trouva facilement un prétexte pour le mener dans le jardin, comme par hasard, vers le berceau. Le docteur n'eut par l'air d'observer aucun changement, et, avec le plus grand sang-froid, continua de parler de choses indifférentes. — Imbécile, lui dit Swift en colère, comment, imbécile que vous êtes, vous ne voyez pas les améliorations que j'ai faites? — Des améliorations, M. le doyen! je

littéraire étoit les *Voyages de Gulliver*, qu'il vouloit publier, « si je puis trouver,

---

vois un trou assez profond, d'où je présume que vous avez tiré le gazon; vous avez placé les jeunes arbres dans un endroit où ils ne sont pas trop bien. Vous avez tiré les pierres de dessus le terrain; je conviens que cela est utile, parce que le gazon viendra mieux, et, en les mettant près du champ de cette manière, elles seront plus faciles à emporter. — Peste soit de votre goût irlandais! dit Swift; c'est bien à quoi je devois m'attendre; mais ni vous ni vos ancêtres n'avez jamais fait une telle amélioration; et, de votre vie, vous ne serez capable d'en faire.

Sheridan résolut de prendre sa revanche à la première occasion qui se présenteroit. Le doyen s'étant absenté quelques jours, Sheridan mit un grand nombre d'ouvriers à l'œuvre, et fit une île au milieu du lac, qui étoit profond de vingt pieds; ouvrage difficile en apparence, mais d'une exécution assez facile, parce que le terrain étoit couvert de grosses pierres et de hautes bruyères, et en mettant les pierres dans des paquets de bruyère bien liés ensemble, l'espace fut bientôt rempli, et l'île formée. On la couvrit de terre et de gazon, d'osiers déjà grands et d'autres arbres aquatiques. Le secret du docteur fut mieux gardé que celui de

disoit-il, un imprimeur assez courageux pour risquer ses oreilles (1). »

Sheridan étoit dans le secret (2); mais, quand Tickell lui témoigna le désir de voir l'ouvrage qu'il composoit, il lui répondit franchement que cet ouvrage ne s'accordoit nullement avec les idées qu'il avoit des personnes et des choses, et, comme s'il se rappeloit qu'il écrivoit à un secrétaire d'état, il ajoute que M. Tickell ne pourroit pas trouver son trésor de papiers, sans fouiller neuf maisons, et ensuite lui

---

Swift, qui, à son retour, étant allé du côté du lac, et apercevant la nouvelle île, s'écria avec surprise : Eh! l'eau du lac a baissé en si peu de temps au point de découvrir cette île dont il n'y avoit pas de trace! — Singulièrement baissé, dit Sheridan avec un ris moqueur, si elle couvroit ces osiers. Swift vit qu'il y avoit été pris, et avoua que le tour du docteur valoit mieux que le sien, et que l'amélioration étoit au dessus de la sienne.

(1) Lettre à Pope, 29 septembre 1725, vol. 17, pag. 59.

(2) Il lui dit, dans une lettre du 11 septembre 1725, vous trouverez tous les jours ma description des Yahous plus ressemblante.

envoyer demander la clef (1). Cet ouvrage célèbre étant achevé, le doyen se décida à aller en Angleterre, et il partit dans le printemps de l'année 1726. C'étoit la première fois qu'il revoyoit l'Angleterre depuis la mort de la reine Anne.

Bolingbroke, revenu de son exil, Pope, Arbuthnot, Gay, Bathurst, et d'autres vieux amis le reçurent à bras ouverts, et avec ce plaisir triste des matelots qui se

---

(1) Lettre à M. Tickell, 7 juillet 1726. Vol. 17, pag. 364. Il paroît que Swift vouloit que M. Tickell fût bien persuadé de cette difficulté; il écrit à Sheridan *le lendemain* : Notre ami du château m'a écrit, *il y a deux mois*, pour me demander à voir les papiers dont j'ai emporté une copie. Je lui ai répondu que tous mes papiers sont transportés d'une maison à l'autre, chez neuf ou dix personnes différentes, et que j'en ai la clef. S'il arrive qu'il vous parle de papiers en général, à vous ou aux dames (Stella et mistress Dingley), et que vous puissiez amener la chose, je voudrois que vous lui fissiez la même histoire, et vous pourrez rire de ma plaisanterie, etc. Vol. 17, pag. 75.

retrouvent après un naufrage dont ils ont échappé par différens moyens.

De ces amis, Pope, qui n'étoit pas le plus ancien, devint par degrés le plus intime. Le doyen résidoit le plus souvent à Twickenham ; et une connoissance qui avoit commencé sous le règne de la reine Anne entre le poëte protégé et le patron, devint une amitié intime sur le pied de la plus parfaite égalité. C'étoient deux caractères opposés à quelques égards, mais sur des points qui écartoient toute espèce de rivalité. Le caractère de Pope et ses habitudes étoient celles d'un homme de lettres ; ses espérances, ses craintes, ses foiblesses naissoient toutes de sa fièvre de renommée poétique. Célibataire et n'ayant point de parens proches, il vivoit, à raison de sa foible santé et de quelques désavantages personnels, loin du monde qui cherche le plaisir ; comme par la délicatesse de son esprit et l'indolence d'un homme de lettres, il fuyoit le monde des affaires, entouré seulement de quelques amis qui savoient apprécier les heureux dons qu'il

avoit reçus de la nature. Directement et indirectement, Pope travailla toujours à sa renommée.

De là, cette impatience inquiète qu'il montroit contre les libelles de ces sots, qu'il auroit dû mépriser, et l'amertume de ses réponses à leurs misérables attaques. Swift étoit aussi irritable et satirique, mais par des causes différentes. Il n'avoit jamais songé à passer pour homme de lettres, et probablement dédaignoit-il d'en avoir la réputation : il ne faisoit pas dépendre ses chagrins et ses plaisirs de la manière dont le public recevoit ses ouvrages, publiés presque tous anonymement. Ainsi étoit-il tout-à-fait indifférent aux critiques que l'on en faisoit, si elles ne portoient pas sur la manière dont il défendoit son système. Disciple de Temple, favori d'Oxford, devenu le champion des libertés de l'Irlande: l'objet de ses espérances et de ses craintes étoit les intérêts politiques qu'il épousoit. Il aimoit ses amis et détestoit ses adversaires avec les sentimens d'un homme d'état, et non d'un auteur ; ces sentimens avoient

été exaltés par le grand objet qu'il s'étoit proposé en épousant un parti qui fit triompher la liberté nationale. Il ne songea point aux émolumens qui pouvoient lui revenir de ses travaux littéraires : il laissa à Pope le soin de faire le choix de leurs pièces fugitives dont on composa trois volumes de *Mélanges*, et il lui en abandonna aussi tout le profit. Il étoit occupé d'affaires plus importantes

Nous avons dit que Walpole, premier ministre, et tout-puissant à l'époque dont nous parlons, avoit, pendant le ministère d'Oxford, violemment attaqué Swift dans la chambre des communes. Le doyen n'en avoit point conservé de ressentiment, car dans la controverse sur le projet de Wood, il avoit montré beaucoup d'égards pour Walpole. A son arrivée à Londres, après avoir dîné chez le premier ministre, il obtint une entrevue pour lui parler d'affaires : cette entrevue avoit été accordée par l'entremise du célèbre comte de Peterborough, et eut lieu le 27 avril 1726. Le doyen exposa sans déguisement les griefs

de l'Irlande, c'est-à-dire, tout ce qui peut contribuer à rendre un peuple pauvre et méprisable : la nation étoit gouvernée par des lois que son parlement n'avoit pas faites ; ses manufactures prohibées pour favoriser celles d'Angleterre; le commerce restreint et ruiné par des prohibitions ; les nationaux exclus de toutes les places honorifiques et lucratives ; le gouvernement délégué à des hommes qui ne connoissoient de bornes à leur autorité que celles qu'y mettoient les idées qu'ils pouvoient avoir de la justice.

Walpole étoit prévenu contre tout exposé des affaires d'Irlande fait par Swift : avant que le doyen quittât ce royaume, le primat Boulter, à qui Walpole confioit l'autorité réelle dans les affaires d'Irlande, avoit écrit au premier ministre dans les termes suivans : « On dit généralement ici que le doyen Swift a l'intention d'aller bientôt en Angleterre, et nous ne doutons pas qu'il ne cherche à représenter sous de fausses couleurs les amis de sa majesté qui sont ici, toutes les fois

qu'il en trouvera l'occasion ; mais on le connoît si bien lui et les troubles qu'il a fomentés dans ce royaume, que nous ne craignons pas qu'il puisse par ses rapports desservir les fidèles serviteurs de sa majesté. Seulement, nous désirerions que l'on eût les yeux ouverts sur ce qu'il essaiera de faire en Angleterre (1). -

Ainsi prévenu contre tout ce qui pourroit venir de l'auteur des lettres du marchand de drap, Walpole fut sourd aux griefs de l'Irlande : et, se plaignant que le roi ne retiroit qu'un très-foible revenu de ce royaume, il développa les opinions qui lui étoient transmises par les gouverneurs, d'une manière que Swift jugea peu conforme aux idées de liberté que les Anglais considèrent comme l'héritage de toute créature humaine. Le ministre et le patriote se séparèrent dans les termes de la civilité,

---

(1) Voyez les *Lettres de Boulter*, vol. 1, pag. 62. Swift détestoit Boulter, et son secrétaire Ambroise Philips.

mais sans avoir produit la moindre impression l'un sur l'autre. Le lendemain matin, Swift envoya à lord Peterborough la substance de leur conversation, en le priant de la remettre à Walpole. Il est à peu près superflu de faire remarquer que l'effronterie la plus déterminée n'auroit pas, dans une lettre de cette nature, osé cacher ou altérer ce qui s'étoit passé dans l'entrevue, et qu'un compte ainsi rendu, et qui n'a jamais été contredit, doit contenir le récit exact de ce qui fut dit dans cette conversation remarquable.

On interpréta étrangement et cette entrevue et l'invitation que Swift avoit acceptée de dîner chez Walpole. On prétendit qu'il avoit cherché à trafiquer de ses principes, et offert au ministre d'écrire en faveur de son administration, à condition d'être fait évêque en Angleterre. Cette accusation mérite quelque examen, puisqu'elle a été appuyée par Walpole, et propagée par ses partisans. Si Swift avoit offert de vendre sa plume, il y auroit eu plus que de la folie à Walpole de la refuser,

quand il prodiguoit l'argent à Henley et à Arnal pour récompenser leurs traités politiques. La sagacité de Walpole est bien connue; on sait également qu'il n'étoit pas scrupuleux sur les moyens de faire taire l'opposition, par son système corrupteur; ainsi, dire que l'offre prétendue que Swift lui fit de sa plume fut refusée, c'est dire que l'offre ne fut pas faite. Il n'est pas douteux que Swift eût volontiers accepté de Walpole un bénéfice en Angleterre, en échange de son doyenné de Saint-Patrick, même à des conditions désavantageuses, pourvu qu'il eût suffi à ses dépenses et l'eût fixé en Angleterre, mais le premier ministre s'y opposa toujours, non qu'il dédaignât d'acheter l'appui de Swift, mais parce qu'il espéroit peu que Swift crût lui devoir assez de reconnoissance pour lui sacrifier ses principes; en sorte que le *ministre* couroit toujours le risque d'être censuré par le *patriote*. Swift a déclaré qu'on ne lui fit point d'offre, et qu'il n'en eût accepté qu'à des conditions qui ne pouvoient convenir à Walpole. Cela s'accorde très-bien avec

son désir d'échanger le doyenné de Saint-Patrick pour un bénéfice anglais, transaction qui pouvoit se faire de manière à ce que le successeur de Swift y trouvant de grands avantages, le doyen ne contractoit aucune obligation et pouvoit suivre la ligne politique qui lui convenoit. S'il ne prétendoit accepter un évêché qu'à ces conditions, il n'est pas probable qu'il voulût échanger son indépendance pour un bénéfice en Angleterre moins considérable que celui qu'il avoit en Irlande. Et supposé que Walpole eût tout-à-fait oublié leurs anciennes querelles, il peut fort bien avoir pensé qu'il n'étoit nullement de son intérêt de faire venir Swift en Angleterre, avant de s'être assuré qu'il seroit à lui. Bolingbroke et Pulteney lui donnoient assez de tracas, sans leur amener pour auxiliaire le satirique le plus mordant du temps, que ses principes et ses liaisons devoient vraisemblablement retenir dans les rangs des ennemis de l'administration de George I^er^. Il eût été plus sage à Walpole d'accorder généreusement à Swift ce qu'il désiroit, et de s'en

remettre à sa justice et à son honneur. Il est très-certain que les politesses de Pulteney avoient échoué, et qu'il n'avoit pu déterminer Swift à servir le plan du ministère. Dans sa réponse à Pope, qui lui insinuoit avec délicatesse de ne pas se jeter dans les disputes de parti, et qui l'exhortoit à n'écrire que pour la vérité, l'honneur et la postérité, le doyen reconnoît la sagesse de l'avis (1); mais son ancienne amitié pour Bolingbroke, et de nouveaux sujets de ressentimens contre Walpole se réunirent pour changer sa résolution.

Malgré la froideur du premier ministre, Swift pouvoit espérer de réussir dans l'affaire de sa mutation par une protection plus élevée, mais moins efficace que celle de Walpole. Le prince de Galles, depuis George II, et la princesse, son épouse, tenoient une espèce de cour à Leicester-House (hôtel de Leicester), et vouloient

(1) Vol. 17, pag. 111, 124.

former un parti séparé de celui du roi et de son ministre. Dans cette vue, ils recherchoient les whigs mécontens de la cour, et montroient de l'intérêt aux torys qui en espéroient peu. La princesse aimoit la littérature, et elle appeloit auprès d'elle les hommes de génie et de talent, dont le prince souffroit la société, plutôt qu'il n'en jouissoit. Pope, Gay et Arbuthnot étoient de cette petite cour. Leur protectrice immédiate n'étoit cependant pas la princesse, mais la célèbre mistress Howard, qui remplissoit les deux places de confidente de Caroline, et de maîtresse du prince son époux. On croiroit que ce double titre de faveur n'avoit de bornes que le pouvoir de son amie et de son amant. Mais ce n'étoit pas le cas. La princesse, qui pardonnoit à son mari ses galanteries, étoit jalouse à l'excès de quiconque avoit quelque influence politique sur lui, et savoit si bien se la réserver exclusivement, que tous ceux qui essayoient du crédit de mistress Howard, pour obtenir des faveurs, étoient sûrs d'être déçus dans leurs espérances.

La religion de Pope (1) étoit un obstacle à ce qu'il sollicitât aucune place de cette cour; et il paroît qu'Arbuthnot n'avoit aucune vue d'avancement. Mais tous deux désiroient de faire obtenir quelque chose à Gay. Malheureusement, au lieu de confier le soin de sa fortune à la princesse, qui avoit exprimé le désir de le servir, ils prirent la route de contrebande, et s'adressèrent à mistress Howard.

Ce fut donc dans cette conjoncture que Swift arriva en Angleterre; on n'eut pas beaucoup de peine à inspirer à la princesse la curiosité de voir un homme qui avoit autant marqué que le doyen. Elle lui fit dire qu'elle le recevroit; mais ce ne fut qu'à la neuvième sommation qu'il se rendit à Leicester-House. Quand il fut présenté à la princesse, il lui dit, faisant allusion au sauvage qu'on avoit trouvé dans les forêts d'Hanovre, « qu'il avoit

---

(1) Il étoit catholique.

entendu dire que son altesse royale aimoit les choses extraordinaires ; et qu'ayant vu dernièrement un jeune sauvage d'Allemagne, elle avoit voulu voir aussi un doyen sauvage d'Irlande. » Cette liberté, loin de déplaire, fut très bien accueillie; la princesse témoigna au doyen des égards qui auroient justifié, à l'avènement du prince au trône, de plus grandes espérances que celles que Swift conçut. Il alloit régulièrement à Leicester-House, où il étoit toujours bien reçu. Sa résidence chez Pope, à Twickenham, n'interrompoit point ces visites; la princesse habitant Richmond, qui est très-près de Twickenham, Swift lui faisoit sa cour régulièrement. Il passoit le reste de son temps chez lord Bolingbroke à Dawley, circonstance qui ne pouvoit inspirer à Walpole que de l'éloignement et des soupçons.

Mais Swift fut obligé d'abréger son séjour en Angleterre : il reçut, au mois de juillet 1726, la nouvelle de l'état alarmant de la santé de Stella. Ses lettres à ce sujet donnent l'idée de la profonde douleur

que lui causa cette nouvelle. Le malheur qu'il redoutoit ne changea point le système qu'il avoit adopté de ne point révéler le lien qui existoit entre mistress Johnson et lui. Dans une lettre adressée au docteur Stopford, il s'étudie à persuader à son correspondant que la douleur qu'il éprouva en se séparant de Stella étoit celle de l'amitié et non de l'amour. Il parle d'elle comme de l'*une* des *deux* plus anciennes amies qu'il avoit au monde, et ne la distingue de sa bavarde et bonne compagne mistress Dingley que comme *la plus jeune des deux*. Il termine en assurant le docteur Stopford, *que l'amitié qu'il sent pour elle est plus durable que l'amour*. Sa lettre à Sheridan est moins réservée; il se livre davantage à sa douleur. « Ce que vous me dites n'est que ce que j'attendois depuis quelque temps avec la plus cruelle anxiété. Je regardois cet événement comme le plus funeste qui pût m'arriver; toutes mes réflexions ne suffisent pas pour me le faire supporter en philosophe ou en chrétien. Jugez dans quel état est mon esprit. En

traçant ces mots, je tremble que l'âme la plus pure qu'il y ait au monde ait quitté son enveloppe terrestre. Il y a long-temps que je suis ennuyé du monde, et dans le peu de jours qui me restent à vivre, je serai ennuyé de la vie, quand je ne pourrai plus jouir de la conversation qui me la faisoit supporter. » Swift frémit à l'horrible idée de se trouver en Irlande au moment où il recevra le dernier soupir de son amie chérie; et peut-être avec le pressentiment de la perte de sa raison, il conjure ses correspondans de lui dire au vrai l'état de la maladie de Stella, afin que dans le cas où il devroit la perdre, il ne fût pas exposé à une telle épreuve.

A son arrivée en Irlande, Swift fut reçu avec tous les honneurs que le marchand de drap avoit assurés au doyen. On sonna les cloches, il y eut des feux de joie, et les plus respectables citoyens escortèrent leur patriote en triomphe jusqu'au doyenné. Ce fut là qu'il retrouva le bonheur en apprenant que mistress Johnson étoit hors

de danger. Le malheur qu'il avoit tant redouté n'étoit que suspendu.

Les *Voyages de Gulliver* parurent après le retour de Swift en Irlande, mais avec ce mystère qu'il mettoit presque toujours à la publication de ses ouvrages. Il avoit quitté l'Angleterre dans le mois d'août; et vers le même temps, le libraire Motte reçut le manuscrit qui fut jeté, dit-il, d'un fiacre, dans sa boutique (1). *Gulliver* fut publié dans le mois de novembre suivant avec des changemens et des retranchemens, que fit l'imprimeur par timidité. Swift s'en plaint dans sa correspondance, et il y suppléa par une lettre de Gulliver à son cousin Sympson, qui fut mise en tête des éditions suivantes. Mais le public ne vit rien de trop timide dans ce roman allégorique extraordinaire, qui produisit une sensation

(1) Charles Fort, que Swift avoit employé précédemment dans une négociation semblable avec Barber, ainsi que nous l'avons dit, rendit encore ce service au doyen.

universelle et fut lu par toutes les classes, par les ministres, comme par les bonnes d'enfans. On vouloit absolument connoître l'auteur; et les amis même de Swift, Pope, Gay, Arbuthnot, lui écrivirent comme s'ils avoient des doutes à ce sujet.

Mais, quoiqu'ils se soient exprimés de manière à tromper quelques biographes qui ont pensé qu'ils étoient réellement dans le doute à cet égard, il est certain que ses amis connoissoient plus ou moins l'ouvrage avant sa publication (1). Leur

---

(1) Dès le mois de septembre 1725, Swift écrivoit à Pope qu'il étoit occupé à corriger *les Voyages* qu'il publieroit en quatre volumes. Arbuthnot en parle dans sa lettre du 7 octobre. Il est à peu près impossible que le projet, ainsi annoncé, n'ait pas été l'objet des conversations des amis réunis à Twickenham et à Dawley. Ce qui le prouve, c'est que, le 23 juillet, trois mois avant la publication des *Voyages*, lord Bolingbroke appelle Swift, Pope, et Gay, les trois *Yahous* de Twickenham, plaisanterie que n'eût pas faite lord Bolingbroke, et qui eût été inintelligible à deux des amis auxquels

réserve étoit affectée pour se prêter à la fantaisie de Swift, ou, peut-être, dans le cas où leurs lettres seroient interceptées, de peur d'être appelés à déposer contre l'auteur, si l'ouvrage donnoit de l'humeur au ministre.

Nous avons présenté ailleurs quelques remarques sur cet ouvrage célèbre. (Voir la *Biographie des Romanciers*, tome 3, édition, in-12.)

Jamais, peut-être, livre ne fut aussi recherché par toutes les classes du monde. Les lecteurs de la haute société y trouvoient

---

il l'adressoit, s'ils n'avoient pas tous été dans le secret des *Voyages de Gulliver*. D'ailleurs, Arbuthnot, immédiatement après leur publication, écrit à Swift : « Je vous abandonne tous mes profits sur les *Voyages de Gulliver*, qui auront, je crois, un débit aussi considérable que *John Bunyam*. Pope fait allusion aux *Voyages* quand il parle du livre étonnant du cousin de Swift (les *Voyages de Gulliver* ont été publiés par son cousin Sympson), et quand il ajoute en termes moins clairs encore, qu'il est allé exprès à Londres, pour savoir comment l'ouvrage étoit accueilli.

une satire personnelle et politique; le vulgaire, des aventures selon son goût; les amis du romanesque, du merveilleux; les jeunes gens, de l'esprit; les hommes graves, des leçons de morale et de politique; la vieillesse négligée et l'ambition déçue, des maximes d'une misanthropie chagrine et amère. Le plan de la satire varie dans ses différentes parties. Le voyage à Lilliput est une allusion à la cour et à la politique de l'Angleterre : sir Robert Walpole est peint dans le personnage du premier ministre Flimnap (1); et il ne le pardonna pas à

(1) La chute du grand trésorier de Lilliput, qui tombe de la corde sur laquelle il dansoit, et qui se casse la jambe en touchant un des coussins du roi, fait allusion à la démission de Walpole en 1717, qui ne fut pas acceptée par les sollicitations de la duchesse de Kendal en sa faveur. Le ridicule jeté sur les ordres de chevalerie qui sautent par dessus un bâton pour obtenir un fil bleu, rouge, ou vert, est un trait lancé contre Walpole, qui, pour multiplier les honneurs et les récompenses, rétablit l'ordre du Bain, comme un premier degré à celui de la Jarretière. A cette occasion, Swift fit quelques vers, qui n'avoient point été publiés, et que l'on trouve dans le vol. 10, p. 468 de cette édition

Swift : aussi s'opposa-t-il constamment à tout projet qui auroit pu amener le doyen en Angleterre.

Les factions des torys et des whigs sont désignées par les factions des *talons hauts* et des *talons plats ;* les *petit-boutiens* et les *gros-boutiens* sont les papistes et les protestans. Le prince de Galles, qui traitoit également bien les torys et les whigs, rit de bon cœur de la condescendance de l'héritier présomptif, qui portoit un talon haut et un talon plat. Blefuscu, où l'ingratitude de la cour lilliputienne force Gulliver à chercher un asile, pour n'avoir pas les yeux crevés, est la France, où l'ingratitude de la cour d'Angleterre força le duc d'Ormond et lord Bolingbroke de se réfugier (1). Les personnes qui connoissent l'histoire secrète du règne de George Ier

(1) Ce qui rend l'allusion assez sensible, c'est que le crime de Gulliver, comme celui de lord Bolingbroke, étoit d'avoir fait la paix avec un ennemi que l'on pouvoit écraser.

saisiront facilement les autres allusions. Le scandale que cause Gulliver par sa manière d'éteindre l'incendie du palais impérial fait allusion à la disgrâce que l'auteur encourut de la reine Anne, pour avoir composé le *Conte du Tonneau*, dont on se ressouvint pour lui en faire un crime, tandis que l'on avoit oublié le service que cet ouvrage avoit rendu au haut clergé. Nous devons aussi remarquer que la constitution et le système d'éducation publique de l'empire de Lilliput sont proposés comme des modèles, et que la corruption qui régnoit à la cour ne datoit que des trois derniers règnes. C'étoit l'opinion de Swift sur la constitution d'Angleterre.

Dans le *Voyage à Brobdignag*, la satire est d'une application plus générale, et il est difficile d'y rien trouver qui se rapporte aux événemens politiques et aux ministres du temps. C'est l'opinion que se formeroient des actions et des sentimens de l'homme, des êtres d'un caractère froid, réfléchi, philosophique, et doués d'un force immense. Le monarque de ces fils

d'Anack est la personnification d'un roi patriote, indifférent à ce qui est curieux, froid pour ce qui est beau, et ne prenant intérêt qu'à ce qui concerne l'utilité générale et le bien public. Les intrigues et les scandales d'une cour européenne sont, aux yeux d'un tel prince, aussi odieux dans leurs résultats, que méprisables dans leurs motifs. Le contraste de Gulliver arrivant de Lilliput, où il étoit un géant, chez une race d'hommes parmi lesquels il n'est plus qu'un pygmée, est d'un heureux effet. Les mêmes idées reviennent nécessairement; mais, comme elles changent de face dans le rôle que joue le narrateur, c'est plutôt un développement qu'une répétition. Il y a quelques passages sur la cour de Brobdignag que l'on a supposés applicables aux filles d'honneur de la cour de Londres, pour lesquelles Swift, à ce que nous apprend Delany, n'avoit pas une grande vénération (1).

---

(1) Je me rappelle très-bien, dit Delany, qu'il

Arbuthnot, qui étoit un savant, n'approuvoit point le *Voyage à Laputa*, dans lequel il voyoit probablement un ridicule jeté sur la société royale. Il est certain qu'on y trouve quelques allusions aux philosophes les plus estimés du temps. On prétend même qu'il y a un trait dirigé contre sir Isaac Newton. L'ardent patriote n'avoit pas oublié l'opinion du philosophe en faveur de la monnoie de cuivre de Wood. On suppose que le tailleur qui, après avoir calculé la taille de Gulliver avec un demi-cercle, et pris sa mesure par une figure mathématique, lui rapporte des habits très-mal faits et qui ne vont point à sa taille, fait allusion à une erreur de l'imprimeur qui, en ajoutant un chiffre à un calcul astronomique de Newton sur la distance qui sépare le soleil de la terre, l'avoit

---

nous faisoit d'étranges rapports des conversations des personnes de la cour, et particulièrement des filles d'honneur quand il revint d'Angleterre. *Remarques de Delany*, pag. 75.

augmentée à un degré incalculable. Newton fit insérer dans la Gazette d'Amsterdam un erratum de cette faute typographique; mais elle n'échappa point à la maligne sagacité du doyen de Saint-Patrick. Les amis de Swift croyoient aussi que l'idée du tapeur (*Flapper*) (1) lui fut suggérée par la distraction habituelle de Newton. Le doyen disoit à M. Dryden Swift que « sir Isaac étoit le compagnon le plus maussade du monde, et que, quand on lui faisoit une question, il la tournoit et retournoit en cercle dans son cerveau avant de pouvoir répondre » (2). (Swift en parlant ainsi traçoit deux ou trois cercles sur son front).

---

(1) Celui qui est chargé de tenir éveillées les idées des grands de Laputa, en leur tapant avec un instrument *ad hoc* sur l'organe qu'il étoit nécessaire d'exciter pour percevoir la sensation.

(2) Le doyen racontoit aussi de Newton que son domestique lui ayant dit que le dîner étoit servi, après avoir attendu, revint, et le trouva monté sur une échelle placée contre l'une des cases de la bibliothèque, tenant un livre dans la main gauche, et la tête appuyée sur la droite,

Mais, quoique Swift ait traité peut-être avec irrévérence le plus grand philosophe du temps, et que, dans plusieurs de ses écrits, il paroisse faire peu de cas des mathématiques (1), la satire de Gulliver est plutôt dirigée contre l'abus de la science que contre la science elle-même. — Les faiseurs de projets de l'académie de Laputa sont représentés comme des hommes qui, ayant une légère teinture des mathématiques, prétendent perfectionner leurs plans de mécanique par pure fantaisie ou par un

---

tellement absorbé dans ses méditations, qu'il fut obligé, après l'avoir appelé trois fois, de le secouer pour le tirer de sa méditation. C'étoit bien l'emploi du tapeur.

(1) Si Swift n'aimoit point les mathématiques, ce n'étoit pas faute de capacité dans cette science. Il soutenoit un jour à Sheridan que c'étoit une étude facile, et, en conséquence de leur dispute sur ce sujet, Sheridan lui donna un problème à résoudre. Il pria Sheridan de le laisser seul, et au bout d'une demi-heure, il cria, *eureka*, *eureka* (le voici). Sheridan dit à mistress Whiteway qu'il avoit résolu le problème de la manière la plus claire, quoiqu'il fût très-difficile.

travers d'esprit. Du temps de Swift il y avoit beaucoup de gens de cette espèce qui abusoient de la crédulité des ignorans, les ruinoient, et par leur maladresse retardoient les progrès de la science. En livrant au ridicule sur ces faiseurs de projets, les uns dupes de leurs demi-connoissances, les autres véritables imposteurs, Swift, qui les avoit en aversion, depuis qu'ils avoient causé la ruine de son oncle Godwin, a emprunté plusieurs traits, et peut-être l'idée générale de Rabelais, livre v, chapitre xxiii, où Pantagruel observe les occupations des courtisans de Quinte-Essence, reine d'Entéléchie.

Swift s'est encore moqué des professeurs de sciences spéculatives, occupés de l'étude de ce que l'on appeloit alors magie physique et mathématique; étude qui, ne reposant sur aucun principe solide, n'étoit ni indiquée ni constatée par l'expérience, mais flottoit entre la science et la mysticité;—telles sont l'alchimie, et la composition de figures de bronze parlantes, d'oiseaux de bois volans, de poudres sym-

pathiques, de baumes que l'on n'appliquoit pas à la blessure, mais à l'arme qui l'avoit faite, de fioles d'essence avec lesquelles on pouvoit fumer des arpens de terre, avec d'autres merveilles semblables, dont la vertu étoit prônée par des imposteurs qui trouvoient malheureusement des dupes. La machine du bon professeur de Lagado, pour hâter les progrès des sciences spéculatives et pour composer des livres sur tous les sujets, sans le secours du génie et du savoir, étoit un ridicule jeté sur l'art inventé par Raymond Lulle, et perfectionné par ses sages commentateurs, ou sur « le » procédé mécanique, par lequel, selon » Cornélius Agrippa, un des disciples de » Lulle,—tout homme pouvoit disserter sur » quelque matière que ce fût, et avec un » certain nombre de grands mots, noms et » verbes, prolonger une thèse avec beau- » coup d'éclat et de subtilité, en soutenant » les deux côtés de la question » (1).

(1) *Cornelius Agrippa, de la Vanité des sciences*, traduit en anglais par J. Gow. Londres, 1675.

Le lecteur pouvoit se croire transporté au sein de la grande académie de Lagado, quand il lisoit *le bref et grand Art de l'invention et de la démonstration*, qui consiste à ajuster le sujet qu'on doit traiter à une machine composée de divers cercles fixes et mobiles. Le cercle principal étoit fixe, et on y lisoit les noms des substances et de toutes les choses qui pouvoient fournir un sujet, disposés en ordre général, comme DIEU, ANGE, TERRE, CIEL, HOMME, ANIMAL, etc., etc. Dans ce cercle fixe étoit placé un autre cercle mobile, sur lequel étoient écrits ce que les logiciens appellent accidens, comme QUANTITÉ, QUALITÉ, RELATION, etc., etc. Dans d'autres cercles figuroient les attributs absolus et relatifs, etc., etc., avec les formules des questions. En tournant les cercles de manière à faire porter les divers attributs sur la question proposée, il en résultoit une espèce de logique mécanique, que Swift avoit incontestablement en vue quand il décrivit la fameuse machine à composer des livres. On a essayé plusieurs fois de porter au

dernier degré de perfection l'*Art des arts*, comme on le nomme, par le moyen de ce mode de composer et de raisonner. Kircher, qui a enseigné cent arts différens, a rajeuni et perfectionné la machine de Lulle; le jésuite Knittel a composé sur le même système *la Route royale de toutes les sciences et de tous les arts;* Brunus a inventé l'art de la logique sur le même plan; et Kuhlman fait dresser les cheveux quand il annonce une machine qui contiendra non-seulement l'art des connoissances universelles, ou système général de toutes les sciences, mais encore l'art de savoir les langues, de commenter, de critiquer, d'apprendre l'histoire sainte et profane, de connoître les biographies de toute espèce, sans compter la *Bibliothèque des Bibliothèques*, contenant l'essence de tous les livres qui ont été imprimés. Quand un savant annonçoit gravement, en latin passable, qu'on pouvoit acquérir toutes ces connoissances à l'aide d'un instrument mécanique, qui ressembloit beaucoup à un jouet d'enfant, il étoit temps que la satire

fît justice de ces chimères. Ce n'est donc pas sur la science que Swift a cherché à jeter du ridicule, mais sur les études chimériques auxquelles on a quelquefois donné le nom de science.

Dans la caricature des faiseurs de projets politiques, Swift laisse percer ses idées de tory; et, en lisant la triste histoire des Struldbruggs, on se reporte au temps où l'auteur conçut pour la mort une indifférence que les dernières années de sa vie devoient lui faire éprouver avec plus de raison (1).

Le *Voyage chez les Houynhms* est une composition que tous les éditeurs de Swift

---

(1) Pendant plusieurs années, il disoit en quittant ses amis : Adieu; que le ciel vous protège; j'espère que nous ne nous verrons plus. Un jour qu'un autre ecclésiastique et lui venoient de se retirer de dessous un grand miroir très-lourd, les cordes qui le soutenoient manquèrent tout d'un coup, et il tomba avec beaucoup de fracas. L'ecclésiastique remarquant combien ils étoient heureux d'avoir échappé : Si j'avois été seul, dit Swift, je regretterois d'avoir changé de place.

ne peuvent que regretter d'avoir à rappeler. Une diatribe aussi sévère contre la nature humaine n'a pu être inspirée que par l'indignation qui, comme Swift le reconnoît dans son *épitaphe*, avoit si longtemps rongé son cœur.

Vivant dans un pays où l'espèce humaine étoit divisée en petits tyrans et en esclaves opprimés, idolâtre de la liberté et de l'indépendance qu'il voyoit chaque jour foulées aux pieds, l'énergie de ses sentimens n'étant plus contenue lui fit prendre en horreur une race capable de commettre et de souffrir de telles iniquités. Ne perdons pas de vue sa santé déclinant tous les jours ; son bonheur domestique détruit par la perte d'une femme qu'il avoit aimée, et par le spectacle affligeant du danger qui menaçoit les jours d'une autre femme qui lui étoit si chère ; ses propres jours flétris dès leur automne ; la certitude de les finir dans un pays qu'il avoit en aversion, et de ne pouvoir habiter celui où il avoit conçu de si flatteuses espérances, et laissé tous ses amis. Cette réunion de circonstances peut

faire pardonner une misanthropie générale, qui ne ferma jamais le cœur de Swift à la bienfaisance. Ces considérations ne se bornent pas à la personne de l'auteur; elles sont aussi une sorte d'apologie pour l'ouvrage. Malgré la haine qui l'a dicté, le caractère des Yahous offre une leçon morale. Ce n'est pas l'homme éclairé par la religion, ou n'ayant même que les lumières naturelles, que Swift a voulu peindre; c'est l'homme dégradé par l'asservissement volontaire de ses facultés intellectuelles et de ses instincts, tel qu'on le trouve malheureusement dans les dernières classes de la société, quand il est abandonné à l'ignorance et aux vices qu'elles produisent. Sous ce point de vue, le dégoût qu'inspire ce tableau ne peut qu'être utile à la morale; car l'homme qui se livre à une sensualité brutale, à la cruauté, à l'avarice, approche du Yahou.

Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'un but moral justifie la nudité du tableau que Swift trace de l'homme dans cet état de dégradation qui le rapproche des animaux. Les

moralistes doivent imiter les Romains qui infligeoient des châtimens publics aux crimes dont l'atrocité pouvoit révolter, et qui punissoient secrètement les attentats à la pudeur.

Quant à la vraisemblance, nous avouerons encore que la quatrième partie des *Voyages de Gulliver* est inférieure aux trois autres. La fiction la plus extravagante a aussi ses degrés de probabilité. Le lecteur peut se faire une idée des géans et des pygmées; non-seulement ils font partie du merveilleux employé souvent dans les romans, mais nous avons continuellement sous les yeux, dans les ordres inférieurs de la création, cette disproportion de taille entre les êtres de la même espèce (parmi les reptiles au moins), que rappelle la fiction de Gulliver. Mais l'esprit repousse, comme impossible, la supposition d'un peuple de chevaux logés dans des maisons qu'ils n'ont pu construire, nourris de la paille d'un grain qu'ils n'ont pu ni semer, ni moissonner, ni serrer dans la grange; ayant des vaches qu'ils ne sauroient traire;

déposant leur lait dans des vases qu'ils ne savent pas faire ; observant enfin tous les usages de la société humaine, dont leur organisation physique les rend incapables.

Malgré ces invraisemblances fondées sur la raison ou les préjugés, *les Voyages de Gulliver* excitèrent un intérêt universel ; ils le méritoient par leur nouveauté et par leur mérite intrinsèque. Lucien, Rabelais, More, Bergerac, Alletz, et plusieurs autres écrivains avoient déjà imaginé de faire raconter par des voyageurs ce qu'ils avoient observé dans des régions idéales. Mais toutes les utopies connues étoient fondées sur des fictions puériles, ou servoient de cadre à un système de lois inexécutables (1). Il étoit réservé à Swift d'égayer

(1) Boyle, d'après un passage dans ses réflexions sur divers sujets, paroît avoir eu l'idée d'un roman historique de ce genre. Son héros étoit un homme de l'océan méridional qui voyage en Europe, et qui, à son retour, fait le tableau des mœurs et des usages européens. Ce plan étoit encore plus celui des *Lettres persanes* de Montesquieu, que des *Voyages de Gulliver*.

la morale de son ouvrage par l'*humour*, d'en faire disparoître l'absurdité par une satire piquante, et de donner aux événemens les plus invraisemblables un air de vérité par le caractère et le style du narrateur. Robinson Crusoé racontant des événemens bien plus près de la réalité, n'est peut-être pas supérieur à Gulliver pour la gravité et la vraisemblance du récit. Le caractère du voyageur imaginaire est exactement celui de Dampier, ou de tout autre navigateur opiniâtre de ce temps-là, doué de courage et de sens commun, parcourant des mers éloignées, avec ses préjugés anglais qu'il rapporte tous à Portsmouth ou à Plymouth, et racontant gravement et simplement à son retour ce qu'il a vu et ce qu'on lui a dit dans les pays étrangers. Ce caractère est tellement anglais que les étrangers peuvent difficilement l'apprécier (1). Les observations de Gulliver ne

(1) Aussi le traducteur français a-t-il jugé nécessaire d'animer ce *récit ennuyeux* par quelques-

sont jamais plus fines ou plus profondes que celles d'un capitaine de navire marchand, ou d'un chirurgien de la cité de Londres, qui a fait un voyage de long cours. Toute la personne de Gulliver est décrite avec tant de vérité, qu'un matelot soutenoit qu'il avoit bien connu le capitaine Gulliver, mais qu'il demeuroit à Wapping et non à Rotherhithe. C'est ce contraste de la facilité naturelle et de la simplicité du style, avec les merveilles racontées, qui produit un des grands charmes de cette mémorable satire des imperfections, des folies et des vices de l'espèce humaine. Les calculs exacts qui se trouvent dans les deux premières parties contribuent à donner quelque vraisemblance à la fable. On dit que dans la description d'un objet naturel, quand les proportions sont bien observées, le merveilleux, que l'objet soit gigantesque ou rapetissé, est moins sensible à l'œil du

---

uns de ces traits que l'on trouve dans les Mémoires français.

spectateur. Il est certain qu'en général la proportion est un attribut essentiel de la vérité, et par conséquent, de la vraisemblance ; si le lecteur admet une fois l'existence des hommes que le voyageur raconte avoir vus, il est difficile de trouver aucune contradiction dans le récit. Il semble au contraire que Gulliver et les hommes qu'il voit se conduisent précisément comme ils devoient se conduire dans les circonstances imaginées par l'auteur. Sous ce point de vue, le plus grand éloge que l'on puisse citer des *Voyages de Gulliver* est la critique qu'en faisoit un docte prélat irlandais, qui disoit qu'il y avoit des choses qu'on ne pourroit jamais lui faire croire. Il y a un grand art à nous montrer Gulliver perdant graduellement, par l'influence des objets qui l'environnent, ses idées sur les proportions de la taille à son arrivée à Lilliput et à Brobdignag, et adoptant celles des géans et des pygmées au milieu desquels il vit. Pour ne pas prolonger ces réflexions, j'engage seulement le lecteur à remarquer avec quel art infini les actions

humaines sont partagées entre ces deux races d'êtres imaginaires, pour rendre la satire plus piquante. A Lilliput, les intrigues et les tracasseries politiques, qui sont la principale occupation des courtisans en Europe, transportées dans une cour de petites créatures de six pouces de haut, deviennent un objet de ridicule; tandis que la légèreté des femmes et les folies des cours européennes, que l'auteur prête aux dames de la cour de Brobdignag, deviennent des monstruosités dégoûtantes chez une nation d'une stature effrayante. Par ces moyens et par mille autres dans lesquels on retrouve la touche d'un grand maître, et dont on sent l'effet sans pouvoir en saisir la cause que par une longue analyse, le génie de Swift a fait d'un conte de féerie un roman auquel on n'en peut comparer aucun autre pour l'art du récit et le véritable esprit de la satire (1). La réputation des

(1) Vers la fin de sa vie, Swift entreprit de revoir les *Voyages de Gulliver*, et y fit des additions

Voyages de Gulliver se répandit bientôt en Europe. Voltaire, qui se trouvoit alors en Angleterre, les vanta à ses amis de France et leur recommanda de les faire traduire. L'abbé Desfontaines entreprit de faire cette traduction. Ses doutes, ses craintes, ses apologies, sont consignés dans une introduction curieuse, bien propre à donner une idée de l'esprit et des opinions d'un homme de lettres de cette époque en France.

Le traducteur convient qu'il sent qu'il blesse toutes les règles; et tout en demandant grâce pour les fictions extravagantes qu'il a essayé d'habiller à la française, il avoue qu'à certains passages la plume lui tomboit des mains d'horreur et d'étonnement, en voyant toutes les bienséances aussi audacieusement violées par le satirique anglais. Il tremble que quelques-uns des traits lan-

---

amères. Le volume où étoient ces corrections passa de la bibliothèque de M. Théophile Swift dans celle de l'évêque d'Ossory; mais on assure que tous ou presque tous ces changemens ont été faits dans les dernières éditions.

cés par Swift ne soient appliqués à la cour de Versailles, et il proteste avec beaucoup de circonlocutions, qu'il n'est question que des *toriz* et des *wigts* (*torys* et *wighs*) du factieux royaume d'Angleterre. Il termine en assurant ses lecteurs que non-seulement il a changé beaucoup d'incidens, afin de les accommoder au goût de ses compatriotes, mais qu'il a supprimé tous les détails nautiques, et beaucoup d'autres particularités minutieuses, si détestables dans l'original. Malgré cette affectation de goût et de délicatesse, la traduction est passable. Il est vrai que l'abbé Desfontaines s'est indemnisé, en publiant une continuation des *Voyages*, dans un style fort différent de celui de l'original, comme on le conçoit facilement (1).

(1) Cette continuation est intitulée : *le Nouveau Gulliver;* ce sont les *Voyages* de Jean Gulliver, fils du capitaine Lemuel. Ils n'ont pas plus de rapport avec l'original que le *Télémaque* de Fénélon n'en a avec l'*Odyssée*. L'abbé Desfontaines a évité les fictions hardies et irrégulières, les moralités sévères et sati-

On a aussi publié en Angleterre une continuation des *Voyages de Gulliver* (un prétendu troisième volume). C'est la plus impudente combinaison de piraterie et de faux que l'on se soit jamais permise dans le monde littéraire. Tandis que l'on affirmoit que cette continuation étoit de l'auteur du véritable *Gulliver*, il s'est trouvé qu'elle n'étoit pas même l'ouvrage de son imitateur, qui avoit copié un ouvrage fran-

---

riques, le récit simple et détaillé de Swift. Jean Gulliver est un voyageur imaginaire qui n'inspire point d'intérêt; qui voyage dans un pays où ce sont les femmes qui gouvernent; dans un autre, où les habitans ne vivent qu'un jour; dans un troisième, où la laideur inspire le désir et l'admiration. Quoique Desfontaines soit bien loin de l'originalité piquante de son modèle, son ouvrage n'est pas sans imagination ni sans talent. On trouvera dans le vol. 17 de ce recueil une lettre qu'il adressa à Swift au sujet de sa traduction, et la réponse de Swift, qui ne reçoit pas ses excuses pour les retranchemens et les changemens faits à son ouvrage, afin de l'adapter au goût des Français.

çais tout-à-fait obscur, intitulé l'*Histoire des Sévérambes* (1).

Indépendamment de ces continuations, il n'étoit guère possible qu'un ouvrage qui avoit eu une si grande vogue ne donnât pas l'idée de l'imiter, de le parodier, d'en publier la clef; qu'il n'inspirât pas quelques poëtes, qu'il ne valût pas à son auteur des éloges et des satires, enfin tout ce

---

(1) Dès le commencement de l'année 1727, le troisième volume des *Voyages de Gulliver* parut sans nom d'imprimeur, dans le même format que les *Voyages*. L'auteur fait faire à Gulliver un second voyage à Brobdignag; mais, bientôt fatigué d'être obligé d'inventer, quoiqu'il n'eût pas fait grande dépense de génie, il remplit le reste du volume en copiant un *Voyage imaginaire* écrit en français, intitulé *Histoire des Sévérambes*, que les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* attribuent à M. Alletz. L'ouvrage fut supprimé en France et dans les autres royaumes catholiques, à cause des idées de déisme qu'il contenoit, et, comme il étoit rare, le plagiaire crut qu'il ne couroit aucun risque en le publiant comme un ouvrage original.

qui accompagne ordinairement un triomphe populaire, sans omettre l'esclave à la suite du char, et dont les injures grossières rappelaient à l'auteur triomphant qu'il étoit encore un homme (1).

---

(1) Le docteur Arbuthnot composa deux pamphlets à ce sujet, l'un ayant pour titre, *Gulliver déchiffré*, ou *Remarques* sur des voyages dans des pays lointains, attribués méchamment à un doyen, suivies de quelques conjectures probables sur le véritable auteur. Ces remarques, qui n'ont que peu de *l'humour* d'Arbuthnot, ont été publiées dans l'édition de ses œuvres, vol. 1.

Il publia aussi des *Remarques critiques* sur les *Voyages du capitaine Gulliver*, par le docteur Bentley. Dans cette plaisanterie, il veut prouver que la terre des Houynhms étoit connue des anciens, et cite, entre autres preuves de son assertion, une imitation de Chaucer.

Les *Voyages de Gulliver* furent l'occasion de trois poëmes que l'on trouve dans les *Mélanges* sous les titres de *Lamentation de Glumdalclith*, d'*Epître de Marie Gulliver à son mari*, et d'une *Ode à l'illiputienne*. Voyez vol. 13, pag. 372. On les a attribués à Gay, mais ils sont bien certainement de Pope; voyez sa lettre du 8 mars 1727, vol. 12, pag. 135.

Les *Voyages de Gulliver* ne pouvoient qu'augmenter la faveur dont l'auteur jouissoit à la cour du prince de Galles. On lui adressa des lettres très-polies, très-affectueuses, et beaucoup de plaisanteries sur Gulliver, les Yahous, et les Lilliputiens. En quittant l'Angleterre, Swift avoit demandé à la princesse et à mistress Howard un petit présent, comme un souvenir de la distinction qu'elles paroissoient mettre entre lui et un ecclésiastique ordinaire. Il avoit fixé le présent de la princesse à la valeur de dix livres sterling, et celui de mistress Howard à une guinée. La princesse promit un présent de médailles qu'elle n'envoya jamais. Mistress Howard, plus fidèle à sa parole, envoya à Swift une bague, et la lui annonça par une lettre à laquelle il répondit au nom de Gulliver; Swift ajouta à sa réponse une petite couronne d'or qui représentoit le diadème de Lilliput (1).

(1) Les héritiers de mistress Howard conservent précieusement cette couronne.

La princesse daigna accepter une pièce de soie de manufacture irlandaise, dont elle fit faire une robe. Dans sa correspondance, Swift revient un peu trop souvent sur ce présent. Tout sembloit indiquer que, dans le cas où le prince monteroit sur le trône, Gulliver, pour nous servir des expressions de lord Peterborough, « n'avoit qu'à faire mettre de la craie sous ses escarpins, et apprendre à danser sur la corde, pour devenir évêque. »

Pendant que les *Voyages* étoient imprimés mystérieusement, Pope s'occupoit des *Mélanges*. Rien n'est comparable à la franchise et à la bonne humeur avec laquelle Swift abandonnoit ses vers à la critique de son ami; il le prioit de corriger, de brûler, d'effacer sans partialité. Dans tout l'éclat de sa réputation, il se montroit tout aussi traitable que dans sa jeunesse, lorsque, à la prière d'Addison, il retranchoit quarante vers, en ajoutoit quarante, et en changeoit quarante, dans le poëme assez court de *Philémon et Baucis*.

Les *Mélanges* parurent avec le chiffre

des deux auteurs entrelacé sur la page du titre, et Pope se plaisoit à penser que leurs noms passeroient ensemble à la postérité. Il eut aussi à se féliciter sous le rapport des avantages pécuniaires : la vente fut si rapide, que le troisième volume suivit de près les deux premiers, et le doyen lui abandonna tous les profits, qui montoient, au moins, à cent cinquante livres sterling. Un don plus considérable fut celui du manuscrit de *Gulliver*, que Pope vendit trois cents livres sterling. La publication des *Mélanges* valut aussi quelques désagrémens aux auteurs associés. Le traité sur le *Bathos* et les *Exemples extraits des poëtes vivans* leur attirèrent une grêle de libelles et d'épigrammes qui mirent Pope à la torture, et que Swift méprisa.

La santé de Stella étoit en apparence rétablie; et, au mois de mars 1727, Swift vint en Angleterre pour la dernière fois. Sa réception à Leicester-House fut aussi cordiale que jamais ; mais il ne trouva dans Walpole aucune trace de cet esprit de bienveillance qu'il avoit montré aupara-

vant. Pendant l'absence du doyen, le ministre avoit été jusqu'à dire à Pope qu'il auroit voulu revoir Swift avant qu'il quittât l'Angleterre, et qu'il avoit remarqué qu'il désiroit abandonner l'Irlande. Sur cette ouverture Walpole s'attendoit probablement à ce qu'on lui proposeroit ou qu'on lui demanderoit quelque chose pour le doyen. L'insinuation fut perdue; et la conversation de Walpole avec Pope à ce sujet prouve assez clairement l'absurdité de l'allégation, que Swift avoit offert ses services au premier ministre qui les avoit refusés. N'est-il pas évident, au contraire, que le doyen, quelque désir qu'il eût de s'établir en Angleterre, étoit si loin de s'abaisser à le solliciter comme une faveur, qu'il ne rechercha pas une seconde entrevue avec Walpole, qui lui fût offerte d'une manière indirecte, pour s'expliquer plus clairement sur ce qu'il désiroit? Walpole, blessé de cette indifférence, et probablement assez mécontent des allusions du *Voyage à Lilliput*, rompit toute communication entre lui et l'auteur

de *Gulliver* (1). Peut-être aussi crut-il Swift

(1) Cette histoire a été débitée avec des circonstances plus ou moins croyables, selon la foi du narrateur. Lord Chesterfield, probablement pour mystifier ses crédules auditeurs, prétendoit que Chartres (que Swift avoit en horreur) joua le rôle de maître des cérémonies quand Swift offrit de renoncer à sa foi politique pour obtenir un bénéfice. A l'improbabilité évidente de ce conte, il faut ajouter ce que nous apprend la correspondance de Swift, qu'il ne vit Walpole que deux fois, la première, à dîner sur une invitation du ministre, et la seconde fois, pour parler des affaires d'Irlande, et ce fut lord Péterborough qui l'introduisit.

Une version plus modérée dit que Swift donna seulement à entendre au ministre ce qu'il désiroit, et lui montra un arbre penché sur le mur contre lequel il étoit appuyé, en lui disant que, comme cet arbre, il avoit besoin d'un appui; à quoi Walpole répondit : Mais, doyen, pourquoi vous êtes-vous attaché à un mur en ruine? On attribue aussi à Walpole la comparaison de l'arbre avec quelques variantes. Swift ayant demandé franchement au ministre de le retirer, pour l'amour de Dieu, de ce misérable pays d'Irlande, le ministre lui répondit en montrant du doigt un arbre qui

engagé secrètement dans la cabale de Pulteney et de Bolingbroke, et, s'étant insinué dans les bonnes grâces du prince par l'entremise de la princesse, il se décida à ne garder aucune mesure avec la société des hommes de lettres qui s'étoient attachés à mistress Howard. Swift avoit déclaré que si, au premier voyage qu'il feroit en Angleterre, il n'étoit pas mieux traité par le ministre, il se vengeroit : il tint parole. Quelques semaines après son arrivée, il s'occupoit d'une lettre pour le journal ap-

---

avoit péri, pour avoir été transplanté d'un sol stérile dans un sol riche. Ces deux dernières versions feroient supposer dans Walpole le désir de répondre par un sarcasme à la demande de Swift, ce qui ne s'accorde pas avec l'ouverture que ce ministre avoit faite à Pope. Ajoutons que M. Core, qui est très-sévère, en général, sur le compte de Swift, ne parle d'aucune de ces transactions honteuses. Voyez les *Mémoires de Walpole*. Parmi les papiers inédits du docteur Lyon, on en a trouvé un où étoit écrit de la main de Swift : « Sir Robert Walpole vanta le projet de Wood au doyen, avant de lui avoir demandé ce qu'il en pensoit. »

pelé *Craftsman*, qui étoit l'arsenal où se trouvoit toute l'artillerie que l'on dirigeoit contre Walpole. Dans cette lettre, qui n'a jamais été achevée, il touche quelques mots de la grande bévue commise par un grand ministre, qui néglige, dédaigne, ou même irrite les hommes de génie et de talent (1).

Vers le même temps, on croit que Swift donna à Gay les deux fameuses chansons, qui furent depuis intercallées dans *l'opéra* du *Gueux* (*Beggar's opera*), *Through all the employment of life* (Dans tous les emplois de la vie, etc.) *Since laws were made for every degree* (Puisque les lois ont été faites pour toutes les classes, etc). Warton les a attribuées à Pope, mais il est bien plus naturel de s'en rapporter au témoignage de M. Deane Swift et de mistress

(1) Lettre à l'éditeur du journal par occasion. Vol. 10, pag. 29. Dans une lettre à Swift, en date du 18 mai 1727, Bolingbroke donne pour cette lettre quelques idées que l'auteur paroît avoir adoptées. Voyez vol. 17, pag. 141.

Whiteway, qui déclarent avoir entendu dire au doyen qu'elles étoient de lui. (1)

Swift passa l'été avec ces anciens amis, et il songeoit à réaliser son projet d'aller sur le continent. On lui avoit conseillé de voyager dans le midi de la France, dont le climat pourroit calmer les symptômes de sa maladie. La mort de George Ier et la disgrâce probable de Walpole vinrent renverser son projet de départ. Ses espérances de bien-être, si ce n'est d'ambition,

---

(1) Swift n'avoit pas connoissance de *l'opéra du Gueux*, achevé avant l'impression; mais il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas contribué. On croit assez généralement qu'il en suggéra l'idée à Gay en lui conseillant de composer une pastorale de Newgate. Quand Swift, Pope et Gay étoient réunis à Twickenham, il est difficile d'assigner à chacun sa part dans un travail qu'ils vouloient pousser. Mistress Whiteway disoit que le doyen avoit suggéré Trivia, ce qui est très-probable; son habitude de marcher et ses vers sur l'averse de la cité prouvent qu'il entendoit parfaitement le sujet et la matière.

se ranimèrent; il crut, pour la dernière fois, qu'il pourroit venir s'établir en Angleterre. On s'attendoit généralement à un changement de ministère. Swift, accoutumé aux désappointemens, et moins confiant que les autres, hésitoit à suspendre son voyage sur le continent. Bolingbroke le pressa de rester. Il demeura donc, baisa la main du roi et de la reine à l'occasion de leur avènement au trône, et fut reçu par la Princesse avec sa bonté ordinaire. Mais sir Robert Walpole réussit à mettre la reine Caroline dans ses intérêts, et l'emporta sur tous ses rivaux; le 24 juin, il fut réinstallé dans toutes ses places, et jouit de la confiance entière du nouveau roi, comme il avoit joui de celle de son père. Cependant, on croyoit que l'influence secrète de mistress Howard pourroit être utile à ses amis. Swift lui écrivit pour lui demander son avis sur son projet de voyage, en la conjurant de lui répondre avec sincérité. Elle l'exhorta à ne pas quitter l'Angleterre, parce que ce seroit se donner l'air du mécontentement; des amis interprétèrent

encore plus favorablement que lui ce tte réponse; mais le crédit de sir Robert Walpole, et probablement celui de la reine Caroline, qui s'opposoit en secret à ce que l'on accordât les demandes de ceux qui s'adressoient à mistress Howard, rendirent vaines toutes les espérances de Swift. Mistress Howard se justifia en disant qu'elle avoit fait connoître les motifs sur lesquels elle avoit fondé son conseil, et que si le succès n'avoit pas répondu aux espérances du doyen, il étoit dupe de son propre jugement, et ne pouvoit lui reprocher aucune fausseté. Mais le doyen sentit qu'il avoit compromis sa dignité en se tenant ainsi à la suite de la cour, et en sollicitant une faveur que ses ennemis prenoient un malin plaisir à ne pas lui accorder. Son ressentiment s'envenima, et ne s'arrêta plus à Walpole et à la reine, mais se porta aussi sur mistress Howard, qui paroît n'avoir pas eu le pouvoir de le servir, malgré toute sa bonne volonté (1).

(1) Dans ses souvenirs, le comte d'Oxford ra-

Dans cet intervalle, Swift eut un accès de sa maladie habituelle, et reçut d'Irlande des lettres qui lui annonçoient que Stella étoit encore une fois à l'extrémité. Il étoit chez son ami Pope. Dans l'excès de sa douleur il quitta subitement Twickenham, et vint se renfermer dans un appartement meublé à Londres (1). Ses lettres à Shé-

conte que Chesterfield lui persuada de demander pour lord Bathurst le titre de comte; qu'elle le sollicita; mais que la reine mit son *veto*, et Swift retourna en Irlande, convaincu que mistress Howard n'avoit point de crédit sur le roi.

(1) Le docteur Johnson a parlé de cette circonstance d'une manière qui ne seroit pas favorable à Swift. Il quitta la maison de Pope, dit-il, sans cérémonie, pensant que deux amis malades ne pouvoient pas vivre ensemble; et il ne lui écrivit que de Chester. Succombant sous le poids de l'âge, comme le dit Swift lui-même, des infirmités et du chagrin, il auroit pu être dispensé des cérémonies d'usage. Mais le fait est que Pope vit Swift dans son appartement à Londres, comme il l'écrit à Shéridan, plus d'une fois; et, quand il en partit, Swift écrivit à Pope une lettre, qu'il laissa à Gay, et sur laquelle celui à qui elle étoit adressée pleura comme un enfant. Vol. 17, pag. 175, 180.

ridan et à Worrall donnent une idée de ses angoisses lorsqu'il songeoit qu'il alloit être privé de la seule personne pour laquelle il attachoit quelque prix à la vie. Et cependant par un entêtement opiniâtre à tenir son mariage caché, il conjure Worrall de prendre des arrangemens pour que Stella ne reste pas au doyenné, qu'elle habitoit avec mistress Dingley, quand Swift étoit absent. — J'ai des ennemis, dit-il, qui ne manqueroient pas d'interpréter d'une manière fâcheuse pour moi cet événement.

Quand sa santé lui permit de supporter le voyage, Swift partit pour l'Irlande. Il écrivit à mistress Howard pour prendre congé d'elle, et la charger de transmettre ses respects à la reine. Pope reçut aussi une lettre touchante.—S'il plaît à Dieu, lui dit-il, de me rendre la santé, je ferai un troisième voyage; sinon, il faut nous séparer comme toutes les créatures humaines se sont séparées. —Tel étoit, en effet, le décret de la Providence; ces deux illustres amis ne devoient plus se revoir. Le doyen quitta, dans les premiers jours d'octobre,

le pays qui lui étoit si cher, et n'y revint jamais.

Quand Swift arriva en Irlande, Stella étoit au bord du tombeau. Depuis six mois les médecins la faisoient vivre comme par artifice. Dans cet état de dissolution prochaine, elle eut avec Swift une conversation remarquable sur leur mariage : on l'a interprétée d'une manière injurieuse à la réputation de Swift. Il a été accusé de la plus cruelle opiniâtreté envers l'amie dont la situation renouveloit chaque jour ses douleurs, et pour laquelle il composa les exercices de piété les plus sublimes et les plus touchans. Dans le compte suivant de cette conversation je fais usage des expressions de M. Théophile Swift, à qui mistress Whiteway l'avoit souvent racontée.

Stella alors très-malade vint en chaise à porteur au doyenné. On eut de la peine à la porter dans le parloir. Le doyen avoit préparé du vin chaud et du sucre auprès du feu. Quand elle en eut pris un peu, elle se trouva mal, mais revint à elle par degrés. Quand sa respiration fut libre (elle

étoit asthmatique), elle demanda qu'on la couchât. On la porta au premier étage : le doyen étoit assis près d'elle, lui tenant la main, et lui disant les choses les plus tendres. Mistress Whiteway étoit la seule personne présente. Au bout de quelque temps, elle se retira dans la chambre voisine, dont la porte resta entr'ouverte pour donner de l'air. Mistress Whiteway étoit incapable de chercher à écouter, surtout ayant observé que le doyen et mistress Johnson parloient bas; Stella étoit trop foible pour élever la voix. Mistress Whiteway entendit enfin le doyen dire à haute voix : Eh ! bien, ma chère, si vous le désirez, *il sera déclaré;* à quoi Stella répondit avec un soupir, *il est trop tard.*

Tels sont, d'après l'autorité la plus respectable et la plus digne de foi, les détails de cette anecdote remarquable. Le mot *mariage* ne fut pas, à la vérité, prononcé, mais peut-il être douteux que ce ne fût le secret qu'il s'agissoit de *déclarer?* Le rapport fait par mistress Whiteway justifie le doyen du reproche d'une froide

cruauté envers la malheureuse Stella mourante.

Le 28 janvier 1728, vers huit heures du soir, mistress Johnson acheva son triste pèlerinage sur cette terre, et passa dans celle où l'on n'a plus besoin d'un époux.

Swift se trouvoit, en quelque sorte, seul au monde, affligé des calamités que, pour me servir de ses expressions, l'auteur de notre être nous envoie pour nous sevrer par degrés de l'amour de la vie, à mesure que nous approchons du terme. Le dépérissement très-sensible de sa constitution, la mort de plusieurs amis, l'éloignement ou l'ingratitude de beaucoup d'autres, peu de goût pour les plaisirs, un mécontentement des choses et des hommes qui augmentoit tous les jours, des passions très-irritables, le remords de ne les avoir pas modérées : tous ces maux se réunissoient pour obscurcir son avenir, et les éclairs de vivacité et de gaîté, qui le rendoient quelquefois moins sombre, ne paroissoient plus qu'à de longs intervalles, et

moins brillans à mesure qu'il avançoit dans sa carrière, de plus en plus menacé de la crise après laquelle il tomba dans une seconde enfance et un oubli total du passé. Il lui restoit sa gloire ; mais elle ne console pas des chagrins domestiques. Il avoit des amis sincères sur cette terre qu'il habitoit malgré lui ; mais ils avoient été tellement dans l'habitude de se soumettre à son humeur, et d'endurer ses plaisanteries, qu'il se piquoit et se fâchoit, quand il avoit poussé leur patience à bout, ou lorsqu'il s'apercevoit que l'indulgence qu'on avoit pour ses fantaisies dégénéroit en familiarité, qui, comme dit le proverbe, engendre le mépris. Ce n'étoit plus la société de Pope, de Bolingbroke, d'Arbuthnot, de ses *pairs* enfin, dans laquelle il avoit appris à se respecter lui-même en respectant les autres, et sur qui il n'obtenoit de supériorité, que celle d'un avantage momentané

L'ambition est souvent étouffée quand elle n'est plus nourrie par l'espérance, mais son inquiétude renonce rarement à tour-

menter ceux qu'elle a comptés parmi ses vassaux; et, quand toute espérance s'est évanouie, c'est la haine et la vengeance qu'elle excite. Après la mort de Stella, Swift s'indigna de l'inimitié de Walpole; et la conduite de la reine Caroline et du ministre à l'égard de Gay le révolta. La reine ne pouvoit pas décemment retirer au poète sa protection; mais, comme si elle avoit voulu lui marquer un changement d'opinion et même du mépris, elle le nomma huissier de la princesse Louisa, alors au berceau. Gay refusa la place, et dans son *opéra du Gueux* se vengea du roi, de la reine et des ministres. L'affront fait à son ami ouvrit les yeux de Swift. s'il espéroit quelque chose encore de la reine, ou de l'influence de mistress Howard. Quoique partisan de la succession protestante, il n'avoit jamais été cordialement attaché à la famille qui possédoit le trône; et, quand le bruit se répandit que George I^er^ avoit l'intention de publier ou de demander un divorce pour épouser la duchesse de Kendal, que l'on dit qu'il épousa de

a main gauche, le doyen jeta les ministres dans une grande perplexité par l'épigramme la plus sanglante qu'il ait jamais faite (1). Les égards de Caroline, lorsqu'elle n'étoit encore que princesse de Galles, avoient suspendu cette espèce d'aversion, qui revint plus envenimée qu'auparavant : entr'autres traits pour mortifier la famille royale, fut celui de faire élever dans la cathédrale de Saint-Patrick un monument à la mémoire du duc de Schomberg ; ce qui fit peu d'honneur à ses descendans, qui n'avoient pas voulu en faire la dépense. Les parties que l'inscription affectoit immédiatement étoient le comte de Holdernesse et lord Fitzwater ; mais elle touchoit .. envoyé du roi de Prusse, qui avoit épousé une petite-fille de Schomberg, et qui s'en plaignit formellement à George Ier. Le roi en témoigna un grand mécontentement, et dit publiquement que le doyen de Saint-Patrick avoit méchamment érigé ce

(1) Vol. 17, pag. 411.

monument pour amener une querelle avec le roi de Prusse. Il y eut donc une rupture ouverte entre Swift et la cour, ainsi qu'avec les ministres. Il fit la guerre à Walpole en vers et en prose, et n'épargna plus la famille royale ; ses *Instructions pour faire une chanson le jour anniversaire de la naissance*, sont très-amères pour toute la famille, et surtout pour la reine Caroline.

Tandis qu'il exhaloit son ressentiment contre la cour, Swift s'occupoit toujours des intérêts de l'Irlande, qu'il soutenoit avec énergie. Il étoit si redouté du gouvernement, que même lord Carteret, son ami, refusa de le nommer à aucune place qui lui eût donné droit à une intervention officielle. Mais le patriotisme de Swift ne se découragea point. Il prit différentes formes pour bien pénétrer le peuple de ses droits et de ses intérêts, afin de convaincre le gouvernement de la fausse politique qu'il suivoit, et de la cruauté de ses restrictions oppressives. *Le Tableau de l'état de l'Irlande*, *l'Histoire d'une dame maltraitée*,

la Lettre à l'archevêque de Dublin concernant les tisserands, *la Réponse au Mémoire de sir John Brown*, et beaucoup d'autres traités que l'on trouvera dans le VII^e^ volume de ses œuvres, montrent avec quelle attention et quelle persévérance il s'occupoit des droits et des intérêts politiques ou commerciaux, et de l'agriculture de l'Irlande. Mais l'inimitable ironie avec laquelle il propose de soulager la détresse des pauvres en faisant servir leurs enfans à nourrir les riches, surpasse tout ce qui a jamais été écrit dans aucun pays, dans aucun temps. La manière grave, formelle et commerciale, dont les calculs sont présentés; la protestation de l'auteur du projet, qu'il est absolument désintéressé dans l'affaire; l'économie avec laquelle il propose que les classes moyennes fassent usage de cette espèce d'aliment; la magnificence qu'il attache à l'idée d'un enfant d'un an bien gras et rôti, servi tout entier sur la table du lord maire, le jour de son installation; le style de faiseur de projets, et les termes techniques des boucheries, si froi-

dement, mais si soigneusement observés depuis le commencement jusqu'à la fin, en font une des productions les plus extraordinaires de l'*humour* anglaise. Un auteur étranger fut la dupe du style au point qu'il cita l'ouvrage comme preuve de l'extrême misère de l'Irlande, qu'il comparoit à celle de Jérusalem pendant le dernier siége que soutint la Cité-Sainte, puisqu'un dignitaire de l'église en étoit réduit à proposer, comme le seul moyen de soulager la misère générale, l'horrible ressource de manger les enfans des pauvres.

Ces attaques répétées de Swift importunoient la faction qui gouvernoit l'Irlande, et qui ne dissimuloit pas toujours son mécontentement. Le maire et la corporation de Dublin ayant arrêté de présenter à Swift les franchises de la cité de Dublin dans une boîte d'or (1), lord Allen imagina de faire au conseil et dans la chambre des pairs une violente sortie contre le

(1) *Des lettres de citoyen.*

doyen, qu'il représenta comme un tory, un jacobite, et un auteur de libelles contre le gouvernement; il reprocha publiquement au maire de prodiguer l'argent de la corporation à un homme de ce caractère. Lord Allen avoit dans un temps recherché l'amitié du doyen. Swift fut informé de ce qui s'étoit passé, et il en fut d'autant plus indigné, que quelques heures après la séance où lord Allen avoit prononcé sa diatribe à la chambre des pairs, un ami commun étoit venu, de sa part, protester au doyen que sa seigneurie avoit toujours pour lui la plus grande estime. Le médiateur, trouvant toutes les apologies inutiles, dit à la fin, en portant la main à son front : Vous savez, Monsieur, que ceci ne va pas toujours bien chez notre ami. — Je sais, reprit Swift, qu'il est fou; et si c'étoit là tout, personne ne plaindroit plus que moi son état : mais, Monsieur, c'est un fou possédé du démon; je renonce à lui (1).

Quand le lord maire et la corporation présentèrent au doyen les franchises de la

(1) Allusion à la formule d'exorcisme : *Abrenuntio te, satanas.*

cité et la boîte d'or, il se justifia dans les termes les plus positifs, et contredit dans un avis dans les journaux l'accusation de lord Allen, comme insolente, fausse, scandaleuse, méchante, et perfide outre mesure. Il composa à cette occasion et publia la satire intitulée *Traulus*, dont la première partie est un dialogue sur la triste excuse qu'avoit donnée l'ami commun, Robert Leslie. Dans plusieurs autres occasions, le pauvre pair figura dans les productions satiriques du doyen (1).

Afin d'entretenir cette petite guerre, le doyen et Shéridan fondèrent, en 1728, un journal périodique ayant pour titre, *The Intelligencer* (le Nouvelliste). Le prix n'étoit que d'un half penny anglais (un sou de France); mais n'ayant que peu de souscripteurs, l'imprimeur ne put se procurer un jeune homme de talent pour le rédiger, et l'abandonna bientôt après. Swift, dans

(1) Voyez vol. 10, pag. 467, 473, 482, 517, 554.

une lettre à Pope, en date du 12 juin 1731, lui rend compte de ce qu'il a écrit, intégralement ou en partie, pour ce journal; il y a neuf articles en tout. On peut consulter un extrait du n° 11, contenant un récit singulier de l'insulte que fit à Swift le colonel Abel Ram, membre du parlement, dont le carrosse pensa renverser Swift et Shéridan, qui voyageoient à cheval. A cette occasion, Swift, ou plus probablement son compagnon, fit, dit-on, l'impromptu suivant :

Hear not Britain, how Ireland's pride and glory,
Was butted in a slough bythe Ram of Gorey.

« Que l'Angleterre n'apprenne pas comment l'orgueil de l'Irlande a été jeté dans une fondrière par le bélier de Gorey. (1) »

Dans toutes ces disputes, lord Carteret, en courtisan délié, nageoit entre deux eaux. Il craignoit d'offenser le ministère anglais, ou plutôt de lui fournir une occa-

(1) Bourg, dont le colonel Ram (bélier) étoit député.

sion de le rappeler, et il ne vouloit pas rompre avec Swift, dont l'influence et les talens étoient aussi à craindre. D'ailleurs Carteret étoit bien aise de conserver et d'augmenter son crédit auprès des ennemis de Walpole, autant qu'il pouvoit le faire avec décence et sûreté. Il avoit une vivacité d'esprit remarquable, et il répondoit même aux attaques de Swift avec une grande prestesse. Nous en avons déjà cité un exemple classique; et l'on dit que, quand la proclamation contre la quatrième lettre du marchand de drap fut publiée, le doyen alla au château, et après avoir attendu quelque temps le vice-roi, qu'il ne vit point, il écrivit sur une des fenêtres de la salle d'audience, les vers suivans :

My very good lord, tis a very hard task,
For a man to wait here: who has nothing to ask.

« Mon bon seigneur, c'est une chose bien dure, pour un homme qui n'a rien à demander, de venir ici croquer le marmot. »

Carteret écrivit au-dessous la réponse suivante :

My very good Dean, there are few who come here,
But have something to ask, or something to fear.

« Mon bon doyen, il vient ici bien peu de gens qui n'aient quelque chose à demander ou quelque chose à craindre. »

Dans ces occasions, lorsque Carteret avoit paré quelque attaque, ou éludé quelque demande de Swift. Il lui disoit : Au nom de Dieu, que faites-vous ici? Retournez dans votre pays, et renvoyez-nous nos imbéciles.

Il paroît qu'ils savoient mutuellement se comprendre. Carteret ne s'offensoit point des effusions patriotiques du doyen, quelque véhémentes qu'elles fussent; et Swift, sans espérer un changement complet des mesures contre l'Irlande, qu'il savoit très-bien ne pas dépendre de Carteret, se contentoit d'exercer son influence dans l'occasion, pour obtenir du vice-roi l'avancement de ses amis, ou des personnes qu'il avoit des raisons politiques pour recommander. Il est vrai que le doyen n'avoit plus les

mêmes idées du patriotisme de Carteret, qui lui avoit inspiré son poëme de *la Naissance d'une courageuse vertu;* mais il lui conserva, jusqu'à ce qu'il fût rappelé de son gouvernement d'Irlande, toute l'estime compatible avec la foiblesse d'un courtisan qui consentoit à être l'instrument d'un ministère qu'il haïssoit, et à être l'agent de mesures qu'il désapprouvoit; Swift d'ailleurs étoit reconnoissant de ce que le vice-roi faisoit pour les personnes qu'il lui recommandoit. La complaisance de Carteret excitoit les plaintes de Richard Tighe et d'autres wighs, qui, sachant combien la situation du vice-roi étoit précaire, vouloient l'alarmer par leurs clameurs, et disoient qu'il prodiguoit toutes ses faveurs aux ennemis du gouvernement. Swift, à cette occasion, composa avec sa gravité ironique habituelle un écrit qu'il intitula : *Justification de lord Carteret sur l'accusation de ne favoriser que des torys, des jacobites* (1). Il at-

(1) Vol. 10, pag. 475.

tribue la nomination de Shéridan et celle de Delany au goût suranné du vice-roi pour la littérature classique, qui malheureusement l'avoit emporté sur le zèle de l'esprit de parti dans ces deux occasions. C'est dans cet écrit qu'il dénonce lord Allen et Richard Tighe comme les auteurs des alarmes répandues parmi les adhérens du ministère, ou, comme Swift les appelle, les *espérans*, les *prétendans*, les *expectans*, les *professeurs*, qui vouloient pour eux seuls toutes les faveurs du gouvernement. Enfin si Swift avoit de l'amitié pour le vice-roi, il étoit aussi dans les meilleurs termes avec lady Carteret, avec lady Worseley sa mère, et toute la famille, comme on peut le voir dans *l'Apologie* adressée à lady Carteret (1).

Dans le cours de ces trois années, le doyen eut à soutenir quelques autres escarmouches littéraires. Un de ses antagonistes, Jonathan Smedley, doyen de Clo-

(1) Vol. 15, pag. 381.

gher, homme d'une réputation équivoque, qui vivoit de critiques littéraires, mais surtout whig exalté, avoit publié un recueil complet de toutes les grossièretés qu'il avoit composées ou pu rassembler contre Pope et Swift, et qu'il avoit intitulé GULLIVERIANA, ou quatrième volume des *Mélanges*. Cette audace lui valut d'abord une place marquante dans la *Dunciade* de Pope, et quand il vint en Irlande avec le duc de Grafton, qui le nomma doyen de Clogher, Swift lui fit l'honneur de le citer souvent dans ses satires.

Smedley, à beaucoup de méchanceté, joignoit aussi quelque esprit ; et ses plaisanteries, comme celles des gens qui se permettent tout, frappoient quelquefois juste. Son poëme intitulé *la Dernière partie du Diable*, qui est une caricature du caractère du doyen, offre certainement des allusions fort piquantes. Mais ce qui provoqua Swift bien plus que les satires personnelles, auxquelles il étoit généralement insensible, ce fut l'affectation de Smedley de rechercher la faveur de lord Carteret en vers familiers,

comme l'autre Jonathan (c'est ainsi qu'il appeloit familièrement Swift) recherchoit celle de lord Oxford et du duc d'Ormond. Delany eut sa part du mécontentement de Swift. Il voyoit souvent le vice-roi, et n'étoit pas aussi désintéressé que Shéridan : il tenoit éveillée la bienveillance de son patron par des fables, des épîtres, etc., etc. Swift, qui méprisoit *ce commerce d'enjôleur* (1), comme il le qualifie, et peu flatté des louanges qui lui étoient adressées dans ces pièces de vers, reprocha amèrement à Delany toutes ses complaisances. Delany avoit d'ailleurs le tort d'avoir attaqué le Nouvelliste (*Intelligencer*), journal auquel il ignoroit que Swift avoit travaillé. Ce dernier tort lui attira une satire dans laquelle ses attaques contre Shéridan sont comparées à celles du frelon qui poursuit l'aigle jusque dans le sein de Jupiter, et là même, *L'insecte impertinent osa piquer le dieu* (2).

Il paroît cependant que Delany, malgré

(1) *Sweetener.*

(2) The spiteful insect stung the God.

ces boutades d'humeur, jouissoit d'une grande faveur auprès du doyen. En effet, l'influence de Delany fut l'occasion indirecte, ou peut-être directe, de l'offense que la reine Caroline attribua à Swift; mais, pour mettre le lecteur au courant, nous devons introduire en scène trois personnes subalternes d'un caractère au moins douteux.

Delany avoit présenté à Swift le révérend Thomas Pilkington, et le doyen le nomma à une place subalterne dans sa cathédrale. C'étoit un homme qui ne manquoit pas de talent, mais qui n'avoit point de principes, et qui par ses attentions et quelques petits services se rendit agréable. Il témoigna le désir d'aller en Angleterre, et le doyen, toujours empressé de reconnoître les services et de recommander le mérite, adressa Pilkington à son ancien ami Barber, alors lord maire de Londres, qui le nomma son chapelain. Il le recommanda aussi à Pope, à Bolingbroke, et à un ou deux autres amis. Mais ils furent bientôt dégoûtés de son impudence et de son dérèglement. Bolingbroke

et même Barber se plaignirent à Swift de sa trop grande facilité à donner des recommandations. La femme de Pilkington étoit du même caractère que son mari ; elle avoit de l'adresse, beaucoup de pétulance, et peu de vertu et de discrétion. Son mari ayant été pendant quelque temps auprès de la personne du doyen, cette dame, naturellement causeuse, connoissoit ses habitudes particulières et quelques anecdotes de sa vie privée, qu'elle prétendoit s'être passées en sa présence ; mais elle ne manquoit pas d'y ajouter des histoires qui n'avoient aucun fondement.

Vers le même temps, le doyen, toujours à la recommandation de Delany, s'intéressa vivement à procurer des souscriptions aux poëmes de mistress Barber, femme d'un marchand de laines de Dublin. Quand mistress Barber alla en Angleterre, en 1731, pour faire imprimer ses poëmes, Swift la recommanda au docteur Arbuthnot, à Gay, à lady Betty Germaine, à mistress Cæsar, à M. Barber l'imprimeur, et à d'autres per-

sonnes qu'il jugea pouvoir lui être utiles. Mais, circonstance assez extraordinaire, la reine Caroline reçut aussi trois lettres signées de Swift, écrites par une main étrangère; l'auteur de ces lettres lui recommandoit dans des termes peu mesurés de s'informer de l'état de l'Irlande; puis, quittant tout d'un coup le ton violent qu'il avoit pris en présentant le tableau des griefs de ce royaume, il exaltoit de la manière la plus hyperbolique le génie et le mérite de mistress Barber, qui étoit la gloire de son pays et de son sexe, non-seulement le meilleur poëte du siècle, mais encore de tous les siècles; enfin, honorée et enviée par tous les hommes de génie de l'Angleterre. La reine fut très-offensée, et il faut avouer qu'elle devoit l'être; mistress Howard eut beau représenter que ces lettres ne pouvoient venir du doyen, elle ne put calmer son indignation. Swift, de son côté, écrivit à Pope et à mistress Howard, pour désavouer les lettres et les éloges outrés qu'elles contenoient de mistress Barber. Il expliqua qu'il s'étoit simplement intéressé

à lui procurer des souscriptions, pour venir au secours du mérite dans l'indigence. Dans ces explications, Swift rappela ses anciennes causes de mécontentement contre la reine et mistress Howard (devenue comtesse de Suffolk); il se plaignoit surtout de la comtesse, qui lui avoit conseillé de rester à Londres après la mort de George Ier, et l'avoit détourné de faire un voyage sur le continent. Il n'oublioit pas la robe de soie de manufacture irlandaise, et les médailles que la reine avoit promis d'envoyer. Lady Suffolk lui fit une réponse aimable, et lady Betty Germaine entreprit avec beaucoup de chaleur la défense de son amie. Mais le doyen étoit trop persuadé que lady Suffolk n'avoit pas été sincère avec lui; il cessa toute correspondance avec elle, et se brouilla irrévocablement avec la cour.

On demandera sans doute, qui avoit eu la témérité de fabriquer des lettres adressées à la reine au nom de Swift. La seule de ces lettres qui existe est d'une écriture de femme, très-grosse, et qui ne ressemble pas plus à celle du doyen, que les éloges

que l'on fait de mistress Barber ne trahissent son goût et son style ; car, lorsque Swift va en ses meilleurs amis, c'est toujours sous une forme ironique, et il avoit trop de goût pour louer à outrance des vers tout au plus au-dessus du médiocre. Il est donc assez probable que ces lettres avoient été fabriquées par mistress Barber, ou par quelqu'un de ses amis, ce qui est d'autant plus vraisemblable que la médisance la supposoit en intrigue réglée avec un homme de lettres assez distingué d'Irlande. Les Pilkington étoient liés avec la Muse irlandaise, et le mari et la femme étoient bien capables de se prêter à cette imposture ; ils ne manquoient de talent ni l'un ni l'autre, et le style du doyen leur étoit assez familier pour avoir saisi ce qui en a été mal imité dans la lettre qui existe encore. Il y a des raisons de croire que mistress Barber fut très-effrayée des conséquences du ressentiment de la reine. Malheureusement les chagrins que Swift devoit éprouver de la part de ces misérables Pilkington ne se terminèrent pas là.

Swift étoit toujours disposé à abandonner les profits de ses ouvrages aux personnes qu'il vouloit favoriser, et il permit à mistress Barber de vendre à son profit les *Vers à une dame qui désiroit qu'on lui parlât en style héroïque.* Elle les fit imprimer par l'entremise de son ami Pilkington. Walpole, qui étoit en général assez indifférent aux satires, paroît avoir redouté celle de Swift : il fut furieux de quelques passages de cette épître, et résolut de faire un exemple de l'imprimeur et du libraire. Pilkington trahit Barber l'imprimeur et Motte le libraire, qui furent interrogés à plusieurs reprises par le conseil privé. Mais comme ni l'un ni l'autre ne jugèrent nécessaire de se rappeler aucune circonstance qui pût les incriminer, ils furent renvoyés sans être punis. D'après l'idée que nous nous faisons aujourd'hui d'un libelle, il seroit difficile de trouver dans ce poëme aucun passage qui autorisât une *action en libelle.* Mais il est possible que les éditions actuelles aient été *cartonnées*, et nous ne connoissons point la première, qui fut l'ob-

jet de l'enquête. Cette affaire dessilla les yeux de Swift sur les Pilkington, et, dans une lettre à son ancien ami l'alderman Barber, il parle de leur infamie à son égard. Il ne changea cependant pas d'opinion à l'égard de mistress Barber, en 1736, et consentit à lui faire présent du manuscrit de l'*Essai sur la conversation.* C'est une suite de dialogues qu'il avoit rassemblés plus de trente ans auparavant, pour faire sentir l'afféterie et la subtilité, que la gaîté et la bonne humeur laissent passer dans certains cercles comme esprit ou comme vivacité. J'avoue, pour ma part, que l'*humour* naturelle du doyen l'a emporté sur son désir de ridiculiser la conversation du temps. On entend souvent dans la société des choses beaucoup plus ennuyeuses que les conversations de miss *Notable* et de *Tom Neverout* (*qui ne reste jamais court*). Le fréquent usage de proverbes que font les interlocuteurs étoit certainement plutôt dans l'*humour* particulière du doyen que dans la mode du temps.

Swift publia à cette époque divers poëmes

dans différens genres, dont quelques-uns satiriques, et ceux-ci étoient anonymes et distribués par des colporteurs. Nous en avons déjà mentionné plusieurs; du nombre de ceux qui étoient colportés en feuilles étoient les attaques contre lord Allen et Tighe, qui parurent dans le *Nouvelliste*. On peut les classer parmi les satires politiques de Swift; il étoit rarement offensé au point d'attaquer publiquement son adversaire, sans faire usage des vers et de la prose à la fois.

Il y avoit un autre genre de pièces fugitives dans lesquelles le doyen, en sa qualité d'ecclésiastique, de littérateur et d'homme bien élevé, poussoit trop loin l'oubli de la décence et de sa réputation. Il n'eût jamais dû laisser son imagination s'égarer sur des sujets sales et dégoûtans, ni abuser de la facilité de son talent jusqu'à donner à des pensées impures un tour original et familier. La seule excuse de cette malheureuse perversité de talent est dans les mœurs du temps et dans la situation de l'auteur. Nous ferions injure à notre époque, en comparant

nos mœurs à celles du règne de George Ier. Les écrits des poëtes, même les plus estimés de cette époque, contiennent des passages que l'on jugeroit de nos jours dignes du pilori. Le ton de la conversation n'étoit pas plus chaste que celui du règne de Charles II, qui n'a été réellement banni de la société que sous George III. Et si notre morale n'est pas plus sévère que celle de nos pères, au moins avons-nous plus de décence (1). Swift a été plus loin dans ce

---

(1) Il existe une tradition orale d'une conversation entre une dame de qualité et Congrève que nous n'oserions citer dans cet ouvrage : cette conversation eut lieu cependant en plein théâtre d'une loge à une autre. Un libertin de nos jours oseroit à peine se la permettre dans un mauvais lieu (*a brothel*). Il suffiroit, pour faire sentir à quel point nos mœurs sont changées à cet égard, de renvoyer aux romans qui faisoient les délices de nos ancêtres.

L'éditeur a connu une femme de rang qui lui a assuré que, dans sa jeunesse, on trouvoit sur la toilette des femmes les romans de mistres Behn,

genre dégoûtant que ses contemporains; ses habitudes singulières et l'état de son esprit sont la seule excuse que l'on puisse en présenter. Ce funeste penchant paroît tenir de près à la misanthropie qui précéda le dérangement de ses facultés morales; et malgré le talent que l'on remarque dans *la Toilette des dames*, dans *Cassinus et Peter*, dans *Chloé* et d'autres poëmes de ce genre, ils doivent être classés avec la description des Yahous, et considérés comme les premiers symptômes d'un cerveau malade. C'est même une observation de Delany, que Swift s'oublia surtout à ce sujet dans les dernières années de sa vie (1). Des au-

---

comme on y trouve aujourd'hui ceux de miss Edgeworth. Un de ces romans qu'elle avoit entièrement oublié lui tomba entre les mains, à l'âge de quatre-vingts ans; elle racontoit d'une manière piquante sa surprise de ne pouvoir lire alors un livre qu'elle avoit lu à l'âge de quinze, ainsi que tous les gens à la mode de ce temps-là, sans y attacher la moindre idée d'inconvenance.

(1) Delany ajoute qu'en sa présence le doyen

torités moins charitables ont supposé qu'il devoit au commerce de Pope cette licence, dans laquelle il alla beaucoup plus loin que Pope lui-même. Enfin, il faut se rappeler que dans aucun cas, à moins qu'il n'eût en vue un objet particulier, le doyen n'écrivoit avec l'intention de publier ce qu'il composoit.

Il lisoit ses vers au petit cercle d'amis auquel il présidoit en dictateur; là chacun applaudissoit à la manière dont le sujet étoit traité, mais personne ne se seroit hasardé de le critiquer. On lui demandoit des copies ; et il en laissoit souvent prendre. S'il les refusoit, les auditeurs tâchoient de retenir de mémoire tout ce

---

avoit repris très-durement Stella d'avoir fait quelques allusions peu délicates en société. Cette susceptibilité n'étoit que momentanée ou un caprice, car le journal fourniroit beaucoup de preuves qu'il n'étoit pas si difficile dans sa correspondance. Quant à l'accusation relative à Pope, je soupçonne qu'elle tenoit à une pique personnelle contre le poëte de Twickenham.

qu'ils pouvoient. Ces copies, comme c'est l'usage, passoient ensuite dans plusieurs mains, jusqu'à ce qu'elles tombassent dans celles de quelque éditeur, ou de quelque libraire, qui, pour en faire de l'argent, ou faire pièce à l'auteur, ou par ces deux motifs réunis, les publioit sans le consulter (1). Il sembleroit qu'avec Pope lui-même Swift ne s'avouoit pas toujours l'auteur de certains poëmes (2).

Nous avons déjà parlé de ses *vers de société*, pour me servir de l'expression fran-

---

(1) Voyez la lettre de Swift à Pope, vol. 17, pag. 309.

(2) On présume que le *postscriptum* suivant d'une lettre de Pope, en date du 6 janvier 1734, se rapporte à la curiosité que montra mistress Martha Blount, au sujet de quelques-uns de ces poëmes. « On vient de me dire qu'une dame très-curieuse se propose de vous écrire pour tâcher de savoir si certains poëmes sont de vous. Dites-lui, je vous prie, que vous n'avez jamais répondu à mes questions à ce sujet, et que je ne vous pardonnerois jamais de dire à un autre ce que vous m'avez caché.»

(1) Volume 18, pag. 243.

çaise, que Swift rimoit pour le cercle qu'il fréquentoit alors. Outre la guerre continuelle de plaisanteries et de lardons que se faisoient Shéridan et le doyen, celui-ci s'étoit lié étroitement avec sir Arthur et lady Acheson; et cette liaison donna lieu à quelques-unes de ses meilleures pièces dans ce genre. Swift passa près d'un an dans leur domaine près de Gosford, dans le nord de l'Irlande, en 1729. Il aidoit sir Arthur dans les améliorations de sa terre; donnant aussi des conseils à la dame du manoir, il vouloit qu'elle fît plus d'exercice pour la santé du corps, et il lui recommandoit la lecture pour former son esprit. Lady Acheson fut pour lui une pupille aussi docile qu'elle étoit obligeante hôtesse. Sir Arthur partageoit les opinions politiques du doyen; il avoit fait de bonnes études, aimoit surtout les classiques, et cette prédilection resserroit leur liaison. La circonstance d'un bail qu'il passa avec la couronne, pour un vieux bâtiment en ruines dont on fit une caserne, fournit à Swift l'occasion non-seulement de parler de lui dans

l'*Apologie de lord Carteret*, mais lui inspira une de ses plus piquantes pièces de poésies fugitives (1).

La société de Market-Hill lui convenoit aussi : Robert et Henry Leslie, fils du célèbre docteur Leslie, habitoient cette ville.

Le plus jeune de ces deux frères, Henry Leslie, avoit fait d'excellentes études, et c'étoit un parfait *gentleman*. Parvenu au grade de lieutenant-colonel au service d'Espagne, il avoit été obligé de le quitter quand une ordonnance réforma tous les officiers protestans. Il résidoit depuis plusieurs années à Market-Hill, ville située

---

(1) La grande question débattue dans cette pièce de vers étoit, de savoir si *Hamilton's Barn* (le vieux bâtiment en ruines) seroit converti en caserne ou en grange à houblon. Swift envoya un fragment de cette pièce *au Nouvelliste*, sous le titre de *la Caserne*. Il donna une copie de la pièce entière à lord Carteret, qui en laissa prendre plusieurs; et elle fut ensuite rendue publique. Volume 15, pag. 148; et volume 18, pag. 75.

non loin de la résidence de sir Arthur Acheson en 1730.

Ce fut à Market-Hill que Swift rencontra le capitaine Crechton, ancien officier de dragons, âgé et pauvre, qui avoit fait les campagnes contre les whigs écossais de l'ouest sous les règnes de Charles II et de Jacques II. Voulant venir au secours de ce vieillard nécessiteux, le doyen fit un récit des aventures de sa jeunesse, qui fut publié à son bénéfice, et lui rendit beaucoup d'argent.

Swift se plaisoit tant à Market-Hill, que dans un temps il songeoit à affermer de sir Arthur Acheson un terrain sur lequel il avoit fait bâtir une maison. Le nom de ce terrain étoit Drumleck, et fut changé en celui de *Drapier's hill*, afin de mieux mériter l'honneur qui l'attendoit. Sir Arthur, ou quelqu'autre ami, fit à ce sujet insérer dans le *Journal de Dublin* une pièce de vers adressée au doyen (1). Si l'on prend

(1) Ces vers et les autres composés à Market-Hill se trouvent dans le vol. 15, pag. 143.

à la lettre l'apologie poétique par laquelle Swift s'excusa de renoncer à son projet, il paroît qu'il ne trouva pas sir Arthur toujours de son opinion sur l'administration de ses terres, et qu'il avoit découvert que le goût du chevalier en littérature, étant tourné vers la métaphysique, différoit du sien beaucoup plus qu'il ne s'y attendoit. Mais sa répugnance à dépenser son argent, la distance de Dublin, qui devenoit très-incommode par les infirmités du doyen, furent, probablement, les véritables raisons qui lui firent abandonner un projet adopté peut-être précipitamment, et sans beaucoup de réflexion.

Dans son état de santé de corps et d'esprit, ses visites n'étoient pas sans inconvéniens. D'après une tradition de la famille Acheson, Swift étoit déjà sujet à ces accès de mélancolie et de mauvaise humeur qui précédèrent la perte de sa raison. Il se retiroit quelquefois de table, et se faisoit apporter son dîner dans son appartement, d'où il ne sortoit plus jusqu'à ce que sa bonne humeur fût revenue. Dans un de

ses caprices il fit couper, en l'absence de sir Arthur Acheson, une vieille aubépine qui étoit près de la maison, et à laquelle sir Arthur attachoit un grand prix. A son retour, le chevalier se fâcha sérieusement, et le doyen, pour l'apaiser, fit les vers qui ont rendu immortelle la vieille aubépine de Market-Hill. Voici deux anecdotes qu'on doit à son ami Shéridan :

« Le capitaine Hamilton, gentilhomme de province, très-simple, mais doué d'un grand sens naturel, vint à Market-Hill, pendant que le doyen y étoit. En apprenant l'arrivée de son ami, sir Arthur alla à sa rencontre, et Swift le suivit. Le capitaine, qui ne voyoit pas le doyen (il étoit presque nuit), dit avec sa manière brusque qu'il étoit bien fâché d'avoir pris ce moment pour venir la voir. — Et pourquoi? — Parce que j'apprends que le doyen Swift est ici. C'est un savant, un homme d'esprit : un gentilhomme de campagne n'est pas fait pour une telle compagnie, et je n'aime pas à servir de risée. Swift, qui s'étoit tenu derrière sir Arthur, s'a-

vança vers le capitaine, et lui dit : « Capitaine Hamilton, savez-vous dire *oui* et *non* à propos ? — Je crois que mon intelligence va jusque-là. — Eh bien, donc, donnez-moi la main ; soyez certain que nous nous entendrons à merveille. » Le capitaine Hamilton dit n'avoir jamais passé deux mois aussi agréablement dans toute sa vie, et n'avoir jamais rencontré de compagnon plus aimable que le fut Swift pendant ces deux mois. »

L'autre anecdote met en scène un Irlandais qu'on appeloit, devant Swift, M. Killbuck-Tuite. Swift lui reprochoit de ne pas savoir lui indiquer le chemin de Market-Hill. « Vous voilà vous autres stupides Irlandais ; vous ne connoissez plus aucun chemin au delà du premier tas de fumier. — Ma foi, dit Tuite, je n'ai jamais été à Market-Hill. — N'y avez-vous pas été, vous, M. le doyen? Swift lui répondit affirmativement — Quel stupide Anglais vous êtes, reprit Killbuck, de trouver étrange que je ne connoisse pas le chemin d'un endroit où je n'ai jamais été, quand vous qui y

avez été, vous ne le connoissez pas ? » Swift, avec les apparences de la frayeur, se leva, changea de place avec Doughty, qui étoit d'une taille et d'une force remarquable, plaçant ainsi le géant entre Tuite et lui, pour le protéger, et il joua la peur à merveille ; ce qui amusa beaucoup la société, qui ne fut pourtant pas fâchée que le doyen eût trouvé à qui parler.

Ces anecdotes, défigurées par la médisance et l'envie, ont donné lieu à une accusation contre Swift, semblable à celle que l'on répandit après sa résidence à Gaulstown-House. Swift se justifia du reproche d'ingratitude qu'on lui adressoit dans des vers que l'on colporta d'abord à Dublin (1). Dans une lettre au docteur Jinny, curé d'Armagh, il parle de ses vers, *la grande Question débattue*, comme fondement de l'accusation. Il en appelle à Jinny, qui savoit que c'étoit une saillie d'imagination, écrite pour amuser la société, et qui avoit

(1) Et qui furent ensuite imprimés.

été témoin de la manière dont sir Arthur et lady Acheson avoient accueilli cette plaisanterie. « J'ai craint dans ma jeunesse, dit-il, les libelles autant que l'homme le plus susceptible peut les craindre ; mais j'ai été si souvent à ce régime, depuis que j'ai malheureusement commencé à être connu, que je suis cuirassé maintenant. Aussi long-temps que les amis qui me restent continueront de me traiter avec affection, je n'aurai besoin que d'un peu de philosophie pour me soutenir contre ceux qui se sont faits mes ennemis par esprit de parti, ou dans l'espérance que le zèle qu'ils montrent leur tournera à profit. Une chose, je l'avoue, pourroit encore me piquer ; c'est si un homme d'un vrai génie écrivoit contre moi. Mais si je ne me juge pas trop favorablement, sur les deux mille attaques que l'on m'a faites (j'en ai lu une centaine, et j'ai entendu parler de beaucoup d'autres), je ne me souviens pas d'avoir rencontré un seul écrit dont le plus mince auteur pût concevoir quelque orgueil. J'en puis donner une raison bien

simple : c'est que, pendant le temps de ma vie où j'ai un peu marqué, tous les hommes de talent en Angleterre étoient mes amis particuliers, quoique beaucoup d'entre eux fussent d'une opinion opposée à la mienne sur les personnes et les affaires publiques (1). »

Ce fut dans cette société et par ces amusemens, mais avec une santé qui se détruisoit par degrés, que Swift supporta l'existence, et connut quelquefois le plaisir, depuis la mort de Stella, en 1727, jusqu'en 1732.

---

(1) Vol. 18, pag. 72.

SEPTIÈME SECTION.

Conduite de Swift comme dignitaire de l'église. — Ses controverses avec les dissidens ; — avec les évêques d'Irlande. — Vers composés par lui-même sur sa mort. — Edition de ses *Œuvres* par Faulkner. — Sa querelle avec Bettersworth. — *Satire sur le quadrille.* — *Le Club de la légion.* — Discussion sur la dépréciation du titre de la monnoie. — *Histoire du règne de la reine Anne.* — Vie privée de Swift à cette époque. — Il dispose de sa fortune pour fonder un hôpital. — Il tombe dans l'enfance. — Sa mort.

Avant d'entrer daus les détails du reste de la vie de Swift, nous allons faire connoître sa conduite comme dignitaire de l'église anglicane, et les diverses occasions dans lesquelles il prit sa défense, quand il crut ses droits attaqués.

Nous ferons d'abord remarquer qu'il possédoit au plus haut degré la première de toutes les qualités pour un ecclésiastique, une foi sincère et fervente dans les doctrines du christianisme. Pendant sa vie on en a douté à cause des plaisanteries du *Conte du Tonneau* et parce qu'il portoit la haine de l'hypocrisie à un excès blâmable, aimant mieux paroître indifférent en matière de religion, que d'être soupçonné d'affecter trop de zèle pour sa défense. A Londres, il se levoit de grand matin pour pouvoir assister à l'office sans être remarqué ; et, à Dublin, ce ne fut qu'après six mois de résidence chez le doyen, que Delany découvrit qu'il lisoit régulièrement les prières à sa famille. Il n'étoit pas moins régulier dans ses dévotions particulières. Il avoit pour oratoire un petit cabinet; on le vit prier avec ferveur quand son état de santé rendit nécessaire qu'on le surveillât de près. Quand ses facultés, et particulièrement la mémoire, commencèrent à s'affoiblir, il demandoit souvent s'il avoit été dans son cabinet dans

le cours de la journée, et, quand on lui répondoit oui, il paroissoit soulagé de la crainte d'avoir négligé ses exercices de piété. La prière qu'il composa pour Stella dans sa dernière maladie, est un exemple du style qu'il employoit en parlant à l'auteur de tout bien.

Pénétré des vérités que par état il devoit enseigner, il remplissoit ponctuellement les devoirs publics attachés à la dignité ecclésiastique dont il étoit revêtu. Il lisoit régulièrement le service dans sa cathédrale, avec plus de force que de grâce, et il administroit toutes les semaines le sacrement de la communion. Il prêchoit à son tour. Ses sermons, que l'on a conservés, démentent la critique qu'il en faisoit lui-même, en prétendant *qu'il ne savoit prêcher que des pamphlets*. Les sermons de Swift sont une suite de raisonnemens forts, solides, présentés dans ce style clair, simple et précis qui caractérise tous ses écrits en prose. On y trouve à la vérité le cachet de son *humour*, mais il ne s'écarte jamais des convenances. Considérant la puissance de la chaire

comme très-importante pour l'église, il assistoit à tous les sermons prêchés dans sa cathédrale par de jeunes prédicateurs, et ne manquoit jamais de prendre note des expressions qui lui paroissoient trop obscures pour un auditoire ordinaire (1). Dans sa *Lettre à un ecclésiastique*, il appuie sur ce défaut commun à tous les jeunes prédicateurs. D'autres remarques excellentes contenues dans cette lettre, prouvent que non-seulement Swift apprécioit la dignité de son ordre, mais qu'il la faisoit surtout reposer sur l'accomplissement régulier des devoirs qu'il impose.

Son zèle pour la jeunesse ne se borna pas à des préceptes donnés en public et en particulier, et à ce qu'il a écrit sur le sort des ecclésiastiques et sur la haine dont le clergé étoit l'objet (2); il les servit de tout

---

(1) On attribue à Swift, dans un recueil de ses écrits (*Mélanges du marchand de drap*) une lettre adressée à un jeune ecclésiastique qui avoit ce défaut. Voyez l'*Appendix*.

(2) Vol. 7, pag. 361, 373. Cette haine dont il

son crédit, et ses recommandations étoient efficaces. Il employa en leur faveur son intimité avec lord Carteret, et l'ancienne amitié qu'avoit pour lui lady Betty Germaine, qui vivoit avec la famille du duc de Dorset, successeur de Carteret, et qui avoit de l'influence sur le vice-roi. Ses fréquentes et pressantes sollicitations, et en général le mérite de ceux pour qui il sollicitoit, font également l'éloge de sa judicieuse protection.

Swift s'occupant scrupuleusement de converser et d'augmenter les revenus de son doyenné, rejetoit tous les projets qui lui auroient été avantageux aux dépens du bénéfice. Il étoit presque privé de la raison, et l'amour de l'argent, qui chez lui étoit plutôt une habitude qu'une passion, sembloit être son seul mobile, quand il refusa avec indignation une somme considérable

---

est si souvent question dans ces mémoires se retrouve dans les comédies du temps.

(*Note de l'édit.*)

qui lui fut offerte pour renouveler un bail à des conditions qui eussent été préjudiciables à ses successeurs. Aussi longtemps qu'il conserva quelque raison, il tint un compte exact des revenus de la cathédrale, et même des sommes reçues et dépensées pour des charités. L'éditeur a ces comptes sous les yeux : il en est un daté de 1742, trois ans avant sa mort (1).

---

(1) Ce registre porte aussi quelquefois le cachet de l'*humour* du doyen ; par exemple :

« Donné en plus à M. Lyon par le *vice et l'avis* (*vice and advice*) de mon éponge et (*un mot illisible*)—Will's son, et à douze bélitres, à six sous et demi par semaine : pour la quinzaine, six shellings six pence. — 1740. Un hiver très-long et très-froid. M. Lyon m'a tant tourmenté que j'ai donné plus que le doyen ne devroit donner. Cependant je donne vingt shellings. — Onze mars, à un aveugle et à sa femme, deux shellings, huit pence et demi.

Le Will's son, dont il est fait mention, étoit Francis Wilson, chanoine de Kilmactolway, qui logeoit alors chez le doyen, et qui en fut chassé en 1742.

Le doyen n'étoit pas moins soigneux à tenir la main à ce que le chœur de la cathédrale fût bien réglé : il consultoit à cet égard de bons juges. Dans sa correspondance avec Arbuthnot, il le prie souvent de lui procurer d'excellens choristes. Son zèle sur ce point survécut à l'affoiblissement de ses facultés; le 28 janvier 1741, il fit un règlement pour défendre aux choristes d'aller aux assemblées ordinaires de musique. Il affectoit de dire qu'il ne se connoissoit point en musique et qu'il ne l'aimoit pas (1), et il avoit le talent de l'imiter à un point étonnant. Une personne dînant chez lui exprima son regret de n'avoir pas entendu sur l'orgue M. Rosingrave, qui revenoit d'Italie; vous allez l'entendre, dit Swift; et sur-le-champ il imita d'une manière burlesque les chromatiques du débarqué d'Italie, et toute la société de rire aux éclats, à l'exception d'un vieux

(1) Voyez les vers qu'il s'adresse à lui-même, vol. 14, pag. 374.

gentleman qui demeura immobile, parce que, dit-il, « il avoit entendu M. Rosingrave jouer le même morceau le matin. » Cet exploit engagea le doyen à composer la fameuse cantate dans laquelle il tourne en ridicule la théorie des sons imitatifs en poésie et en musique. Elle a été mise en musique par le docteur John Ecclin.

Swift s'opposa toujours, par esprit de corps et sans se croire intolérant, à l'adoucissement des lois pénales contre les dissidens. Dès l'année 1708, il avoit publié une lettre sur le serment du *Test;* et, vingt ans après, son *Exposé des tentatives des dissidens* parut dans *le Correspondant*, journal périodique. Il fit réimprimer ce dernier ouvrage en forme d'appendix ou plaidoyer en faveur des presbytériens. Cet écrit irrita les dissidens, par le ridicule qu'il jetoit sur leur prétendu zèle pour la religion réformée, et la succession protestante. *Les Avantages de la Révocation de l'acte du Test* (1),

(1) Vol. 19, pag. 49, 71, 87.

ironie piquante, servirent de réponse aux clameurs excitées par ce pamphlet, et parurent l'année suivante; car Swift ne laissoit jamais le champ de bataille à ses adversaires. Dans la même année, il publia les *Questions sur le serment du Test*, et en 1733, les *Motifs pour révoquer le serment en faveur des catholiques*. Dans tous ces écrits, les dissidens sont traités avec une grande sévérité, et l'auteur laisse percer l'opinion, qu'il vaudroit mieux se relâcher en faveur des catholiques que des autres. Il comparoit les catholiques à un lion enchaîné auquel on a arraché les ongles, et les dissidens protestans à un chat sauvage en liberté qui a ses dents et ses griffes, prêt à les enfoncer dans le sein de l'église anglicane. Swift a composé plusieurs pièces fugitives sur le même sujet, et probablement plusieurs autres pamphlets que l'on n'a pas encore retrouvés.

Tandis qu'il combattoit les dissidens, Swift défendoit le clergé contre la majorité des évêques d'Irlande. Après l'avènement de la maison d'Hanovre au trône, les théo-

logiens qui étoient dans les principes du clergé inférieur furent préférés pour remplir les siéges vacans; et, quand le ministre se trouvoit obligé de nommer des évêques sans regarder de trop près au caractère du candidat, il en faisoit un prélat d'Irlande plutôt que de le garder en Angleterre. Quand on se plaignoit de ces choix en présence de Swift, il disoit avec son amertume ironique : On ne sauroit sans injustice blâmer la cour de ces nominations. Dans toutes les occasions, des hommes parfaits et d'une morale pure ont fixé son choix. Mais, malheureusement, ces honnêtes docteurs ont tous traversé les bruyères d'Honslow (1) pour venir en Irlande prendre possession de leurs évêchés : là ils ont tous été dépouillés et assassinés par les voleurs, qui se sont emparés de leurs robes et de leurs lettres d'évêque, et sont venus en Irlande se faire sacrer

(1) Sur la route après Londres.
(*Note du traduct.*)

à la place de ceux que la cour avoit nommés.

Avec cette opinion des évêques d'Irlande et son esprit naturel d'indépendance, Swift ne pouvoit voir que d'un œil jaloux les innovations qu'ils proposoient. Dans cette conviction, il écrivit, en 1725, les *Raisons pour ne pas augmenter le pouvoir du clergé d'accorder des baux*, ce qu'il présageoit devoir en définitive amener l'appauvrissement de l'église. Dans ce traité, il combat quelques-uns des argumens de lord Molesworth contre le mode de percevoir les dimes.

En 1731, les évêques d'Irlande, ou du moins la majorité d'entre eux, présentèrent au parlement deux bills, l'un pour forcer les bénéficiers à résider, et, par ce moyen, obliger le clergé à bâtir des maisons; l'autre pour subdiviser les gros bénéfices en autant de portions que les évêques le jugeroient convenable, ne réservant à l'ancien bénéficier que trois cents livres sterling par an. Swift crut apercevoir dans ces bills, qui furent adoptés par la chambre des pairs, un projet, de la part des évêques

d'Irlande, d'appauvrir et d'avilir le clergé, et de le soumettre au pouvoir absolu des supérieurs spirituels. Il écrivit contre ces deux mesures avec beaucoup d'aigreur. Ses deux brochures sont intitulées, *du Bill pour forcer le clergé à résider ;—et Considérations sur deux bills envoyés de la chambre des pairs à celle des communes.*

Les deux bills furent rejetés par la chambre. Swift acheva la défaite des évêques par quelques satires politiques (1). Son mécontentement s'exhale dans une lettre à son ancien ami le docteur Sterne, évêque de Clogher. Il se réjouit de ce que ces deux abominables bills imaginés pour appauvrir et asservir le clergé aient été rejetés, et se félicite de n'être plus lié avec l'évêque quand il a voté pour leur adoption, car il n'auroit pu réprimer les expressions de son horreur, de son indi-

---

(1) Voyez les vers sur les évêques, 1731, et *Judas*, vol. 14, pag. 225 et 268. *Lettre à Shéridan*, 12 septembre 1735, vol. 18, pag. 407.

gnation et de sa rage. « Je prends le ciel à témoin, dit-il en finissant, que j'ai cru alors, que je crois, que je croirai toujours fermement, que tout évêque qui a voté pour les bills, n'a voté que dans le dessein prémédité d'asservir arbitrairement les ecclésiastiques jusqu'au jour du jugement, et de les accabler sous le poids du mépris et de la pauvreté. Quand je vois un évêque, que j'ai connu depuis si longtemps, donner dans le piége, expressions dont je me sers par partialité pour votre seigneurie. Je ne puis penser plus charitablement que de ceux qui répondront maintenant, comme au jour terrible du jugement, qu'ils ont voté par ignorance, défaut d'esprit, ambition (argument irrésistible), ou par leur confiance en des confrères plus rusés qu'eux. D'après cette tentative ouverte de presque tout le banc des évêques pour détruire l'église, j'ai résolu de n'avoir plus aucun commerce avec eux. Ces personnages se croyent à une telle hauteur, que je crains que, dans quelque temps, ils ne s'attendent à me voir bai-

ser leur mule. Il est heureux pour moi de ne connoître que de vue un petit nombre d'évêques, et je me suis imposé la règle de ne jamais regarder dans un carrosse afin d'éviter d'y voir une personne qui me frapperoit de terreur. »

L'évêque Sterne répondit à cette philippique une lettre très-polie et très-modérée (1).

Vers ce temps-là, le doyen composa quelques-unes de ses meilleures pièces de vers. Il y a peut-être dans sa *Rapsodie sur la poésie* plus d'expressions poétiques que dans aucune autre. Elle est datée de 1733, et les fameux vers sur sa mort (1) ont probablement été composés en 1730 ou 1731. Ce mélange singulier de connoissance des hommes, de satire et de misanthropie, est fondé sur la maxime connue de La Rochefoucaud, « Que nous trouvons une sorte de plaisir dans les malheurs de nos meilleurs amis. »

---

(1) Vol. 18, pag. 201 et 202.

On imprima une copie tronquée de ces vers à Londres (c'est-à-dire à peu près deux cents vers), intitulée : *Vie et caractère du docteur Swift, par lui-même, et dédiés à Pope.* Dans une lettre à son illustre ami, le doyen lui dit qu'il a montré le poëme à plusieurs personnes de sa connoissance, et que quelqu'un en aura retenu des passages par cœur. Il désavoue la pièce imprimée, qui est pleine *de ce jargon* qu'il méprisoit. « Je préférerois, dit-il, être vicaire dans le comté de Norfolk, plutôt que d'être soupçonné d'être l'auteur de ces vers (1). » Dans la même lettre il annonce la détermination de ne laisser publier l'original qu'après la mort de l'auteur. Changeant d'opinion, en 1739, il en remit au docteur King, d'Oxford, une copie pour la faire imprimer à Londres ; mais, comme le premier ministre et la reine Caroline n'y étoient pas épargnés, le doc-

(1) Lettre à Pope, 1 mai 1733, vol. 18, pag. 174.

teur King n'eut pas le courage de faire paroître la pièce telle que Swift l'avoit composée, et il en retranche tous les sarcasmes qu'il jugea pouvoir donner matière à une action en libelle. Le doyen, qui probablement tenoit plus à ces passages qu'à ceux que King avoit traités avec moins de sévérité, ne sut aucun gré à son éditeur de sa prudence; et le libraire Faulkner de Dublin publia le poëme original, avec des notes étendues sur toutes les allusions politiques : l'histoire de la promesse des médailles ne fut pas oubliée.

Pour suivre l'ordre des temps, revenons à l'année 1732. Il paroît que vers cette époque, la piraterie des éditeurs avoit effrayé Pope, qui écrivit au doyen d'être en garde contre les sollicitations des libraires de Londres. Pope étoit aussi alarmé pour son propre compte, ayant l'intention de publier le quatrième volume des *Mélanges*, qui parurent au mois de janvier 1733. Son intention avoit été de donner une édition fidèle des meilleures pièces fugitives de Swift, et de déjouer d'avance les projets des

libraires, qui publioient ce qu'ils en pouvoient recueillir, sans faire aucun choix, et y mêloient quelques-unes des siennes, dans l'espérance, dit-il modestement, « de faire passer ses herbes sauvages pour des fleurs, quand elles feroient partie de la guirlande de son ami (1). »

Mais Faulkner, qui par le patronage de Swift commençoit à devenir un libraire du premier ordre à Dublin, fut le premier qui eut l'honneur de donner une édition complète et exacte des *Œuvres de ce célèbre classique anglais* (2). L'édition origi-

---

(1) Vol. 18, pag. 107, 146.

(2) James Hoey, qui avoit été associé de Faulkner, a publié une édition, sans date, des écrits de Swift en vers et en prose, sous le titre de *Mélanges du marchand de drap*, qui contient :

I. Proposition modeste de manger les enfans des pauvres.

II. Journal d'une dame de Dublin.

III. Poëme au roi George, en vers lilliputiens.

IV. Namby Pamby.

V. Inventaire exact des meubles du doyen Swift (par Shéridan).

nale étoit en quatre volumes; elle fut augmentée après la mort de Swift de plusieurs supplémens. Cette édition est très-fautive: il n'y a pas la moindre raison de supposer, comme l'indique lord Orrery, et comme l'a affirmé Wilson dans le *Swiftiana*, que le doyen ait revu lui-même, ou qu'il ait même autorisé l'impression. Faulkner avoit sans doute intérêt à répandre ce bruit, quand les facultés du doyen étoient affoiblies; mais les lettres de Swift prouvent qu'il ne prit aucune part à cette édition. En effet, bien loin d'autoriser Faulkner, le doyen assure qu'il lui avoit dit expressément qu'il désiroit que ses ouvrages ne fussent pas imprimés à Dublin, mais à Londres. Faulkner répliqua que ses écrits étant la propriété de différens libraires, ils ne pouvoient pas être recueillis

---

VI. Elégie sur la mort de Démar.

VII. Lettre en faveur des paroissiens à un ministre qui faisoit usage dans ses sermons de mots peu intelligibles.

en une seule édition en Angleterre ; qu'il étoit assuré d'un grand nombre de souscripteurs ; et, dans l'espérance que le doyen ne se fâcheroit pas s'il persistoit dans son dessein, il annonça l'intention de l'exécuter, quand même il n'auroit pas la permission de l'auteur. C'étoit d'autant plus fâcheux, que Charles Ford, que le doyen avoit si souvent chargé de faire imprimer ses écrits, avoit offert sa copie corrigée des *Voyages de Gulliver*, et toutes les autres facilités pour donner une édition exacte(1).

(1) Voyez vol. 18, pag. 227. A la lettre manuscrite étoit joint le *P. S.* suivant :

Catalogue des pamphlets et papiers que je possède. Je pourrois avoir les autres de l'alderman Barber.

I. Conduite des alliés.

II. Remarques sur le traité des barrières.

III. Avis au club d'octobre.

IV. Nouveau voyage à Paris.

V. Remarques sur la lettre aux sept lords nommés pour examiner Gregg.

VI. Quelques raisons pour prouver que nul whig

Les lois d'Irlande étoient en faveur de Faulkner, et Swift n'eut d'autre parti que de le laisser faire ; il répète souvent qu'il regrette que l'édition n'eût pas été publiée à Londres, en faisant un arrangement avec les libraires anglais. On ne peut donc pas supposer que Swift ait corrigé l'édition de Dublin ; et telle étoit son indifférence pour sa réputation littéraire, qu'il est très-

---

n'est obligé d'être en opposition avec sa majesté (la reine Anne).

VII. Importance du *Guardian*.

VIII. Préface à l'introduction de l'évêque de Sarum.

IX. Extrait du discours de M. Collins pour la liberté de penser, à l'usage des pauvres.

X. Esprit public des whigs.

XI. Horace Streus et Fortis.

XII. Examiner, du n° 13 à 45.

XIII. Invitation de Toland à Dismal.

IVX. Ballade sur Not in guine (Nottingham).

XV. La paix et Dunkerque, chanson.

XVI. La prophétie de Windsor.

XVII. Lettre du prétendant à un whig, quelques pensées sur l'état présent des affaires, qui n'ont jamais été imprimées.

possible qu'il ne se fût pas donné beaucoup de peine, quand bien même l'édition eût été imprimée à Londres, comme il le désiroit (1).

---

(1) Voyez l'opinion de Swift sur l'entreprise de Faulkner, vol. 18, pag. 145, 343, 357, et surtout sa lettre à Pope, dans laquelle il rend compte de sa conversation avec Faulkner. M. Deane Swift étoit très-étonné que lord Orrery eût insinué que le doyen corrigea l'édition de Dublin. Le doyen estimoit Faulkner comme un jeune homme industrieux, mais il étoit trop frivole pour être admis dans sa confidence. Il y a une anecdote bien connue. Faulkner se présenta chez lui dans la toilette d'un petit-maître de ce temps-là. Swift le reçut comme un étranger, affecta les plus grands égards, et ne voulut pas le reconnoître pour George Faulkner. Le libraire fut obligé de se retirer, et d'aller faire une toilette plus convenable à son état. Ah! mon bon ami George, lui dit le doyen quand il revint, je suis charmé de vous voir! Il s'est présenté chez moi, il y a une heure, un fat qui a voulu se faire passer pour vous : je lui ai bientôt fait plier bagage.

Le consentement de Swift à ce que Faulkner publiât son édition, quoiqu'il pût l'empêcher,

Le grand intérêt que Faulkner pouvoit inspirer à Swift étoit celui d'avoir été poursuivi pour avoir publié un de ses ouvrages ; c'étoit le sort qui attendoit généralement tous ceux qui publioient ses écrits politiques. La circonstance qui donna lieu aux poursuites contre Faulkner est un incident remarquable de la vie du doyen, que nous allons rapporter.

Dans une satire imprimée en 1733, et qui tournoit en ridicule les dissidens, sur leur prétention de se dire : « Frères protestans, tous chrétiens de la même croyance, » le doyen, entre autres exemples de leur présomption, fait la comparaison suivante :

« Ainsi, au barreau, l'imbécile B...., dont une *demi-couronne* paieroit la peine, qui ne

---

excita la jalousie de Motte et des autres libraires de Londres, qui avoient acheté les manuscrits. Motte intenta un procès en chancellerie pour empêcher Faulkner de vendre l'édition de Dublin en Angleterre. Swift se rendit médiateur, et il paroît qu'il réussit à les raccommoder, car les deux libraires correspondirent ensuite très-amicalement.

connoît ni le texte, ni le commentaire de la loi, se dit le frère Sergent de Singleton (1). »

Les points à la fin du premier vers indiquoient M. Bettesworth, membre du parlement, et avocat remarquable par son élocution fleurie à la chambre, comme au barreau, et qui avoit mis un grand zèle à faire adopter les doctrines que Swift jugeoit préjudiciables au clergé. En lisant ses vers, il s'emporta au point que, prenant un couteau, il jura qu'il couperoit les oreilles du doyen. Dans l'excès de sa fureur, il alla au doyenné, et de là chez M. Worral,

---

(1) On appelle *sergents* au barreau anglais les avocats du roi distingués par un morceau de soie noire, dans leur perruque, en forme de calotte; une fois qu'ils ont été nommés sergents, ils en portent toujours la marque distinctive au barreau. Les juges, quel que soit leur rang, en leur adressant la parole, les appellent frère un tel. En parlant aux juges, dans les hautes cours de justice, ils les appellent Mylords, qu'ils soient pairs, ou qu'ils ne le soient pas. (*Note de l'éd.*)

où Swift étoit en visite. M. Worrall et sa famille étoient à table ; on fit entrer l'etranger dans un autre appartement, et l'on vint dire à Swift que quelqu'un le demandoit. M. Bettesworth s'avança vers lui avec beaucoup de hauteur et lui dit : «—Docteur Jonathan Swift, doyen de Saint-Patrick, je suis le sergent Bettesworth ; » c'étoit la manière affectée dont il prononçoit son nom (prononçant distinctement les deux *t*). «De quel régiment? » répondit Swift (1). Après quelques mots assez vifs de part et d'autre, Bettesworth éleva la

(1) Une circonstance fortuite suggéra la rime. Un porteur apporta au doyenné un paquet au moment où Swift cherchoit une rime au nom de Bettesworth, et il tenoit d'autant plus à la trouver, que Bettesworth se félicitoit de ce qu'il n'y en avoit pas. Le porteur demanda son salaire, que Swift trouva exorbitant; l'Irlandais, essuyant son front, lui dit : Oh! révérence, ma sueur vaut bien une demi-couronne. *My sweat's worth half a crown.* Le doyen saisit le mot : Ah! je la tiens! voilà une demi-couronne.

voix. M. Worrall et ses domestiques accoururent dans la chambre, et le firent sortir. La tradition de la famille du doyen est, que Bettesworth tira un couteau ; mais la relation que Swift envoya au vice-roi ne parle pas de ce dernier excès : il dit seulement que Bettesworth, de son propre aveu, avoit un couteau dans sa poche, et un laquais qu'il avoit laissé dans le vestibule pour ouvrir la porte à un ou deux coupe-jarrets attendant le signal dans la rue (1). Le doyen ne parut pas le moins

---

(1) On a raconté cette entrevue de diverses manières, mais il nous semble que le récit que Swift en transmit au duc de Dorset, vice-roi, le jour même qu'elle eut lieu, doit être préféré à tous les autres. Shéridan ajoute les circonstances suivantes.

« O Monsieur le doyen, dit Bettesworth à la question de Swift, on sait que vous raillez mieux que personne, mais vous n'ignorez pas que je suis un des sergens de sa majesté dans l'ordre des avocats. — Eh bien, Monsieur. — Eh bien, Monsieur, je suis venu vous demander si vous êtes l'auteur de ce poëme (lui montrant le poëme) et

du monde ému pendant cette scène extraordinaire. Très-heureusement pour le sergent de loi, il n'exécuta pas le projet de vengeance qu'il avoit médité sur un

---

de ces vers infâmes contre moi. » Il les lut avec emphase, et en gesticulant beaucoup.

« Monsieur, dit Swift, dans ma jeunesse, lord Somers m'a souvent conseillé de ne jamais avouer ni désavouer les écrits dont on m'accuseroit d'être l'auteur; parce que, si je les désavouois dans quelques cas, tous ceux que je ne désavouerois pas me seroient infailliblement imputés. Je trouve cette maxime très sage, et je m'y suis toujous conformé. Je doute fort que votre éloquence, toute puissante qu'elle est, me décide à m'en écarter aujourd'hui. »

Shéridan dit aussi que, lorsque Bettesworth sortit, il dit à Swift : « Puisque vous ne voulez pas me donner satisfaction dans cette affaire, sachez que c'est votre robe qui vous protége en ce moment : affublé de votre robe, ainsi qu'un de vos Yahous qui a grimpé au haut d'un grand arbre, vous êtes en sûreté, et vous lâchez vos ordures sur tout le monde. » Swift eut assez de candeur pour ne pas supprimer cette dernière circonstance, et ajoutoit : « Le drôle a montré en cela plus d'esprit que je ne lui en croyois. »

vieillard, dignitaire de l'église. Aussitôt que la nouvelle transpira, les habitans du quartier de Dublin appelé *Franchise du comte de Meath* s'assemblèrent, et envoyèrent une députation à Swift, pour lui demander la permission de se venger de Bettesworth, qui avoit voulu user de violence avec le patriote d'Irlande. Swift les remercia de leur zèle, leur commanda de se retirer paisiblement, et leur donna quelques guinées en leur défendant d'aller boire cet argent au cabaret : « Vous êtes mes sujets, ajouta-t-il, vous devez m'obéir. » Ce pouvoir absolu étoit fondé sur le respect et la reconnoissance. Les sujets de Swift se retirèrent paisiblement et n'allèrent point au cabaret. Mais, pendant quelque temps, ils formèrent une garde qui veilloit autour du doyenné, et sur la personne du *marchand de drap*, dans la crainte que le sergent Bettesworth ne méditât quelque nouvelle violence.

Les suites de la témérité de M. Bettesworth furent sérieuses pour lui. Swift et

ses amis l'accablèrent de ridicules (1); et, dans un accès d'humeur, il avoua dans la chambre des communes que la satire de Swift lui avoit fait perdre douze cents livres sterling par an, comme avocat. Ce résultat fâcheux n'avoit fait qu'irriter son humeur, comme on va voir.

Le docteur Josiah Horte, évêque de Kilmore, et ensuite archevêque de Tuam, avoit été l'objet des satires de Swift (2), mais étoit alors dans son intimité, au

---

(1) Voici la liste des satires dans lesquelles Bettesworth joue un rôle. *Allégresse de Bettesworth; Epigramme dédiée à l'honorable sergent Kite; la chute des Yahous*, ballade nouvelle de Kevan Bayles; *De l'archevêque de Cassel et de Bettesworth.* Vol. 10, pag. 534, 536, 537, et 541.

(2) Dans *l'Orage*, ou *Pétition de Minerve*, vol. 14, pag. 303, dans laquelle on loue la morale de l'évêque Berkeley aux dépens de celle de son confrère évêque, Horte figure sous le nom de l'évêque Judas, mais il est douteux que Swift ait voulu le désigner. Le principal motif de Swift en se prêtant au désir de Horte paroît avoir été l'espérance que Horte serviroit Shéridan.

point que le doyen consentit en 1736, à corriger et à transmettre à l'imprimeur Faulkner une satire composée par Horte, sur la fureur que l'on avoit pour le jeu du quadrille (1), où, comme dit le prélat, dans son style affecté : « j'ai envoyé le milan au fauconnier et lui ai fait prendre son vol. »

La satire étoit un amas de lieux communs, et n'étoit pas personnelle ; mais malheureusement l'auteur proposoit que toutes les disputes qui s'éleveroient au jeu fussent renvoyées au fameux sergent B...., auquel il seroit payé une fiche *ad valorem*, et en cas d'appel du jugement du sergent, l'affaire étoit renvoyée à une figure de bois dans *Essex-Street*, connue sous le nom de l'homme intègre. L'insinuation suffit pour exciter la colère de M. Bettesworth ; et, quoique l'initiale du nom fût supprimée dans les éditions subséquentes, il dénonça la satire à la chambre des communes,

(1) *Proposition pour régler et perfectionner le Quadrille*, vol. 7, pag. 364.

comme une infraction à ses priviléges. Faulkner fut arrêté et envoyé en prison avec les malfaiteurs ; il lui en coûta beaucoup d'argent, et il fut obligé de donner caution. Le doyen se vengea sur M. Hartley-Hutchinson, le juge de paix, qui avoit signé l'ordre d'emprisonnement, par deux ou trois satires mordantes (1), et composa les vers qui commencent par

> Better we all were in our graves,
> Than live in slavery to slaves.

« Ne vaudroit-il pas mieux être tous dans nos tombeaux, que de vivre esclaves d'esclaves (2)? »

Faulkner s'attendoit à ce que Horte l'in-

---

(1) *Justification du libelle*, et *Excuse amicale d'un certain juge de paix*. Vol. 10, pag. 559 et 560.

(2) Il paroît que, dans un temps, le sentiment exprimé dans ces vers occupoit beaucoup Swift. On le trouve avec une ou deux variantes, sur plusieurs mémentos du doyen, vol. 10, pag. 568.

demniseroit, au moins en partie ; mais l'évêque lui déclara « que dans ces sortes d'affaires, le libraire étoit un *aventurier*, et devoit seul courir les chances du gain et de la perte. » Cette réponse évasive valut à l'évêque une lettre sévère de Swift, qui, à ce qu'on présume, procura au libraire une réponse plus satisfaisante (1).

En 1733, le doyen suivit attentivement certaines mesures discutées dans le parlement d'Irlande, et qui lui paroissoient subversives des droits du clergé. On avoit proposé à la chambre des communes un bill pour l'encouragement des manufactures de toile. Une des clauses attaquoit la dîme sur le chanvre et le lin. Le doyen, de concert avec Grattan, Jackson, et d'autres ecclésiastiques, présenta au nom

(1) Dans une lettre à Shéridan, le doyen dit : « Je lui ai écrit (à l'évêque Horte) dernièrement, sur l'impression du *Quadrille*, qui a ruiné à moitié Faulkner. Contre sa nature il promet de faire quelque chose, mais il y ajoute une exception qui, je crois, détruira le tout. »

du clergé d'Irlande, une pétition, par laquelle ils demandoient que leurs avocats fussent entendus. Swift publia un traité qu'il adressa à tous les membres de la chambre des communes. Il paroît qu'en conséquence de cette opposition le bill fut retiré; mais le clergé se vit menacé de nouvelles vexations.

En 1734, on refusa généralement de payer la dîme des pâturages. La chambre des communes intervint dans cette affaire, et se prononça contre les réclamans de manière à intimider le clergé et les cours de justice. Le clergé n'osoit intenter des procès, les cours de justice n'osoient recevoir ses demandes. Le doyen et ses confrères virent dans la conduite de la chambre des communes partialité et oppression. Il y avoit un si grand nombre de membres intéressés à ces réclamations qu'ils étoient juges dans leur propre cause. L'oppression résultoit dans l'opinion de Swift de ce que la dîme sur les pâturages étoit tout aussi clairement comprise dans l'acte de Henri VIII que celle du blé et du foin. Plu-

sieurs autres cas survenus vers ce temps-là indiquoient une disposition générale, de la part des grands propriétaires, de disputer les droits de l'église. Un exemple cruel, et peut-être exagéré, fut celui du révérend Roger Throp, qui ne voulut pas abandonner les droits de son bénéfice au collateur, le colonel Waller; il eut tant de procès à essuyer, tant d'attaques à repousser, qu'il perdit courage, tomba malade, et mourut de chagrin. Robert Throp, son frère, présenta au parlement une pétition dans laquelle il demandoit à la chambre la permission de poursuivre le colonel devant les cours de justice, et de l'arrêter quoiqu'il fût membre du parlement. Vers le mois de novembre 1735, tandis que l'on s'occupoit de cette pétition, Swift envoya aux journaux un exposé de l'affaire de M. Throp, qui inquiéta tellement le colonel Waller, qu'il publia un avertissement par lequel il offroit une récompense à celui qui découvriroit l'auteur (1). Quand on fit le rapport

(1) Le 8 novembre 1735, mistress Whiteway

de la pétition, elle fut rejetée à l'unanimité.

écrit au doyen : « M. Waller a fait publier un avertissement, par lequel il offre dix guinées de récompense à celui qui découvrira l'auteur d'un paragraphe intitulé : *Le cas de M. Throp.* Je ne sais si vous avez entendu parler de cette affaire avant votre départ, mais on dit qu'il y aura une motion y relative à la chambre des communes, la semaine prochaine, ou celle d'après. Je vous engage à ne pas laisser vos papiers et vos lettres sur la table comme vous faisiez au doyenné, car femmes, petits garçons et petites filles voudront les voir. »

Le doyen répond à cet avis : « Quant à l'avertissement de Waller, si j'étois à Dublin, je lui ferois connoître l'auteur, pour ses dix guinées; et je voudrois que vous lui fissiez savoir, par une main inconnue, ce que je vous dis; car j'ai besoin de cet argent pour réparer ce qui manque ici. » V. 19, pag. 135, 441.

Il seroit intéressant de découvrir le paragraphe du doyen qui donna lieu à l'avertissement, et qui, d'après la date, doit être distinct du pamphlet in-8 sur le même sujet, intitulé : *Tyrannie laïque*, ou *le Clergé opprimé par les imposteurs.* Dublin, 1739.

Swift, d'après toutes ces circonstances, considéra la chambre des communes d'Irlande comme un ennemi décidé de l'église, et qui avoit formé une ligue pour opprimer le clergé. Il exhala son indignation dans plusieurs satires, et surtout dans le dernier poëme de quelque étendue et de quelque importance qu'il ait composé, intitulé *le Club de la Légion.*

Il avançoit en âge, et il avoit des attaques sérieuses et presque continuelles de son infirmité fatale. Néanmoins *le Club de la Légion* est une des satires les plus vigoureuses et des plus mordantes qu'il ait composées. Il paroît presque impossible que le poëte soutienne l'énergie de son début; et cependant quand la satire devient personnelle, à chaque vers *l'aiguillon* se fait sentir. Les personnages principaux qu'il attaque sont sir Thomas Prendergast, le colonel Waller, et les autres membres que le doyen regardoit comme les plus ardens ennemis des droits du clergé. Il n'oublia pas ses anciens adversaires, Richard Tighe et Richard Bet-

tesworth. A peine le poëme avoit paru, qu'il y en eut des contrefaçons, dans lesquelles figuroient beaucoup d'autres individus. On menaça de faire des poursuites, mais on n'en fit aucune (1).

Vers ce temps-là, le primat Boulter proposa de régler le *change* de l'Irlande, et de diminuer la valeur de la monnoie d'or, comme le moyen le plus prompt d'augmenter celle d'argent, dont le besoin se faisoit sentir. Le doyen se déclara contre la mesure. Il n'aimoit point le primat; et cet éloignement ne s'étoit pas affoibli par la confiance dont le prélat jouissoit auprès de Walpole. Il étoit, dans le fait, premier ministre d'Irlande, et le correspondant confidentiel de Walpole sur tout ce qui concernoit ce royaume; Swift ne l'avoit pas épargné en plusieurs occasions. Mais, lors de la mesure pour diminuer la valeur de la monnoie d'or, les écrits du doyen produisirent une fermentation presqu'égale

(1) Lettre de Swift à Shéridan, vol. 19, p. 154.

à celle du temps de Wood, quoiqu'elle s'apaisât plus promptement, et que le projet réussît. Swift alla au Tholsel (la bourse de Dublin) (1), fit distribuer des chansons parmi le peuple; et, quand on lut la proclamation dans les rues de Dublin, il fit mettre un drapeau noir sur la flèche de la cathédrale, et sonner le carillon des morts. Le bas peuple manifesta des dispositions telles contre le primat, que l'on jugea prudent de placer une garde dans sa maison. A la fête du lord maire, l'archevêque accusa publiquement Swift d'avoir excité le peuple contre lui. — Moi les exciter! repartit Swift, qui connoissoit son ascendant sur le peuple, si j'avois seulement levé le doigt, ils vous auroient mis en pièces. Ce-

(1) Lettre de mistress Whiteway à Shéridan. Le doyen, lui dit-elle, est allé ce matin (24 avril 1726) à la bourse comme négociant pour signer une pétition au gouvernement contre la diminution de la valeur de la monnoie d'or. Il a fait un long discours qui le fera passer pour jacobite. Volume 19, pag. 28.

pendant la mesure contre laquelle Swift s'étoit prononcé fut trouvée avantageuse, et les clameurs cessèrent.

Ici se termine le rôle que Swift joua dans les affaires publiques, auxquelles il avoit pris cette part active qui l'exposa souvent à des dangers, depuis l'année 1708 jusqu'en 1736, excepté pendant les premières années du règne de George Ier. Cependant, dans toutes les occasions, il énonça et maintint ses principes, auxquels il tenoit si opiniâtrément qu'il ne voulut accepter les *franchises* de la cité de Cork qu'à la condition expresse qu'on mentionneroit dans les lettres de franchise et sur la boîte d'argent qui les contenoit, que la corporation récompensoit ainsi ses principes politiques et patriotiques (1).

L'évêque Rundle a rapporté avec une satisfaction indécente dans un homme qui s'étoit dit l'ami de Swift, que, lors même que

---

(1) Voyez la lettre au maire et à la corporation de Cork, 15 août 1737. Vol. 19, pag. 183.

ses facultés morales étoient affoiblies, il avoit conservé ses haines politiques (1).

---

(1) Le doyen disoit qu'il étoit l'homme le plus pauvre d'Irlande qui fût servi en vaisselle plate, et le plus riche qui n'eût point de carrosse. On trouve au musée de Londres la lettre de l'évêque Rundle, dans laquelle il rend compte de la circonstance qui engagea Swift à prendre un équipage. — « Aussitôt que le doyen Swift apprit que lord Oxford n'étoit plus ministre, il s'éveilla, comme par l'effet d'un éclair, du songe de sa vie passée, et s'écria : J'ai fait vœu d'avoir un équipage quand cet homme perdroit ses places; et, puisque j'ai le bonheur de voir ce jour que je n'espérois plus voir arriver, je prouverai que je suis sincère; et il envoya chercher un carrossier. L'ouvrier vint; il avoit un carrosse tout prêt, qu'il envoya au doyenné. Les chevaux furent achetés; et le doyen monta en carrosse, soutenu par deux vieilles femmes, et son flatteur habituel pour l'amuser avec la seule musique qui plaise à l'oreille d'un vieillard. La partie étoit carrée; et avec bien de la peine on parvint à faire faire à sa décrépite révérence deux fois le tour de la grande place, en lui prodiguant des éloges dégoûtans. Mais le paquebot suivant apporte la nouvelle (ces journaux sont si men-

En 1742, sur la nouvelle de la disgrâce du comte d'Oxford (sir Robert Walpole), Swift prit un équipage. Il ne faut pas oublier que Bolingbroke et Pulteney nourrissoient son aversion pour Walpole, en lui envoyant régulièrement les épigrammes, les satires et les plaisanteries de chaque jour.

Mais, quoique le doyen eût dès ce temps-là cessé de prendre aucun intérêt à la politique actuelle, son esprit, comme cela

---

teurs!) que le parti de lord Oxford l'a emporté; Swift s'enfonce dans le coin du carrosse, la bouche béante. On le porte dans sa chambre, on le met dans son grand fauteuil; et il refuse obstinément de remonter dans ce carrosse perfide, jusqu'à ce que l'on ait pendu quelques journalistes pour lui avoir fait croire que lord Oxford avoit perdu son ascendant, etc., etc.» Cette lettre indécente, datée le 20 mars 1742, est signée *Thomas*, évêque de Derry.

L'évêque n'est pas exact quand il dit que Swift mit bas son équipage. Il résulte du rapport de Wilson (Vol. 19, pag 335) qu'au mois de juillet 1742, Swift avoit un équipage.

arrive à son âge, se reporta aux temps où il avoit joué un rôle principal, et il songea, en 1737, à publier l'*Histoire de la paix d'Utrecht*, qu'il avoit écrite en 1714. Le manuscrit qu'il intitula *les quatre dernières Années du règne de la reine Anne*, fut remis par lui au docteur King, d'Oxford, pour le faire imprimer à Londres. Son intention de publier cet ouvrage fut connue du comte d'Oxford, fils du célèbre Harley, et de Lewis, qui avoit été sous-secrétaire d'état pendant les dernières années du règne de la reine Anne. Quelques autres personnes craignirent que le doyen, dans son état de santé au physique et au moral, ne fût plus capable de la tâche délicate de corriger un ouvrage dans lequel le caractère de Harley et de tous ceux qui avoient fait partie de son administration étoit nécessairement compromis. M. Lewis demanda avec instance au nom de tous la permission de voir le manuscrit avant qu'il fût envoyé à l'imprimeur. Le doyen hésita, et ne se rendit qu'avec répugnance (1).

(1) Le doyen avoit étiqueté un papier contenant

Lord Oxford et quelques-uns de ses affidés lurent ensemble le manuscrit. M. Lewis écrivit, en leur nom, qu'ils apercevoient quelques inconvéniens à ce que l'*Histoire* parût telle qu'elle étoit dans l'original. Plusieurs de leurs observations portoient sur ce que l'on peut appeler les *speciosa miracula*, les mensonges spécieux du doyen, tels que ses doutes sur le courage de Marlborough, et l'insinuation que le prince Eugène avoit conseillé l'assassinat de Harley. Mais ils s'appuyoient principalement sur la manière dont le doyen avoit tracé les ca-

---

trois de ses satires : « *Excellente satire, en vers et en prose*, reçue le premier novembre 1738. » Ces vers sont 1° une ode burlesque sur le jour anniversaire de la naissance, en 1733, par Pulteney ou Bolingbroke, sous le nom de Colley Buys, écuyer. — 2° Quelques vers sur de la monnoie envoyée hors d'Angleterre sans les mots *Dei gratiâ* dans la légende. Ces deux morceaux ont été imprimés; la pièce en prose n'est pas connue : *Le roi et la reine, se promenant dans les jardins*, tel en étoit le titre.

ractères des meneurs wighs, et ils disoient que, si le manuscrit étoit imprimé tel qu'il étoit, rien ne pouvoit mettre l'imprimeur et le libraire à l'abri d'une punition sévère. Lewis conjuroit donc le doyen, au nom de sa propre réputation et de celle des amis que cette histoire étoit destinée à honorer, enfin au nom de sa liberté personnelle et de sa tranquillité, de ne rien publier qu'après avoir fait les changemens indiqués. Swift se rendit à l'opinion si heureusement exprimée par Lewis, que l'époque dont il traitoit étoit trop éloignée pour un pamphlet et trop récente pour une histoire. On ne sait pas ce que devint le manuscrit original, mais cette histoire fut publiée en 1738 par un éditeur qui ne se fit point connoître, et qui déclara la donner comme une curiosité littéraire; la préface est écrite dans les principes des whigs les plus violens. Le doyen en avoit sans doute l'obligation à son éditeur, lui qui avoit supprimé l'ouvrage à la demande, disons mieux, à la prière de ses amis torys. Le public reçut froidement cette histoire d'évènemens déjà ou-

bliés. Il en parut une traduction française en 1765.

Ce fut, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, par l'entremise du docteur King, que Swift fit imprimer les vers qu'il avoit composés sur sa mort. Il paroît qu'il vouloit aussi faire imprimer ses *Instructions aux domestiques*, ouvrage auquel il avoit mis beaucoup de soin, et pour lequel il recueilloit sans cesse des observations : il n'en existe cependant qu'un fragment. Swift étoit bon maître, mais très-sévère, et sa manière de conduire ses domestiques n'eût peut-être réussi à aucun autre. Il exerçoit une autorité despotique et capricieuse sur ses gens, et observoit avec la même attention les domestiques des autres. Un jour il dit à lord Orrery que le domestique qui l'avoit servi à table avoit fait quinze fautes de service pendant le dîner. Sa manière de réprimander étoit plutôt bizarre que dure. Un jour, un domestique qui servoit à table lui déplut : il y avoit du pain du pays de Galles, que l'on appelle en Irlande

sloak ; mistres Whiteway l'aimoit beaucoup. Le doyen en goûta, et ne le trouva pas de son goût. Il ne dit rien, attendit que le domestique eût manqué à quelque chose dans son service, et lui dit avec humeur : — Vous êtes pire que du sloak.

Quelquefois il se mêloit aux divertissemens de ses domestiques. Sa femme de charge ayant, suivant l'usage, invité ses voisins à dîner, le jour de l'anniversaire de la naissance du doyen, il lui demanda aux dépens de qui étoit traité tout ce monde, et sur la réponse que c'étoit lui-même qui avoit fondé la fête, il prit place avec la compagnie, partagea sa joie, et fut de la meilleure humeur du monde.

Un autre jour, il lui prit fantaisie de célébrer avec quelques amis des saturnales classiques au doyenné. Ils firent mettre leurs domestiques à table et les servirent. Le maître d'hôtel, qui représentoit le doyen, joua son rôle à s'y méprendre. Il dit à Swift d'aller chercher à la cave d'un certain vin, affecta de ne pas le trouver très-bon, et

lui dit d'en aller chercher un autre. Le doyen obéit sans répliquer, apporta une bouteille, et la transvasa dans la carafe; mais le maître d'hôtel continua à exprimer son mécontentement avec le ton de son maître, et lui dit qu'apparemment il réservoit pour lui certaines bouteilles. On remarqua que le doyen ne goûta pas trop la plaisanterie, mais il la laissa continuer tant qu'elle amusa la société. Quand les tables furent desservies, la scène changea; on servit un dîner aux maîtres, et les mêmes domestiques qui avoient pris part aux saturnales firent leur service de la manière la plus régulière et la plus respectueuse. Ces anecdotes prouvent que Swift s'attachoit à observer attentivement cette classe de la société, et elles expliquent comment il connoissoit si bien leurs habitudes et leur caractère. Il n'existe qu'un fragment des *Instructions aux domestiques :* le doyen vouloit en faire un ouvrage complet; la maladie vint interrompre ses travaux. L'ouvrage ne fut imprimé qu'après sa mort.

Je reviens à la vie privée de Swift, après

l'année 1732. Les incidens en sont peu variés et tristes. Sa correspondance avec Pope, Bolingbroke, Gay, et la duchesse de Queensberry, l'aimable et spirituelle patrone de Gay, avoit entretenu pendant un temps ses relations avec l'Angleterre. En 1732, Bolingbroke négocia un échange du doyenné avec un bénéficier du comté de Berks, mais il étoit trop tard. Après vingt années d'habitudes, un sacrifice de revenu et de dignité, qui dans tous les temps eût été pénible, étoit devenu impossible. Swift devoit finir ses jours dans le pays où il étoit né, et non dans celui de son choix. Quoiqu'il eût conservé toute son aversion pour l'Irlande, son désir de venir habiter l'Angleterre avoit dû s'affoiblir par degrés : *tous les liens qui l'y appeloient s'étoient relâchés* (1). Le reste de sa vie devoit s'écouler en tristes souvenirs du passé, sans espérances de l'avenir.

---

(1) Tie after tie was loosened
From his heart.

La mort subite du bon et sensible Gay fut le premier coup qui dût lui faire faire ces sombres réflexions. Ce fut une lettre de Pope qui lui annonça ce fatal événement; Swift la reçut le 15 décembre 1732, et ne la lut que le 20. Il avoit mis de sa main sur l'enveloppe : *Reçue le* 15 *décembre, lue le* 20 *seulement, par un pressentiment qu'elle m'annonçoit quelque malheur.* La mort d'Arbuthnot suivit en 1734, et Swift écrit à Pope sur la perte de leurs amis communs : « La mort de M. Gay et du docteur ont été des coups terribles pour moi. Quoique je ne dusse pas les revoir, il eût été consolant pour moi de savoir qu'ils existoient. C'étoit de l'argent placé à la banque, dont je recevois un intérêt annuel, comme j'en reçois un de vous et de mylord Bolingbroke. » Lady Masham, la *cheville-ouvrière* du dernier ministère de la reine Anne et l'amie constante de Swift, mourut vers ce temps-là, et lord Péterborough la suivit de près. Il lui restoit encore Bolingbroke et Pope; mais le premier, voyant toutes ses espérances s'évanouir, se retira de dégoût en

France (1734) ; et l'état de santé précaire de Pope et du doyen rendit plus rare la correspondance du poëte de Twickenham et du patriote d'Irlande. Mais mistress Pilkington a ajouté à tous ses mensonges celui de prétendre qu'il y avoit eu du refroidissement entre les deux illustres amis. Lord Orrery, qui étoit à portée de le voir par lui-même, a dit et a prouvé que jusqu'au dernier moment leur amitié a toujours été la même. Sur l'exemplaire de la *Dunciade* que Pope avoit envoyé à Swift, celui-ci avoit écrit de sa main *autoris amicissimi donum*, et cependant mistress Pilkington n'a pas craint de publier que Swift n'avoit pas été sensible à l'envoi du poëme.

L'âge augmentoit la foiblesse du doyen avec les accès de sa surdité et de sa maladie morale. Dans ses momens lucides, son jugement et son esprit étoient les mêmes que dans les belles années de sa vie ; mais sa mémoire l'abandonnoit, et son caractère naturellement irrascible ne résistoit pas à la moindre provocation. Ces symptômes étoient les précurseurs du désordre

de ses facultés, dont il redoutoit depuis long-temps l'approche. Le docteur Young rapporte que dès 1717, se promenant avec Swift dans les environs de Dublin, le doyen s'arrêta soudainement. « Nous continuâmes de marcher, dit l'auteur des *Nuits*, mais voyant qu'il ne nous suivoit pas, je retournai à lui, et le trouvai immobile comme une statue, regardant fixement un très-bel orme dont les branches supérieures étoient desséchées. Il me les montra en disant : *Je serai comme cet arbre : je périrai par le haut.* « Orrery dit aussi que, quand le doyen parloit de Somers, de Marlborough et d'autres hommes célèbres du temps, qui avoient perdu l'usage de la raison, ce n'étoit jamais sans un pressentiment sinistre de sa destinée. C'est à ce pressentiment qu'il faut attribuer sa réponse à un ami qui, en parlant d'un homme de sa connoissance, dit : C'est un beau vieillard. Quoi ! dit le doyen avec véhémence, en êtes-vous encore à apprendre qu'il n'y a point de beau vieillard ? Si l'homme dont vous parlez avoit eu des qualités de corps

ou d'esprit qui valussent quelque chose, il y a long-temps qu'elles l'auroient tué. »

Il est bien inutile de rechercher si ce fut ce funeste pressentiment, de plus en plus effrayant, qui engagea Swift à disposer de sa fortune ; si l'idée de fonder un hôpital de fous lui vint après avoir lu une lettre de sir Thomas Founes sur ce sujet (1) ; ou bien si, comme il le dit :

> He gave the little wealth he had,
> To build a house for fools or mad,
> To show by one satyric touch,
> No nation wanted it so much (2).

« Il légua le peu de fortune qu'il avoit pour bâtir une maison pour les insensés et les fous, afin de prouver par un trait de satire qu'aucune nation n'en avoit autant besoin que la sienne (3). »

---

(1) Ces vers sont datés du 9 septembre 1732, vol. 18, pag. 108.

(2) Vers sur sa mort. Vol. 14, pag. 345.

(3) Montesquieu, dans les *Lettres Persanes*,

Quand il forma cette résolution, son intention étoit de doter l'hôpital d'une terre de la valeur de 300 livres sterling de revenu ; mais n'ayant pu réussir à faire une acquisition de cette nature, après plusieurs avertissemens dans les journaux (1), il laissa sa fortune comme hypothèque, enjoignant à ses exécuteurs testamentaires de l'employer en acquisition de terres. En 1735, Swift présenta un mémoire à la corporation de Dublin, pour demander que l'on assignât pour sa fondation un terrain situé à Oxmantown-Green : sa demande fut sur-le-champ accordée. En 1737, un bill pour empêcher le transfert de propriétés terri-

---

fait dire à Usbeck, que les Français ont à Paris un hôpital, qu'ils nomment les Petites-Maisons, et où ils tiennent quelques fous, afin de faire croire que le reste de la nation ne l'est pas.

(*Note de l'éd.*)

(1) Voyez l'avertissement, vol. 19, pag. 230, et sa correspondance avec M. Gerrard. Ibid., page 231.

toriales à l'église ou aux établissemens publics de charité fut présenté au parlement. Le doyen adressa à la chambre des pairs une pétition, pour être excepté, dans le cas où le bill passeroit en loi. Il exposa qu'ayant depuis long-temps disposé de sa fortune pour des établissemens de charité utiles au royaume, il seroit obligé d'en disposer hors d'Irlande pour le même objet. Le bill de *main-morte* ne passa point, et l'exception sollicitée devint inutile. D'après ce fait, souvent répété dans cette affaire, que le doyen avoit disposé depuis long temps de sa fortune pour la fondation qu'il avoit en vue, il paroît que son testament, en date du 3 mai 1740, n'étoit pas la première disposition qu'il eût faite de ses propriétés. La somme qui revint à l'hôpital s'éleva à plus de 10,000 livres sterling, fruit des économies de Swift dans l'espace d'environ trente ans. Depuis quelques années, mistress Whiteway, parente de Swift, avoit la conduite de sa maison (1). Elle étoit fille d'Adam Swift, oncle

(1) Hawkesworth a, par erreur ou par mé-

doyen, et le seul parent auquel il eût jamais montré de l'attachement; distinction que l'on a attribuée à ce qu'elle ne portoit pas le nom de la famille. C'étoit une petitesse d'esprit chez Swift, que sa rancune de l'éducation économique que lui avoit donnée son oncle Godwin. Toute sa correspondance offre des preuves de son éloignement pour sa famille : seulement, il fait quelquefois une exception bien froide, en faveur de M. Deane Swift (1), petit-fils

---

chanceté, représenté mistress Whiteway comme la femme de charge du doyen. Mistress Whiteway étoit une femme de talens, très-bien élevée, et qui avoit de la fortune. M. Théophile Swift reçut d'elle par héritage une terre considérable dans le comté de Limerick. Mistress Whiteway avoit été mariée deux fois; et la première au révérend Théophile Harrison, doyen de Clenmacnoise. Une fille qu'elle avoit eue de ce mariage avoit épousé M. Deane Swift, père de M. Théophile, auquel mes lecteurs et moi nous avons tant d'obligations.

(1) Par une coïncidence singulière, il portoit le nom de famille de l'auteur et le titre par lequel on le distinguoit universellement, *Dean Swift*. (*Dean*

de son oncle Godwin, et représentant de son ancêtre favori, Thomas, le loyal vicaire de Goodrich. L'éloignement du doyen pour sa famille nuisit même à ce jeune homme, pour lequel il ne s'intéressa pas comme il auroit pu le faire. M. Deane Swift aimoit tendrement son illustre parent, et vengea sa mémoire des attaques de lord Orrery. L'anecdote suivante fera voir ce qu'il devoit au patronage du doyen.

Sir Robert Walpole offrit à M. Deane Swift de lui faire avoir un bénéfice, s'il vouloit prendre les ordres. M. Deane Swift devoit alors une somme assez considérable au doyen; cette considération, jointe à l'attachement et au respect qu'il avoit pour lui, le déterminèrent à le consulter sur les

---

se prononce comme *Dean*, doyen). Mais le nom de baptême de M. Deane Swift venoit de la grand'mère, miss Deane, fille et héritière de l'amiral Deane, qui servit le parlement avec éclat pendant les guerres civiles; ce qui, d'après le traitement que le grand-père du doyen avoit éprouvé des troupes du parlement, ne devoit pas lui rendre ce nom bien cher.

offres que lui faisoit Walpole. Swift (1),

(1) Il est à propos de donner cette anecdote remarquable dans les propres termes du fils et du représentant de M. Deane Swift.

« Mon père, ayant une fortune aisée, n'avoit point de profession. Il avoit fait d'excellentes études, mais avoit une très-mauvaise écriture. C'étoit un des meilleurs hellénistes de son temps, et toutes les langues orientales lui étoient familières. Ses mœurs étoient pures, et par un amour héréditaire de la religion il avoit fait de la théologie une étude particulière. Il avoit pris le degré de maître-ès-arts à Oxford, et, en tout point, il étoit propre à faire un excellent ecclésiastique. Walpole le connoissoit, et un jour l'envoya chercher. Mon père se rendit chez le ministre, qui lui demanda s'il avoit l'intention d'entrer dans les ordres. Mon père avoit alors vingt-sept ans : il répondit qu'il n'y songeoit pas;—Walpole lui dit d'y penser et qu'il lui feroit avoir un bénéfice; il alla même jusqu'à lui dire qu'avec le temps il le feroit nommer à un évêché. Swift eut bientôt connoissance de ce qui s'étoit passé, et fit venir mon père, à qui il demanda ce qui en étoit. Swift s'aperçut tout de suite que Walpole vouloit placer mon père au dessus de lui, et que, si Swift ne pouvoit pas se faire lui-même évêque, il n'y avoit pas d'empêchement à ce que quelqu'un de son nom le devînt

indigné de l'idée que son parent pourroit recevoir une faveur de Walpole, insista pour qu'il rejetât les offres du ministre, mais ne prit aucune mesure pour l'indemniser du tort qui en résulta pour la fortune de M. Deane Swift. On ne peut donner aucune explication de cette extrême violence et de cette injustice qu'en l'attribuant à l'état d'infirmité dans lequel

---

Swift fit des représentations très-fortes à mon père, qui ne vouloit pas sacrifier l'avenir qui lui étoit offert. Mais Swift étoit absolu dans toutes les occasions; il falloit obéir à tout ce qu'il disoit ou ordonnoit. Outre le respect que mon père avoit pour lui, qui alloit presque à l'idolâtrie, il lui devoit deux mille cinq cents livres sterling, avec hypothèque sur ses terres; ce qui étoit alors une somme immense. Le doyen ne s'engagea pas positivement à remettre la dette, mais signifia dans les termes les plus véhémens que, s'il ne renonçoit pas à prendre les ordres, il ne trouveroit jamais en lui qu'un ennemi; tandis que s'il y renonçoit, il (le doyen) seroit toujours son ami, et pourvoiroit à son sort *dans l'état*. Mon père céda, et ne fut point évêque.

étoit Swift : la colère et les préventions commençoient déjà à obscurcir ce jugement et ce sens exquis qui devoient enfin s'éclipser tout-à-fait. Mais Swift fut toujours bienveillant pour mistress Whiteway et lui montra toujours de l'estime ; il étoit enfin reconnoissant des soins continuels qu'elle donnoit à ses affaires domestiques et à son ménage.

Les assiduités de lord Orrery pendant les dernières années de la vie de Swift n'étoient pas désintéressées. Le caractère de ce noble auteur est maintenant assez connu. Hautain, froid, peu aimable dans la vie privée, il savoit se plier, s'abaisser, quand il le falloit, pour obtenir la réputation qu'il ambitionnoit par dessus tout, celle d'un homme de génie : et Berkeley a très-heureusement remarqué que sa seigneurie l'auroit méritée, s'il avoit su s'y prendre. Lord Orrery voyoit dans l'intérêt qu'il parviendroit à inspirer au doyen un moyen qui pouvoit lui faire atteindre une célébrité littéraire, grand objet de son ambition. Il lui adressoit des vers, dans lesquels

on ne trouve pas l'imagination et le talent de Delany ; et oublioit quelquefois sa dignité jusqu'à imiter les bagatelles facétieuses de Shéridan, sans avoir son *humour* et sa facilité. Ces sacrifices avoient un but; et dans ses fameuses remarques sur le caractère et les écrits de Swift, le noble auteur semble avoir cherché à se dédommager de l'hommage qu'il s'étoit résigné à rendre à Swift pendant sa vie, et de la froideur avec laquelle il en avoit, dit-on, été quelquefois reçu. L'ouvrage décèle incontestablement quelque talent, et nous y trouvons beaucoup de détails sur Swift qui eussent été perdus. Mais la sévérité avec laquelle les foibles du doyen sont censurés par le noble auteur forme un contraste singulier avec l'amitié partiale que lord Orrery affecta pendant la vie de son ami ; cette sévérité dégénère en inexactitude ou en exagération, au-delà des bornes qu'un ennemi déclaré mais généreux se seroit prescrites. C'est une bien pauvre excuse pour Orrery, que celle de dire qu'il n'a connu Swift que dans le déclin

de sa vie, lorsqu'il perdoit les amis qui la lui faisoient supporter, lorsque ses infirmités irritoient son caractère, et qu'on reconnoissoit l'affoiblissement graduel de ses facultés intellectuelles.

Un ami sincère et désintéressé étoit le bon, le léger, l'ingénieux Shéridan. Mais le doyen étoit en quelque sorte privé de la société de cet excellent et aimable ami. Shéridan avoit été obligé de quitter Dublin en 1734, pour aller se mettre à la tête de l'école de Cavan, avec une fortune bien diminuée, mais une gaîté que ses malheurs n'avoient pas altérée. Son fils a rapporté une circonstance touchante qui eut lieu lorsque son père étoit sur le point de quitter Dublin. Le doyen vint chez lui, par hasard, au moment où les tapissiers décrochoient les tableaux et les autres meubles du parloir, — de ce parloir où il avoit, pendant tant d'années, passé des momens si heureux. A cette vue Swift fondit en larmes et entra dans un cabinet, où il resta plus d'un quart d'heure avant de pouvoir se remettre.

Quand on réfléchit qu'il avoit alors près de soixante et dix ans, âge où le cœur, généralement endurci par les contrariétés de la vie, est mort aux douces affections, on repousse avec une satisfaction véritable la calomnie qui accusa cet homme célèbre d'avoir manqué de sensibilité. Il est, je crois, bien peu d'exemples de personnes arrivées à l'âge de Swift qui aient éprouvé dans une circonstance semblable l'émotion qu'il éprouva (1).

Le doyen alla voir son ami dans sa nouvelle résidence. Ils reprirent leur ancien amusement des énigmes et des vers anglo-latins; mais le charme étoit perdu. Swift étoit devenu sombre, et s'irritoit à la moindre contradiction; il reçut avec dédain les politesses des bourgeois de Cavan, qui étoient venus en corps au devant de lui, et leur donna un misérable dîner à l'auberge. Dans plusieurs occasions, on put apercevoir les symptômes d'une irritabilité

(1) *Vie de Swift* par Shéridan.

qui ne pouvoit plus supporter des représentations, même assaisonnées de cet esprit qui, autrefois, trouvoit toujours grâce auprès de lui. Après deux années de résidence à Cavan, le docteur Shéridan fut obligé de quitter son école; ses espérances ne s'étoient point réalisées; et, sa fortune se trouvant encore plus embarrassée qu'auparavant, il revint à Dublin. Il logea quelque temps au doyenné; mais Swift n'étoit plus en état de donner ou de recevoir des consolations, ni même de ménager la sensibilité d'un ami qui lui avoit été si long-temps attaché. Il est pénible d'avoir à dire qu'ils se séparèrent brouillés, et que Shéridan mourut peu de temps après, sans qu'il y eût une réconciliation (1).

(1) M. Shéridan accuse mistress Whiteway d'avoir envenimé la querelle. M. Théophile Swift a nié cette accusation, et a rapporté plusieurs anecdotes qui prouvent, au contraire, que mistress Whiteway a souvent interposé sa médiation entre le doyen et le docteur Shéridan, comme le ton de leur correspondance semble l'indiquer. Il est fort inutile d'entrer dans aucune discussion à cet égard.

La situation malheureuse et isolée du doyen l'exposoit à être trompé et insulté. Un certain François Wilson, prébendier de sa cathédrale, qui logeoit au doyenné, et que Swift avoit nommé un de ses exécuteurs testamentaires, forma, dit-on, le plan de profiter de son état, pour se faire nommer sous-doyen de Saint-Patrick; et après avoir vainement tenté de l'enivrer, il chercha à l'intimider et employa la violence. Wilson essaya de se justifier par un *affidavit*, dans lequel il attribuoit la violence qui avoit eu lieu à un accès de frénésie du doyen. Mais on ne le crut point; il s'étoit rendu coupable de bassesses lorsqu'il habitoit le doyenné. Il lui fut défendu d'y retourner; et il mourut peu de temps après.

Mistress Whiteway étoit le principal gardien du doyen contre des hôtes de l'espèce de Wilson. Elle eut un jour une altercation avec lui au sujet de quelques personnes qu'elle connoissoit pour des êtres vils, et qui cherchoient à exercer une influence sur Swift. Comme la dispute s'échauffoit, Mistress Whiteway se leva, et lui faisant une ré-

vérence fort sèche, lui dit : « Je vous laisse, Monsieur, à vos flatteurs et à vos sycophantes. » Elle quitta la maison de très-mauvaise humeur, résolue de n'y plus revenir. Elle tint cette résolution pendant deux jours, pendant lesquels près de douze personnes vinrent à sa porte s'informer de sa santé, *à cause du malheur* qui lui étoit survenu. Le doyen étoit allé chez tous ses amis, à qui il racontoit sérieusement avec quelle douleur il avoit vu mistress Whiteway tomber dans un accès de folie, et comment on l'avoit emportée chez elle dans un état déplorable. Quand il crut que le stratagème avoit réussi, il alla chez mistress Whiteway, lui fit une profonde révérence et s'assit. M. Deane Swift étoit présent à une entrevue ; le doyen causa avec lui environ dix minutes, sans adresser un mot à mistress Whiteway, puis se leva, la regarda affectueusement, et se tournant vers M. Deane Swift : « La moitié de cette visite, dit-il, est pour vous, Monsieur. » En prononçant le mot *la moitié*, il jeta un regard sur mistress Whiteway, la

salua, puis salua M. Deane Swift, et se retira. La paix fut faite à l'instant.

Le moment fatal approchoit rapidement. Depuis 1736, Swift ne jouissoit plus de la conversation; il ne pouvoit plus écrire, et l'entêtement qu'il mit à ne pas porter de lunettes le privoit de la lecture. — La lettre qu'on va lire, adressée à mistress Whiteway, est la dernière chose que nous ayons du célèbre Swift, encore doué de sa raison. Elle présage la terrible catastrophe qui arriva bientôt après.

« J'ai beaucoup souffert toute la nuit; je suis très-sourd aujourd'hui, et j'ai beaucoup de douleurs. Je me trouve si lourd, mes idées sont si confuses, que j'éprouve une tristesse cruelle. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne suis pas à la torture; mais je l'attends tous les jours, à toutes les heures. Donnez-moi de vos nouvelles, et de celles de votre famille. Je sais à peine ce que j'écris. Je suis sûr que je n'ai pas

long-temps à vivre ; le temps sera court, mais cruel.

» Je suis, pour le peu de jours qui me restent encore,

» Entièrement à vous,

» J. SWIFT.

» Si je ne me trompe, c'est aujourd'hui samedi 26 juillet 1740. »

Sa raison se perdit entièrement bientôt après le jour où il avoit adressé à mistress Whiteway ces expressions de son attachement pour elle, et ce tableau de la triste situation de son esprit. Il fut d'abord dans un état de folie furieuse. L'administration de sa fortune fut confiée à des curateurs, et le soin de sa personne au docteur Lyons, ecclésiastique respectable, vicaire du révérend Robert King, prébendier de Dunlavin ; Swift l'avoit nommé un de ses exécuteurs testamentaires. Il étoit fort attaché au doyen, et il veilla avec respect, reconnoissance et fidélité sur le dépôt qui étoit sous sa garde. De cet état de frénésie, aggravé par des douleurs considérables, l'illustre doyen de Saint-Patrick

tomba dans une enfance totale. Il ne parla que deux ou trois fois dans le cours de trois années. Après cette mémorable leçon laissée aux hommes fiers de leur génie, et qui dura de 1743 jusqu'au 19 octobre 1745, Dieu mit fin aux douleurs de Swift. Il mourut ce jour-là sans la moindre angoisse, et si doucement que ceux qui étoient auprès de lui s'aperçurent à peine qu'il avoit cessé de vivre. Ce fut alors que la reconnoissance des Irlandais se manifesta avec tout l'enthousiasme national. On oublia l'intervalle pendant lequel ce grand patriote étoit mort pour le monde : il fut pleuré, comme s'il avoit été enlevé au milieu de sa carrière de gloire et de services. Les jeunes gens, les vieillards entouroient sa maison pour lui payer leur dernier tribut d'amour et de douleur. On demandoit avec instances des mèches de ses cheveux; et M. Shéridan a fait aux citoyens de

Yea beg a hair of him for memory,
And dying mention it within their wills
Up to their issue
Bequathing it asa rich legacy

Dublin une heureuse application des vers de Shakspeare,

« Ils demandent comme souvenir un de ses cheveux; ils en parlent dans leurs testamens, et le lèguent comme un trésor à leurs enfans. »

Conformément à ses dernières volontés, Swift fut enterré sans pompe dans la grande aile de la cathédrale de Saint-Patrick, où une épitaphe, composée par lui, rappelle ce qu'il avoit fait pour la liberté, et sa haine de la tyrannie.

HIC DEPOSITUM EST CORPUS
JONATHAN SWIFT, S. F. P.
HUJUS ECCLESIÆ CATHEDRALIS
DECANI :
UBI SÆVA INDIGNATIO
ULTERIUS COR LACERARE NEQUIT.
ABI VIATOR,
ET IMITARE, SI POTERIS,
STRENUUM PRO VIRILI LIBERTATIS VINDICEM
OBIIT ANNO (1745),
MENSIS (OCTOBRIS) DIE (19),
ÆTATIS ANNO (78).

CONCLUSION.

Habitudes et caractère de Swift. — Sa conversation. — Ses lectures. — Les contradictions apparentes de son caractère. — Sa charité. — Son talent pour la critique. — Swift considéré comme poëte ; — comme prosateur.

Swift étoit d'une haute taille, robuste et bien fait. Il avoit les yeux bleus, le teint brun, les sourcils noirs et épais, le nez un peu aquilin, et des traits qui exprimoient toute la sévérité, la fierté et l'intrépidité de son caractère.

On ne l'avoit jamais vu rire, et son sourire étoit celui de Cassius, si heureusement exprimé par Shakspeare. Dans le fait, on pourroit lui appliquer tout ce que notre immortel poëte dit de l'ami de Brutus :

He reads much,
He is a great observer, and he looks
Quite through the deeds of men
Seldom he smiles, and smiles in such a sort,
As if he mocked himself, and scorned his spirit.
That could be moved to smile at any thing.

« Il lit beaucoup ; c'est un grand observateur, et il pénètre les motifs des actions des hommes. Rarement il sourit, ou il sourit de manière à faire penser qu'il se moque de lui-même, et fait peu de cas d'un esprit qui peut sourire à quelque chose. »

On a plusieurs portraits du doyen, plusieurs bustes et plusieurs médailles.

Dans sa jeunesse, il passoit pour un très-bel homme, et dans sa vieillesse, sa figure, quoique sévère, étoit noble et imposante. Il parloit en public avec chaleur et facilité ; son talent pour la réplique étoit si propre aux débats politiques, que les ministres de la reine Anne dûrent souvent regretter de n'avoir pu parvenir à le faire siéger au banc des évêques à la chambre

des pairs. Le gouvernement d'Irlande redoutoit son éloquence autant que sa plume.

Ses manières en société étoient faciles et affables, non sans quelque teinte d'originalité ; mais il savoit si bien se plier aux circonstances, que sa société étoit universellement recherchée. Quand l'âge et les infirmités eurent altéré la flexibilité de son esprit, et l'égalité de son caractère, on aimoit encore sa conversation. On la trouvoit intéressante non-seulement par la connoissance qu'il avoit du monde et des mœurs, mais par l'*humour* satirique dont il assaisonnoit ses observations et ses anecdotes. Ce fut, suivant Orrery, la dernière de ses facultés qu'il perdit ; mais le doyen lui-même s'aperçut qu'à mesure que sa mémoire s'affoiblissoit il répétoit trop souvent ses histoires. Sa conversation, ses saillies et ses reparties piquantes avoient été regardées comme sans égales ; mais, comme tous ceux qui sont accoutumés à dominer despotiquement la conversation, une résistance inattendue lui imposoit quelquefois silence.

Il aimoit beaucoup les jeux de mots. Un des meilleurs qui ont peut-être jamais été fait est l'application du vers de Virgile,

Mantua, væ miseræ nimium vicina Crémonæ,

à une dame qui, avec son mantelet avoit jeté par terre un violon de Crémone (1).

Le jeu de mots par lequel il consola un homme âgé qui avoit perdu ses lunettes, est plus grotesque. « S'il continue à pleuvoir toute la nuit, vous les retrouverez certainement demain matin, de bonne heure. »

Nocte pluit totâ, redeunt *spectacula* manè (2).

(Lunettes en anglais se nomment *spectacles.*)

Sa supériorité dans un genre d'esprit plus réel est constatée par plusieurs anec-

---

(1) Mantua *Mantoue* en latin, mantelet en anglais.

Mantoue, *hélas*, voisine un peu trop de *Crémone.*

Mantelet trop voisin du malheureux *Crémone.*

(2) Il pleut toute la nuit, au retour de l'aurore
Les jeux et le beau temps recommencent encore.

Il pleut toute la nuit, mais avec le matin
Vos *besicles* pourront se retrouver demain.

dotes. Un homme de distinction, dont la conduite n'étoit pas très-régulière, avoit pris pour devise, *Eques haud male notus.* Swift traduisit ainsi ces mots : *Si bien connue que l'on s'y fie peu.* Il avoit un goût particulier pour improviser des proverbes. Il se promenoit un jour dans le jardin d'un homme de sa connoissance avec quelques autres personnes, et voyant que le maître de la maison ne pensoit pas à leur offrir du fruit, Swift dit qu'un des dictons de sa grand'mère étoit,

Always pull a peach
When it is in your reach.

Si près de votre main vous avez une pêche,
De la cueillir que rien ne vous empêche.

Et à ces mots, il donna l'exemple à la société.

Une autre fois, un homme avec lequel il se promenoit à cheval tomba dans une mare —

The more dirt.
The less hurt;

Plus épaisse est la fange,
Moins cela vous démange,

lui dit Swift : l'homme se releva presque consolé de sa chute; c'étoit un grand amateur de proverbes, et il s'étonna de ne pas connoître celui dont le doyen venoit de faire une si heureuse application. Swift s'amusoit à composer des adages : son journal à Stella prouve avec quelle facilité il rimoit les moindres sujets ; et ses poésies annoncent une fécondité inépuisable.

Il tenoit extrêmement à la propreté ; cette habitude alloit jusqu'au scrupule ; il aimoit à faire de l'exercice, surtout à pied. Nos modernes *marcheurs* riroient du pari qu'il fit d'aller à Chester en marchant dix milles par jour (il y a environ deux cents milles) : il n'en est pas moins vrai que l'on croit que Swift faisoit trop d'exercice, et que sa santé en fut dérangée. Il étoit assez bon écuyer, aimoit l'exercice du cheval, et il étoit connoisseur en chevaux : il choisit ce noble animal pour en faire l'emblème du mérite moral, sous le nom de Houynhymn. Swift engageoit ses amis, et particulièrement Stella et Vanessa, à prendre de l'exercice; il leur en faisoit

presque un devoir. Il n'y a guère de lettres dans lesquelles il ne finisse par en parler comme d'une chose essentielle à sa santé, que la surdité et les étourdissemens rendoient très-précaire. Il avoit une disposition scrofuleuse, qui précipita peut-être le dérangement de son esprit. La véritable cause, cependant, fut un épanchement de sérosité sur le cerveau, comme il fut constaté à l'ouverture du corps.

Nous avons déjà parlé de ses connoissances; elles étoient suffisantes, sans être profondes. Il parloit et écrivoit le français facilement, et entendoit l'italien. Ses vers latins indiquent une connoissance assez imparfaite de la prosodie, et peu approfondie de la langue. On a sévèrement critiqué son poëme intitulé : *Rupes carberianæ.* Swift fait rarement allusion à la littérature anglaise ; il est bien évident, toutefois, qu'il avoit lu avec beaucoup d'attention les auteurs classiques dont il fait aujourd'hui partie. Les notes qu'il avoit ajoutées au *Paradis perdu*, pour l'usage de Stella, sont la preuve qu'il avoit lu *Milton* avec la plus

grande attention. Chaucer étoit un de ses auteurs favoris : j'ai vu dans ses papiers la note des sermens ou juremens qu'on trouve dans les contes de Cantorbéry (*Canterbury tales*), avec les noms des personnages qui en faisoient usage. D'après une remarque de M. Todd (1), on voit que Swift avoit lu les anciens romans de chevalerie. Mais il ne parle jamais qu'avec un grand mépris des romans et des pièces de théâtre de son temps. Il faisoit si peu de cas des compositions dramatiques en particulier, qu'il ne parle pas une seule fois des ouvrages de Shakspare, et, ce qui paraîtra encore plus étonnant, les œuvres de notre poëte immortel ne faisoient pas partie de sa bibliothèque. Après cette remarque on sera peu surpris qu'il n'eût parmi ses livres que trois auteurs dramatiques, Ben-Jonson, Wycherley et Rowe ; les exemplaires des deux derniers étoient des hommages des auteurs. L'histoire et les écrivains classiques étoient

(1) Édition de Milton par Todd.

les lectures habituelles du doyen, et du moment que ses facultés s'affoiblirent il se borna à lire Clarendon. Swift aimoit la campagne; c'est un goût commun à presque tous les hommes de génie; mais il s'y livroit plus aux occupations de la culture qu'aux amusemens des champs. A Quilca, à Gaulstown et à Market-Hill, il étoit enchanté de surveiller les laboureurs et les autres personnes employées à améliorer les propriétés de ses amis; il suivoit leurs travaux comme un régisseur zélé auroit pu le faire. Dans son journal, il parle toujours avec plaisir de ses plantations et de son canal de Laracor.

Dans aucun de ses ouvrages, excepté peut-être dans ses vers latins sur les rochers de Carberry (*Rupes carberianæ*), il ne se montre admirateur du beau ou du pittoresque en fait de paysage; mais cependant il observoit en curieux les phénomènes de la nature (1).

---

(1) Aux rochers de Carberry il se coucha sur le ventre pour voir le précipice, et probablement

L'indépendance indomptable qui étoit un trait distinctif de son caractère lui donne au premier aspect un air d'esprit para-

---

par une suite de sa maladie constitutionnelle, il éprouva un tel vertige qu'il n'osa pas se relever; ses deux domestiques furent obligés de le retirer par les pieds à une certaine distance du précipice.

Sur sa Bible, il avoit écrit en latin les observations météorologiques suivantes. — *Le 3 mai* 1698, il est tombé une grande quantité de neige depuis six heures du soir jusqu'à neuf, presque sans interruption; elle est restée sur la terre jusqu'à midi le lendemain : elle étoit attachée aux arbres. *Farnham, dans le comté de Surrey, 27 janvier* 1699.

» *Au mois de mars* 1699, il a régné une maladie sur les chevaux, non-seulement dans les îles Britanniques, mais dans presque toute l'Europe. »

Je ne sais si l'article suivant, qui parut dans le *journal de Londres*, du 2 juin 1733, est un fait, ou une plaisanterie.

« Dublin, 19 mai, samedi dernier, 12 du courant, le comte d'Orrery, le révérend docteur Swift, doyen de Saint-Patrick, et le révérend docteur Shé-

doxal. Avec une ferme croyance dans les vérités du christianisme, une constante observation de ses devoirs religieux et un

---

ridan, sont allés à cheval de Dublin à Tallow-Hill pour jouir de la vue de la campagne environnante. En gravissant un rocher, ils aperçurent une source qui tombant dans un bassin formé par la nature, se perdoit de là dans des cavités souterraines, mais ils ne purent découvrir le passage secret par lequel elle sortoit; ils en conclurent que l'eau séjournoit dans quelque réservoir placé dans les flancs de la montagne, qu'il en résulteroit infailliblement un déchirement, et que la ville de Dublin seroit inondée. Le docteur envoya chercher un seau à lait pour mesurer la quantité d'eau qui couloit par minute, et trouva qu'elle étoit de deux gallons (dix bouteilles de France); qu'ainsi il couloit par jour 2880 gallons, qui, multipliés par 365, donnent par an 1,051,200 gallons par an; en sorte que, vers le 13 novembre de la troisième année qui suivra celle-ci, la montagne éclatera; l'inondation se répandra sur tous les points de la Boyne, et mettra dans le plus grand danger la ville de Dublin. »

Dans une lettre au doyen en date du 2 juin 1733, miss Kelly fait allusion à cet article : — Votre

zèle presque fanatique dans la cause de l'église anglicane, Swift se moquoit de la discipline ecclésiastique (1), et montroit parfois dans ses écrits, dans ses discours et dans ses actions une légèreté qui l'a fait passé pour incrédule. Partisan zélé de la liberté politique, il fut toute sa vie, du parti tory. Détestant l'Irlande, il fut le premier qui osa défendre avec énergie ses

---

excursion à Tallow-Hill figure dans les journaux; mais, puisque vous avez fait cette funeste découverte, vous devriez venir vous réfugier chez nous; car, si Dublin court des risques, le doyenné n'est pas en sûreté. Vol. 18, pag. 187.

On a, sans aucun fondement, attribué à Swift beaucoup d'histoires, entre autres celle de *Dearly beloved Roger*, que nous avons déjà réfutée. (Voyez section II.)

M. Théophile Swift a lu l'histoire de *Dearly beloved Roger*, mot pour mot, dans un recueil d'anecdotes imprimé en 1550 et 1560.

(1) Je hais le carême, dit Swift dans le journal à Stella, je hais la fromentée (sorte de bouillie) et les figures renfrognées. (Vol. 3, pag. 55.)

droits et ses libertés (1). Charitable et bienfaisant, il a été accusé de parcimonie et d'avarice ; et, cependant sa bienfaisance ne connut de bornes que celles d'un revenu modéré. Le docteur Fuller, ou tout autre amateur de paradoxes, auroit trouvé dans l'histoire et dans les opinions de Swift des contrastes frappans. Le premier écrivain de son siècle ne put obtenir les honneurs universitaires ; le principal soutien des derniers ministres de la reine Anne, qui avoit

---

(1) Il n'aimoit pas l'Irlande comme résidence, non parce qu'il n'aimoit pas le caractère des Irlandais, mais parce que l'Irlande étoit soumise à une tyrannie subalterne, aussi avilissante pour ceux qui l'exerçoient que pour ceux qui l'enduroient. C'est pour cela que j'ai rejeté de cette édition une satire intitulée : *Aperçu sur les Irlandais*, par feu J. S. D. D. D. S. P. Londres 1753. Ce libelle, qui suppose aux Irlandais toute espèce de vices, et va jusqu'à les accuser de lâcheté, n'est pas sans esprit, mais c'est l'esprit de Ward, ou de Tom Brown, et non celui de Jonathan Swift, docteur en théologie, et doyen de Saint-Patrick, comme l'indiquent les initiales du titre.

fait tant d'évêques, ne put obtenir une mître pour lui; celui qui dans ses écrits avoit pris le ton amer d'un misanthrope austère, étoit un patriote, un ami dévoué, un protecteur généreux. Comme écrivain politique, il y a cela de remarquable dans son histoire, que, quoique ses imprimeurs et ses libraires aient été quatre fois arrêtés et interrogés; quoique de fortes récompenses aient été deux fois offertes pour découvrir l'auteur des ouvrages qui lui étoient généralement attribués, et dont il étoit réellement l'auteur, il n'a jamais comparu devant le tribunaux,

For not a Judas could be found,
To sell him for three hundred pound.

« Car on n'a pu trouver un Judas qui voulût le vendre pour trois cents livres sterling (1). »

---

(1) Faisant allusion à cette circonstance, Swift dit un jour que trois fois il avoit frisé la corde,

Beaucoup de ces paradoxes provenoient du caractère fier et inflexible de Swift : il recherchoit bien moins la popularité que la satisfaction de présenter son caractère sous des couleurs favorables à l'œil des véritables juges de ses démarches. Sa politesse même prenoit souvent le ton du cynisme, et sa conduite rappelle souvent son style favori d'ironie

> Which he was born to introduce,
> Refinet il first and shewed its use,

« dont, il étoit dans sa destinée de donner le modèle, qu'il perfectionna, et dont il montra toute la puissance. »

C'est encore à cette inflexible fierté de caractère qu'il faut attribuer la sévérité et la brusquerie de son abord envers ses inférieurs. Quelquefois incivil pour les per-

---

t que bien des gens croyoient qu'il pourroit amener le prétendant par la main, et le placer sur le trône.

sonnes d'un plus haut rang, il savoit faire oublier la peine qu'il avoit causée. Mistress Pilkington rapporte une anecdote dont elle fut témoin chez le comte de Burlington, qui venoit de se marier, et chez qui Swift dînoit. Le comte, voulant apparemment s'amuser, ne présenta point Swift à lady Burlington. Après dîner, le doyen dit à la comtesse : « Lady Burlington, j'ai entendu dire que vous chantiez ; chantez-moi une chanson. » Cette manière de demander une faveur parut inconvenante à lady Burlington, qui refusa positivement. « Vous chanterez, lui dit Swift, ou je saurai bien vous faire chanter. Je présume, Madame, que vous me prenez pour un de vos desservans de campagne : chantez, quand je vous le dis ! » Le comte ne fit que rire de cette liberté ; mais lady Burlington fut si piquée, qu'elle se mit à pleurer, et se retira. Quand Swift la revit : Eh ! bien, Madame, dit-il, êtes-vous aussi fière et aussi peu complaisante que lorsque je vous ai vue la dernière fois ? Lady Burlington lui répondit avec beaucoup de gaîté : « Non, monsieur le doyen,

je chanterai pour vous, si vous le voulez. » De ce moment, il conçut pour elle beaucoup d'estime.

Il étoit fort attaché à sa profession, et avoit de fortes préventions (1) contre l'état

---

(1) Son capitaine de dragons dans le poëme sur *Hamilton Bawn* tient précisément le même langage que le véritable soldat dans son *Essai sur la conversation*. « Dieu me damne! docteur, dites tout ce que vous voudrez, l'armée est l'unique école pour les gentlemen. Croyez-vous que c'est avec du grec et du latin que mylord Marlborough batte les Français? Dieu me damne! qu'est-ce qu'un savant qui se trouve en bonne compagnie? est-il autre chose qu'un âne? Je voudrois voir, Dieu me damne! un de vos savans avec ses noms et ses verbes, sa philosophie et sa trigonométrie, quelle figure il feroit à un siége, à un blocus, à une rencontre, etc., etc. Vol. 9, pag. 370.

Il y avoit cependant des occasions où le doyen envioit la prérogative militaire d'infliger des châtimens personnels. Un charretier maltraitant son cheval, le doyen fut à lui, lui donna plusieurs coups de fouet en disant : « Ah! si j'étois capitaine de cavalerie! »

Une autre fois il dit à un gentilhomme de cam-

militaire et la robe. Il est cependant très-probable qu'il eût été un officier distingué, et bien certainement il fût parvenu à quelque dignité dans la magistrature : car son talent l'auroit rendu célèbre au barreau. Il est assez présumable que sa prévention contre la profession des armes tenoit à l'opinion qu'il avoit du grand Marlborough, et de quelques autres officiers généraux, qui s'étoient prononcés ouvertement contre la paix d'Utrecht. Le refus des cours de justice de recevoir son *action* contre ceux qui refusoient la dîme des pâturages avoit beaucoup augmenté ses préventions contre la robe.

Le doyen étoit par caractère très-éco-

---

pagne avec qui il avoit une violente dispute : « Je voudrois de bien bon cœur, pour vous apprendre à être humble, que vous eussiez eu affaire avec un capitaine de dragons et non un doyen de Saint-Patrick.» Peut-être le doyen se ressouvint-il dans ces deux occasions de la promesse du roi Guillaume de lui donner une compagnie de cavalerie.

nome, mais il n'étoit point avare. Il donnoit tout ce qu'il pouvoit donner sans embarrasser ses affaires ; mais il ne pouvoit supporter l'idée qu'on lui imposât. Cette défiance nuisit d'abord à sa popularité, car le vulgaire est toujours disposé à louer un caractère équivoque, mais facile, de préférence même à un caractère libéral auquel il est forcé de reconnoître un grand mérite. La charité éclairée du doyen ambitionnoit une récompense au-dessus de la popularité. Dans ses dernières années, lorsque l'habitude d'une sévère économie avoit pris chez lui les apparences de l'avarice, sa bienfaisance fut toujours active. Etant extrêmement malade, il apprit qu'un incendie avoit ruiné M. Ellis, ébéniste, jeune homme très-laborieux et très-estimé, qui venoit de se marier. Le doyen chargea mistress Whiteway de lui faire remettre vingt livres sterling en lui recommandant de ne pas dire d'où venoit ce secours.

C'est un fait avéré, que les premières cinq cents livres sterling que Swift étoit

parvenu à épargner servirent à former un fonds destiné à faire des avances aux artisans et aux marchands industrieux. Il insistoit sur le remboursement ponctuel de ces petites sommes ; sans quoi le fonds eût été bientôt épuisé. Le docteur Johnson, que la réputation de Swift offusquoit apparemment, a présenté cette circonstance sous un point de vue défavorable. Il a prétendu que le doyen avoit l'air de faire l'homme charitable, et faisoit tout simplement l'usurier. Cependant personne ne savoit mieux que le docteur Johnson combien il est peu sage de prêter au premier venu, et de quel avantage il est de donner aux indigens l'habitude d'une économie régulière. On sait que beaucoup de familles considérables de Dublin doivent l'origine de leur prospérité au *fonds d'épargnes* du doyen : et il n'est pas douteux que l'habitude qu'il imposoit à ses débiteurs de réserver une portion de leur gain de la semaine, pour rembourser une partie des avances qui leur avoient été faites, a plus contribué à leur

fortune que ne l'eût fait le double de la somme donnée comme charité.

La bienfaisance du doyen s'élevoit au-dessus des charités ordinaires, quoiqu'il portât toujours sur lui une certaine somme en différentes monnoies pour distribuer à ceux qui lui paroissoient mériter d'être assistés. Son grand objet étoit de venir au secours des vrais nécessiteux sans s'exposer au risque d'être trompé par la fainéantise. Il écrivit plusieurs traités sur ce sujet, on les trouvera au vol. III de ses œuvres.

Il exerçoit aussi une sorte de police sur les pauvres femmes qui vendoient des fleurs, du fruit, etc., etc., dans les rues. Il leur avoit donné des sobriquets : l'une étoit *Flora*, l'autre *Cancerina*, une autre *Stampa-Nympha*, etc. On dit qu'il fut interrompu un jour dans l'exercice de sa censure usurpée par une de ces revendeuses qui fit semblant de le prendre pour Higgnis, ecclésiastique brouillon et intrigant de ce temps-là, qui cherchoit à se faire remarquer par la véhémence de sa politique en faveur du haut clergé.

Swift fut si peu flatté de la méprise, que dans la suite il évitoit de passer dans la rue où cette femme tenoit son étal. En général, cependant, il ne rencontroit ni réplique ni résistance ; et, comme il n'exerçoit son autorité que pour le bien du public, elle étoit ordinairement accompagnée de quelque don en faveur de ses sujets (1).

Toutes les actions de la vie de Swift attestent son amour pour son pays et son zèle pour les lettres ; un de ses derniers actes publics est la preuve de l'intérêt qu'il prenoit à la prospérité de

(1) On le recevoit partout avec les marques du plus profond respect. Il disoit qu'on devroit ouvrir une souscription pour l'entretenir de chapeaux, car les siens étoient usés en un instant à rendre tous les saluts qu'on lui faisoit. Il fit un jour un essai assez gai de la foi que le public avoit dans tout ce qu'il disoit. Il y avoit autour du doyenné un grand concours de peuple rassemblé pour voir une éclipse. Swift, importuné du bruit, fit annoncer par le bedeau, que par ordre du doyen de Saint-Patrick l'éclipse étoit remise. Cette annonce extraordinaire fut reçue très-sérieusement, et le peuple se dispersa.

l'université de Dublin (1). Ces sentimens étoient la base de ses liaisons : il ne favorisoit que des hommes que leur savoir ou leur patriotisme recommandoit. Si dans ses dernières années, il n'étoit plus aussi difficile dans le choix de ses protégés, ce ne fut que lorsque son état de santé l'exposa à prendre une affectation hypocrite pour la réalité. On a pu remarquer qu'il fut constant en amitié, et qu'aucun danger ne l'arrêta quand il s'agissoit de remplir les devoirs qu'impose ce sentiment. Il se laissoit prévenir, et concevoit même de l'antipathie contre certaines personnes, mais c'étoit toujours pour des raisons

---

(1) On trouve dans le *London, and Dublin Magasine*, du mois de mars 1735, pag. 250 : « Jeudi dernier hier, sa grâce l'archevêque de Dublin et l'évêque de Cogher sont venus à notre université, pour examiner la conduite des agrégés et corriger les abus. Le révérend docteur Swift, doyen de Saint-Patrick, étoit présent, et a parlé contre quelques abus. »

politiques. Il se rendoit volontiers à l'évidence ; quand la colère de la controverse n'agissoit plus sur son esprit, on l'a vu renouer des liaisons qu'elle avoit interrompues, et il parloit avec candeur et générosité de ceux qui avoient été les objets de ses satires. Il n'a été implacable qu'envers Marlborough, sur lequel il composa une épitaphe satirique, qui, quoique spirituelle, retomboit plutôt sur son auteur que sur le héros qui en étoit l'objet. Il semble que les craintes que Swift témoigna souvent d'éprouver le malheur qui priva Marlborough de ses facultés morales auroient dû apaiser son ressentiment. C'est ainsi qu'il ne put retenir un sarcasme contre sir Richard Steele dans la *Rapsodie*, quand la mort auroit dû mettre un terme à une haine qui étoit née d'une différence d'opinion politique.

Swift n'étoit point rebelle à la critique, et communiquoit ses observations avec franchise, dans l'unique vue de servir ceux qui le consultoient. Docile aux conseils d'Addison, il effaça quatre-vingts

vers, en ajouta quatre-vingts, et en changea quatre-vingts, dans le petit poëme de *Philémon et Baucis*. Une autre fois, il remit à un ecclésiastique de son chapitre le manuscrit d'un de ses pamphlets, en le priant de lui faire part de ses remarques. Le censeur suggéra deux changemens que Swift adopta sans hésiter. Quand l'ouvrage fut imprimé, le critique s'apercevant que les changemens qu'il avoit conseillés ne valoient pas ce que le doyen avoit consenti à effacer, il témoigna à Swift son regret de les avoir indiqués, et sa surprise qu'il eût consenti à les adopter. — Monsieur, dit Swift, j'ai pensé que ces passages n'étoient pas importans, et je n'ai pas balancé à faire les changemens que vous désiriez, de peur que, si je les défendois, vous ne vissiez dans ma résistance la vanité d'un auteur qui ne veut pas reconnoître ses fautes. En me soumettant comme je l'ai fait, j'ai espéré qu'à l'avenir vous me feriez vos remarques avec la plus grande franchise et la plus grande liberté.

Il désiroit, dans ses amis ou dans les jeunes gens qui annonçoient du talent, la même déférence aux conseils de la critique. Son ami Tickel l'a bien caractérisé à cet égard :

> He too, from whom attentive Oxford draws
> Rules for just thinking, and poetic laws,
> To growing bards his learned aid shall lend,
> The strictest critic and the kindest friend.

« Celui dont l'attentif Oxford apprend l'art de penser juste, et les règles de la poésie, prêtera son aide utile aux jeunes poëtes, sera leur critique le plus sévère, et leur meilleur ami. »

La correspondance de Swift offre souvent des critiques de ce genre, qui prouvent la pureté de son goût, et la justesse de son oreille poétique. Quelquefois cependant il arrivoit qu'importuné par des auteurs qui lui demandoient son opinion, et qu'il savoit ne pouvoir profiter de la critique, il se livroit à la causticité de son caractère. Il remit à un poëte son manuscrit plié avec soin, en l'assurant qu'il l'avoit lu en en-

tier attentivement, et avoit effacé au moins la moitié des fautes. Le pauvre poëte, impatient de profiter des remarques de Swift, ne se donne pas le temps d'arriver chez lui, s'arrête sous une porte cochère, ouvre le paquet, et découvre, à sa grande mortification, que le doyen avoit effacé tous les seconds vers de son poëme.

La conduite de Swift dans une autre occasion forme un contraste avec cette manière fantasque d'exprimer son humeur satirique. Le jeune Fitzherbert avoit été obligé de quitter la maison paternelle à la suite de mauvais traitemens. Il s'adressa au doyen, patron de tous les opprimés contre la tyrannie publique ou domestique, en lui envoyant des vers qui lui plurent. Le doyen écrivit au père une lettre admirable, mêlée de prières et de remontrances (1), et envoya au jeune homme de l'argent pour subvenir à ses besoins les plus pressans. S'étant rendu chez le père irrité,

(1) Volume 18, page 329. La lettre est du 19 mars 1734.

il lui reprocha vivement de n'avoir pas répondu à sa lettre, et lui arracha son consentement d'envoyer le jeune homme à Leyde pour y suivre son cours de médecine avec une pension convenable.

Comme ÉCRIVAIN, le caractère de Swift présente trois particularités remarquables. La première qualité qui le distingue, et qui a rarement été accordée à un auteur au moins par ses contemporains, est l'ORIGINALITÉ ; le critique le plus sévère ne peut la lui refuser. Johnson lui-même avoue qu'il n'est peut-être pas un seul auteur qui ait si peu emprunté aux autres, et qui ait autant de droits à être considéré comme original. Rien, dans le fait, n'avoit été publié qui pût servir de modèle à Swift, et le peu d'idées qu'il a empruntées sont devenues siennes par le cachet qu'il leur a donné (1).

---

(1) Voici un passage qui peut avoir donné à Swift l'idée de la première scène entre Gulliver et les Lilliputiens. Nous avons déjà dit que le doyen lisoit attentivement Philostrate, dont il avoit *annoté* une édition.

Les Pygmées, dit Philostrate, voulant venger

La seconde particularité que nous avons déjà fait remarquer est l'indifférence totale de Swift pour la renommée littéraire. Il se servoit de sa plume comme un ouvrier vulgaire se sert des instrumens de son art sans y attacher grande importance. Swift est inquiet du succès de ses raisonnemens ; il s'irrite des contradictions, il

---

la mort d'Anthée, trouvèrent Hercule endormi dans la Lybie. Ils menèrent toutes leurs troupes contre lui. Une phalange attaqua sa main gauche ; et l'on envoya deux phalanges contre la main droite qui étoit la plus forte. Les archers et les frondeurs assiégèrent les pieds, et ils admiroient la grandeur démesurée de ses cuisses. Ils dressèrent des batteries contre la tête, qui étoit l'arsenal, et le roi y établit son quartier-général. Ils mirent le feu à sa chevelure, lui placèrent des faucilles dans les yeux ; et afin qu'il ne pût pas respirer, lui bouchèrent les narines et la bouche avec des portes. Mais tout ce qu'ils purent faire fut de l'éveiller ; et, quand il fut éveillé, il les rassembla tous dans sa peau de lion, et les porta (à ce que croit Philostrate) à Eurysthène.

Voyez la dissertation de Tyson sur les Pygmées.

a de l'humeur contre les adversaires qui combattent ses principes et veulent l'empêcher d'atteindre à son but ; mais, dans toutes les occasions, il montre pour le succès de ses écrits une indifférence qui a tous les caractères de la sincérité. L'insouciance avec laquelle il les lançoit dans le monde, l'anonyme qu'il gardoit toujours et l'abandon qu'il faisoit des profits, prouvent qu'il dédaignoit le métier d'auteur de profession (1).

La troisième marque distinctive du caractère littéraire de Swift est que, l'histoire exceptée, il ne s'est jamais essayé dans aucun style de composition, qu'il n'y ait excellé. On sent que je ne veux pas parler de quelques essais pindariques et de ses

---

(1) Dans une lettre à Pulteney, en date du 12 mai 1735, le doyen dit : « Je n'ai jamais reçu un sou de tout ce que j'ai écrit, excepté une fois, il y a environ huit ans, et cela par la sage administration de M. Pope. » Swift probablement parle des *Voyages de Gulliver*, que Pope vendit trois cents livres sterling. Il est incertain si cette somme ne resta pas à Pope, ainsi que celle qu'il tira des *Mélanges*, et que Swift lui abandonna.

vers latins, qui sont trop peu importans pour être mis en ligne de compte. On peut trouver certes bien frivole ou bien vulgaire sa manière d'exercer quelquefois son talent ; mais ses vers anglo-latins, ses énigmes, ses descriptions peu délicates, ses violentes satires politiques, sont dans leur genre aussi parfaites que le comporte le sujet, et ne laissent qu'un regret, celui de ne pas voir un si beau génie employé à traiter de plus nobles sujets.

Comme poëte, Swift s'est placé au premier rang dans le style de poésie qu'il a cultivé. Il ne s'est jamais essayé dans aucun genre qui exigeât le sublime ou le pathétique. Mais dans tous ceux où l'esprit est nécessaire, il brille, selon que le sujet l'exige, par la chaleur soutenue de la satire, ou par la lueur vive et passagère de la saillie. Sa versification est toujours merveilleusement adaptée à ses sujets. La rime, qui gêne les poëtes médiocres, n'est qu'un jeu pour celui qui est maître dans son art. Les vers de Swift sont d'une construction grammaticale facile ; l'expression en est

simple et énergique ; il a l'air d'écrire de la prose. Le nombre toujours exact, et la rime toujours naturelle, quoique souvent inattendue, sont encore un cachet de ses vers. On se livre au charme de sa poésie sans songer qu'elle ait pu lui coûter le moindre travail ; tour à tour mordant et facile, son style a aussi parfois une élévation remarquable comme dans la *Rapsodie de la Poésie*. Ce n'est pas l'imagination qui y brille, mais la passion :

Facit indignatio versum.

Quand Dryden dit que Swift ne seroit jamais poëte, il ne parloit que des odes pindariques, qui exigent une grande richesse d'imagination. Dans la satire, l'esprit et la connoissance des hommes sont surtout indispensables : ce sont des qualités que Swift possédoit au plus haut degré. *Cadenus et Vanessa* est le chef-d'œuvre de ses poésies satiriques. C'est un poëme sur les mœurs, où, comme dans les *Contes Moraux* de Marmontel, l'auteur trace les progrès et les embarras d'une passion qui

existe entre deux personnes de notre société moderne, dont l'âge, les manières et la situation diffèrent essentiellement (1). Et cependant la veine satirique de Swift domine encore dans ce poëme. On y chercheroit en vain cette profondeur de sentiment, cette tendre sensibilité, que les circonstances eussent naturellement amenées, si le poëte les eût éprouvées. La fable mythologique qui sert de cadre aux éloges adressés à Vanessa est aussi froide que celle dont Ardelia ou miss Floyd sont les déités. En un mot, c'est un genre qui ne tend ni au sublime ni au pathétique, mais dans lequel le poëte avec une grâce facile, jointe à une grande finesse d'observation, célèbre le débat singulier entre Cadenus et Vanessa comme un chapitre extraordinaire dans l'histoire de l'esprit humain.

Le doyen composoit avec une promptitude égale à la facilité et au bonheur avec

(1) C'est l'idée d'*Ourika*, — l'idée d'*Edouard*, romans célèbres de notre époque et que l'on attribue à madame la duchesse de Duras. (1826)
(*Note du trad.*)

lequel il exprimoit ses idées. Etant chez M. Gore, dans le comté de Cavan, il entendit chanter l'air connu sous le nom de *Fête de O'Rourke :* il demanda une traduction littérale de l'original irlandais à l'auteur, M. Macgorvran, et composa en anglais avec une rapidité qui surprit tout le monde la chanson insérée dans le vol. XIV de ses œuvres, pag. 134 (1).

Le docteur Johnson a porté sur les poëmes de Swift un jugement que nous adoptons entièrement. « Ils sont souvent *humourous* (2),

(1) Le doyen supprima les six derniers vers, peut-être l'auteur lui-même désira-t-il ce retranchement, parce qu'ils étoient une allusion désagréable au clergé catholique.

(2) Nous n'avons point d'expression dans la langue française qui rende le mot *humour*, auquel les Anglais attachent une idée que n'expriment pas complètement ceux de *gaîté*, de *saillie*, de *plaisanterie;* et nous avons souvent francisé l'expression anglaise. Pour ne pas être sages à demi, il me semble qu'il faut faire comme nos voisins, et comme l'a recommandé Rollin, adopter les mots qu'ils ont, et qui nous manquent. C'est bien le cas d'être romantique. (*Note du trad.*)

toujours légers, et ont les qualités propres à ce genre de compositions : la facilité et la gaîté. Ils sont généralement ce que l'auteur vouloit qu'ils fussent. Le style en est correct, ils ont de l'harmonie et des rimes exactes. On n'y trouve que bien rarement une expression recherchée, ou une épithète redondante : tous les vers de Swift sont un exemple de sa définition d'un bon style : — ce sont les mots propres à leur place. »

Nous ne nous arrêterons pas à juger Swift comme historien. L'Histoire d'Angleterre est un abrégé dans lequel il a voulu imiter Velleïus Paterculus; mais on n'y trouve point cette richesse de faits qui recommande l'auteur latin. Le doyen abandonna son projet, parce que, disoit-il à M. Deane Swift, — tous mes héros sont un tel ramas de coquins, que je ne veux plus rien avoir à faire avec eux.

Son tableau des *Quatre dernières années du règne de la reine Anne* n'est pas à proprement parler une histoire : il est écrit avec le sentiment et les préventions d'un écrivain de parti, et ne doit pas être séparé

de l'*Examiner* et des autres pamphlets politiques dont Swift étoit l'auteur. Nous avons déjà parlé de l'objet et de la tendance de ces divers ouvrages, ainsi que des *Lettres du Marchand drapier*.

Mais, quoique ces traités politiques aient beaucoup contribué à sa réputation quand ils parurent, et soient encore lus comme des modèles dans ce genre de composition, c'est au *Conte du Tonneau*, à *la Bataille des Livres*, au roman moral de *Gulliver* et à ses satires moins étendues, mais tout aussi parfaites, sur les hommes et sur les mœurs, que Swift doit sa grande réputation comme classique anglais du premier ordre. En parlant de ses ouvrages, le cardinal de Polignac, qui connoissoit bien Swift, disoit : « qu'il avoit l'esprit créateur. » Il avoit en effet, au plus haut degré de perfection, cet art si merveilleux de personnifier les ombres fantastiques de l'esprit (*The shadowy tribes of mind*), qui fait accueillir les fictions de l'imagination comme la vérité. Sans doute cette haute intelligence qui pouvoit sonder les profon-

deurs et les petitesses de la vie, avoit fait une ample récolte de faits observés avec la sagacité dont la nature l'avoit douée ; car, quoique la connoissance de l'esprit humain soit jusqu'à un certain point intuitive, et en dehors de la société, cependant cette connoissance des mœurs, qui n'est pas moins remarquable dans les ouvrages de Swift, ne peut s'acquérir que par une habitude des affaires du monde.

Dans la fiction, il possédoit au suprême degré l'art de la vraisemblance, ou, comme nous l'avons remarqué en parlant des *Voyages de Gulliver*, l'art de peindre et de soutenir un caractère fictif, dans tous les lieux et dans toutes les circonstances. Une grande partie de ce secret consiste dans l'exactitude des détails des petits faits détachés qui forment l'avant-scène d'une histoire racontée par un témoin oculaire. Telles sont les choses qui semblent n'intéresser vivement que le narrateur. C'est la balle de fusil qui siffle aux oreilles d'un soldat, et qui fait plus d'impression sur lui que toute l'artillerie qui n'a cessé de

gronder pendant la bataille. Mais pour un spectateur éloigné, tous ces détails sont perdus dans le cours général des événemens. Il falloit tout le discernement de Swift, ou de De Foe, auteur de *Robinson Crusoé* et des *Mémoires d'un Cavalier*, pour saisir ces détails minutieux qui doivent frapper le spectateur que la portée de son esprit et son éducation n'ont pas accoutumé à généraliser ses observations. L'ingénieux auteur de l'*Histoire de la Fiction* (1) m'a devancé dans le parallèle que je m'étois proposé de faire du roman de *Gulliver* et de celui de *Robinson Crusoé*. Je vais emprunter ses expressions qui rendent parfaitement mes propres idées.

Après avoir développé sa proposition, en montrant comme Robinson Crusoé rend vraisemblable son récit d'un orage : « Ces détails minutieux, dit M. Dunlop, nous portent à croire tout le récit. On ne peut pas penser qu'il en eût été fait mention, s'ils

(1) Dunlop.

n'étoient pas vrais. Ces mêmes détails circonstanciés sont remarquables dans les *Voyages de Gulliver;* ils nous conduisent à croire en partie les récits les plus improbables » (1).

On n'a jamais mis en doute le génie de De Foe ; mais la sphère de ses connoissances n'étoit pas fort étendue : il en est résulté que son imagination n'a pu créer au-delà d'un ou de deux héros. Un marin ordinaire comme Robinson Crusoé ; un soldat grossier , comme son *Cavalier ;* des filous du bas étage , comme quelques-uns de ses autres personnages fictifs : voilà tous les rôles que l'étendue de ses connaissances lui permettoit de faire paroître sur la scène. Il se trouve précisément dans le cas de ce sorcier d'un conte indien, dont le pouvoir magique se borne à prendre la figure de deux ou trois animaux. Swift est le derviche persan qui a le pouvoir de faire passer son âme dans le

(1) *Histoire de la Fiction*, par Dunlop , Vol. 3, pag. 400.

corps de qui il lui plait; de voir avec ses yeux, d'employer tous ses organes, de s'emparer même de son jugement. Lemuel Gulliver le voyageur, l'astrologue Isaac Bickerstaff, le Français qui écrit le nouveau voyage à Paris, mistress Harris, Marie la cuisinière, l'homme qui propose pour venir au secours des pauvres de manger leurs enfans, le violent politique whig, qui fait des représentations sur les enseignes de Dublin, sont des personnages aussi distincts les uns des autres, qu'ils paroissent l'être aussi du doyen de St. Patrick. Chacun conserve son caractère, se meut dans sa propre sphère, toujours frappé des circonstances que sa position sociale ou sa manière de voir lui ont rendu plus intéressantes comme individu.

La proposition que j'ai avancée sur l'art de donner de la vraisemblance à un récit imaginaire trouve son corollaire fondé sur le même principe. Si des détails minutieux frappent l'esprit du narrateur, usurpent une portion considérable de son récit, de même des circonstances plus importantes

en elles-mêmes n'attirent que partiellement son attention ; en d'autres termes, il y a dans un récit, comme dans un tableau, un lointain aussi bien qu'un premier plan ; et l'échelle des objets décroît nécessairement à mesure qu'ils sont plus éloignés de celui qui les raconte. A cet égard, l'art de Swift n'est pas moins remarquable. Gulliver raconte d'une manière plus vague ce qu'il apprend par ouï-dire, que ce qu'il a observé lui-même. Ce n'est pas, comme dans les autres voyages aux pays d'Utopie, un tableau exact du gouvernement et des lois de ces pays, mais les notions générales qu'un voyageur curieux cherche à se procurer pendant quelques mois de séjour parmi des étrangers. Enfin, le narrateur est le centre et le grand ressort de l'histoire ; il ne rapporte pas des choses que les circonstances ne lui ont pas permis d'observer, mais, il n'omet aucun des incidens auxquels les circonstances donnoient de l'importance à ses yeux, parce qu'ils le touchoient personnellement.

Swift est parvenu sans difficulté à la perfection dans ce genre de récit, parce qu'il ne perd jamais l'ensemble de vue. On peut dire de tous les ouvrages de Swift ce que M. Cambridge a dit de *la Bataille des Livres :* quiconque les lira attentivement s'apercevra que, dans tout le cours de l'ouvrage, il n'y a pas un seul épisode, une seule allusion qui ne tienne au tout, et qui ne contribue à lui donner de la consistance.

Le docteur Johnson à fait sur le style de Swift des remarques qui, venant d'un tel critique, doivent avoir un grand poids. On ne doit cependant pas oublier que l'auteur du *Rôdeur* a pu être entraîné à déprécier un ordre de composition si opposé au sien, et que, comme nous l'avons déjà fait observer, le docteur Johnson n'aimoit pas la mémoire de Swift (1).

---

(1) Lorsque le docteur Johnson écrivoit la vie du doyen, Deane Swift l'invita, à deux reprises différentes, à venir passer quelque temps dans sa terre du comté de Worcester. Une de ces invi-

Il y a dans les ouvrages de Swift, dit Johnson, une grande variété de sentimens et d'expressions. Son *Conte du Tonneau*

---

tations lui fut portée par M. Théophile Swift, fils de M. Deane Swift, et c'est de lui que je tiens ce fait. L'intention de M. D. Swift étoit de communiquer au docteur Johnson tout ce qui pouvoit jeter quelque lumière sur l'histoire d'un illustre parent qu'il aimoit beaucoup. Le docteur Johnson n'accepta pas l'invitation, refusa les renseignemens que lui offroit M. D. Swift, et n'eut avec lui aucune correspondance à ce sujet. Il est difficile d'assigner un motif à ces préventions contre Swift, que la conduite du docteur Johnson en cette occasion et plusieurs passages dans sa *Vie du Doyen* laissent percer assez clairement, surtout quand on réfléchit que ces deux grands hommes avoient les mêmes opinions politiques. Il existe une lettre du comte Gower à un ami de Swift, en date du 14 août 1738, pour l'engager à s'assurer du crédit du doyen afin de procurer à Johnson le degré de maître-ès-arts à l'université de Dublin, et de le rendre par-là éligible à la place de professeur de l'école de charité à Appleby. Il est possible que le doyen se soit refusé à cette demande, ou l'ait négligée. Le dernier évêque de Dromore,

est un livre à part : on y trouve une énergie et une rapidité de conception, une abondance d'images et une vivacité de style, qui ne se retrouvent plus dans ses autres ouvrages.

« On remarque dans ceux-ci l'uniformité d'un langage facile. La simplicité étoit ce qu'il aimoit surtout. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, qu'il n'a point usé de métaphores; il en a peu, et il paroît les employer par nécessité plutôt que par choix. La pureté du style le charmoit surtout, et, quoique peut-être il ne soit pas toujours correct, on y trouveroit peu de solécismes, et l'on peut en toute sûreté le

---

qui a eu les occasions de faire beaucoup de remarques personnelles, étoit d'opinion que le docteur Johnson ne pardonnoit pas à Swift de s'être opposé au plan du docteur Madden pour établir des prix au collége de la Trinité. Il faut se rappeler que le docteur Johnson avoit revu le poëme de Madden sur la mort du primat Boulter. Il n'est pas vraisemblable qu'en 1742, époque de la mort du primat, Swift ait pris une part active aux affaires de l'université.

considérer comme faisant autorité. Ses phrases ne sont ni écourtées ni trop longues; ses constructions sont naturelles, et ses transitions ne sont jamais brusques.

» Son style convenoit parfaitement à l'ordre de ses pensées, où l'on ne remarque aucune sorte de recherches. Il ne s'adresse point aux passions, il n'excite ni l'admiration ni la surprise; il s'entend toujours lui-même, et ses lecteurs l'entendent toujours. Pour comprendre Swift il n'est pas nécessaire d'avoir une instruction préliminaire; il suffit de connoître les mots ordinaires et les choses ordinaires : avec lui il n'y a ni montagnes à gravir, ni abîmes à explorer; le terrain est de niveau, sur un fond solide, sans aspérité, sans embarras. »

Je terminerai ces *Mémoires* par le caractère que le savant M. Granger a tracé de Swift.

« Jonathan Swift, supérieur à tous ses contemporains, eut en partage un génie créateur. Plus on approfondit le caractère et les écrits de ce grand homme, plus on

les trouve admirables; sous quelque point de vue qu'on le considère, il est toujours original. Son esprit, son *humour*, son patriotisme, sa charité, et sa piété même avoient un cachet qui lui est particulier. On peut lui comparer peu d'hommes pour ses vertus, il n'en est point qui l'aient surpassé en talens. Dans ce que l'on nomme *humour*, et surtout dans l'ironie, il n'eut jamais et probablement n'aura jamais de rival. Il honora sa patrie par ses talens; et l'activité vigilante avec laquelle il en défendit les droits fut pour elle d'un avantage immense. Son style presque toujours simple, sans parure, est énergique, clair et expressif, familier sans être vil ou bas, riche sans affectation et sans ornemens; mais ses satires sont quelquefois licencieuses, et passent les bornes de la décence. Dans les dernières années de sa vie, il abusa de son esprit; mais tout en déplorant l'abus qu'il en fit, on admire encore les bizarreries et même le radotage de Swift. Il étoit peut-être le seul ecclésiastique de son temps qui connût

les hommes et la société. Le *Conte du Tonneau*, les *Voyages de Gulliver*, et les *Lettres du Marchand de drap*, sont ses ouvrages en prose les plus considérables ; et *le Club de la Légion*, le poëme de *Cadenus et Vanessa;* et la *Rapsodie sur la poésie* sont ses meilleurs ouvrages de poésie. Ses écrits sont regardés en général comme des modèles dans notre langue, et comme le monument d'une légitime renommée. »

FIN.

WALTER SCOTT.

MÉMOIRES
SUR
J. SWIFT.
TOME II.

1826.

WALTER SCOTT

MÉMOIRES
SUR
J. SWIFT.
TOME Ier.

1826.